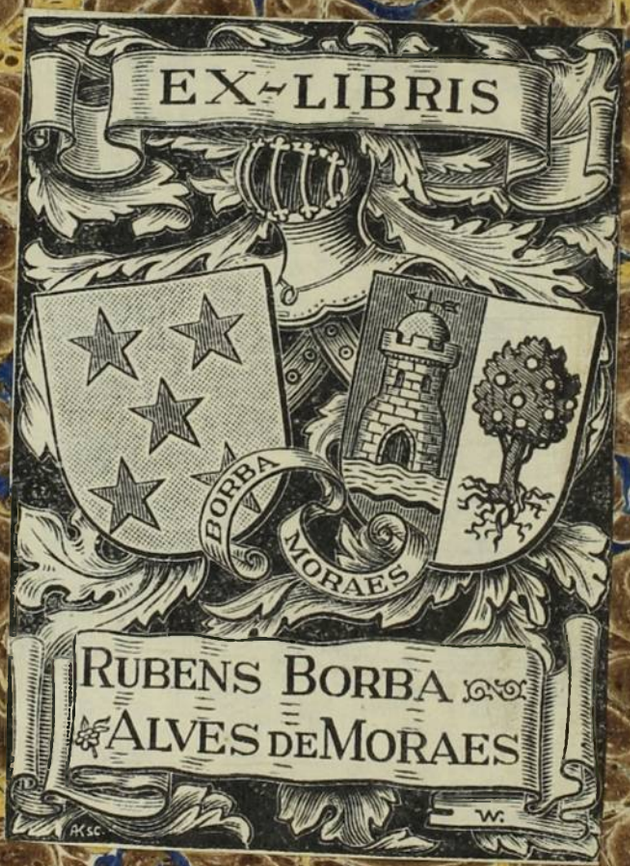
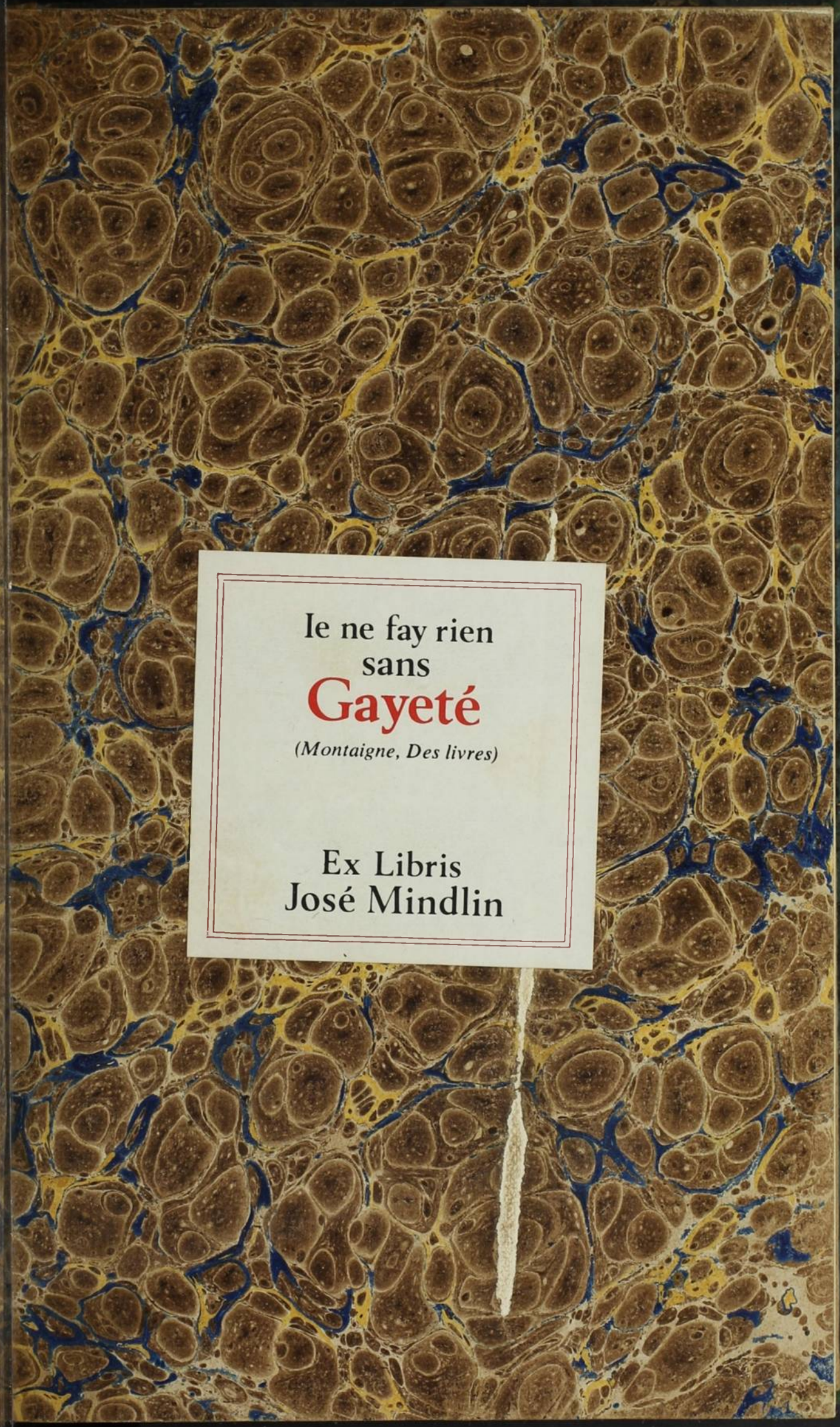

EX-LIBRIS
BORBA
MORAES
RUBENS BORBA
ALVES DE MORAES


Ie ne fay rien
sans
Gayeté
(Montaigne, Des livres)
Ex Libris
José Mindlin

SOUVENIRS

D'UNE

AMBASSADE

EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL.

EN VENTE:

Julie Norvich, par l'auteur de *Tryvelyan*. 2 vol. in-8.
Madame Putiphar, par Petrus Borel. 2 vol. in-8.
Physiologie du Mariage, par de Balzac. 2 vol. in-8.
Elisa Rivers, par l'auteur de *Tryvelyan*. 2 vol. in-8.
Newton Forster ou le Marin, par le capitaine Marryat. 2 vol. in-8.
Le Pirate et les trois Cutters, par le même. 2 vol. in-8.
Une Réputation de Jeune Fille, par Paul Foucher. 2 vol. in-8.
Les Concini, par Brisset, auteur *des Templiers*. 2 vol. in-8.
Simon-le-Borgne, par Michel Raymond. 2 vol. in-8.
Tryvelyan, par l'auteur d'*Élisa Rivers*. 2 vol. in-8.
L'Anneau de Paille, par H. Bonnellier. 2 vol. in-8.
Henri Farel, par Louis Lavater. 2 vol. in-8.
Sous les Tilleuls, par Alphonse Karr. 2 vol. in-8.
Une Heure trop tard, par le même. 2 vol. in-8.
Physiologie du Ridicule, par Mme Sophie Gay. 2 vol. in-8.
Anatole, roman, par la même. 2 vol. in-12.
Un Secret, par Michel Raymond. 4 vol. in-12.
Hélène, par miss Edgeworth (traduit par madame Belloc). 3 vol. in-8.
Mémoires de Madame d'Abrantès. 18 vol. in-8.
Le Chemin le plus court, par Alphonse Karr. 2 vol. in-8.
Valérie, avec Notice, par Sainte-Beuve. 2 vol. in-8.

SOUVENIRS

D'UNE

AMBASSADE

ET D'UN

SÉJOUR

EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL, DE 1808 A 1811;

PAR

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.

2

PARIS

OLLIVIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, 38.

1837

IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY, RUE DE LA MONNAIE, 11.

CHAPITRE Ier.

Innovations chez la nation espagnole. — Sont-elles un bien, sont-elles un mal? — Charles III. — Le sombrero. — Le stylet. — Le caractère de la nation changé quant au fond. — Les femmes. — Leur beauté. — Madame Merlin. — Une Andalouse au Prado. — *El cuerpo atras.* — Les églises un jeudi saint. — La semaine sainte. — Carnaval. — Hypocrisie. — Les pénitens. — Les masques. — Encore le roi Charles III. — La procession en 1811. — Toilette de la Vierge. — Excès de luxe et de superstition. — Flagellation. — L'amant et la maîtresse. — L'Amirante de Castille. — Le poste honorable. — Musique. — Le 65e. — Le colonel Coutard.

C'est une grande question à résoudre que de savoir si les innovations qui se sont introduites dans les coutumes espagnoles seront un bien pour la nation. Charles III, en défendant le

sombrero [1] et le stylet, a défendu une chose qui servait évidemment à cacher quelquefois un assassin... mais je trouve que souvent aussi on s'est mépris sur des causes qui n'avaient aucune influence sur les événemens, et qui, une fois détruites, ont ôté à la nation espagnole ce cachet spécial qui frappait l'étranger en entrant en Espagne. Le costume des femmes, par exemple, qui était strictement observé et tellement différent de celui du reste de l'Europe, est maintenant indifféremment porté, et n'a plus cette bizarrerie qui le faisait avec raison trouver ravissant, lorsqu'il était surtout porté par une Andalouse. Les hommes avaient aussi un habillement spécial dans le manteau. Cette couleur brune employée pour la *capa*, les guêtres et la veste de la classe des artisans aisés, donnait un peu de tristesse à l'ensemble d'une promenade peut-être; mais cette sévérité d'aspect était en harmonie avec le reste du pays, avec ses

[1] Vaste chapeau, qui n'est plus porté aujourd'hui que par une classe d'ecclésiastiques, et qui alors l'était par la moitié de la nation.

maisons, avec la solitude de ses rues. La *redesilla* (*cofia*), que portaient aussi les hommes du peuple et les artisans, est beaucoup moins en usage [1], et je répète que la perte de ces anciennes habitudes n'est pas à l'avantage de la nation. Le manteau seul est demeuré avec cette devise juste, particulièrement à Madrid, où le climat est si peu égal et surtout si froid en hiver :

Para el frio, para el calido ;

Pour le chaud comme pour le froid; et c'est très-vrai. Les femmes conservent cependant par coquetterie l'ancien costume espagnol, la *mantilla* et la *basquiña*. Mais j'ai vu le temps, et il n'est pas loin de nous, où une femme n'aurait pas osé sortir le matin sans sa *mantilla* et sa *basquiña*, eût-elle été la reine. Je fus forcée de faire faire une *basquiña* et une *mantilla* à ma fille, qui n'avait alors que trois ans, sans quoi elle aurait été insultée ainsi que sa bonne dans les rues de Madrid.

[1] Elle ne l'est plus du tout, même dans la bourgeoisie de Madrid.

Je ne peindrai pas les femmes espagnoles; on connaît leur genre de beauté. Mais ce qu'on ne connaît pas, à moins d'avoir été dans leur patrie, c'est l'effet que produit une réunion de femmes dans une grande ville d'Espagne. On a vu ici ce qui peut en faire juger dans la personne de madame la comtesse Merlin. C'est le type de leur beauté. On y voit à la fois de la pâleur et de la santé, un infini, un charme des plus rares, car il est doux et vif tout à la fois, une démarche ravissante que les femmes françaises ont voulu imiter, et qu'elles n'ont fait que parodier, même les plus élégantes.... Jamais une femme étrangère n'a pu en imposer au Prado en voulant imiter une Andalouse dans son attitude même immobile; mais c'est bien autre chose lorsqu'elle marche. Alors *el cuerpo atras* [1] qu'ont les Andalouses surtout est inimitable et devient ridicule dans une étrangère... Il y a une telle volupté décente, si je puis me ser-

[1] *El cuerpo atras* signifie *le corps en arrière.* En effet, la démarche des Andalouses est tout-à-fait significative pour exprimer ce mot.

vir de ce mot, dans une Espagnole de bon goût, qu'il faut renoncer à l'imiter, parce que la grâce est un don de la nature et ne s'imite jamais. Le Prado n'était pas autrefois le seul endroit de Madrid où les femmes se montrassent dans tout le luxe de leur ravissant costume ; les églises principales étaient encore un endroit fort bien fréquenté et tellement en faveur que souvent il devenait impossible d'y demeurer pour y faire ses dévotions. J'ai vu par exemple les églises principales de Valladolid dans le temps de la semaine sainte... C'était une chose presque révoltante.... Il y régnait une si profonde obscurité que jamais on ne savait ce que devenait son voisin ou sa voisine ; enfin, j'avoue que ma délicatesse de *bon goût*, sans parler d'autre chose, fut singulièrement blessée de cette façon d'honorer le Seigneur...

La semaine sainte voit encore de ces cérémonies extraordinaires, mais qui ont lieu en plein air, et qui alors sont tout-à-fait remarquables et dignes d'être regardées. La semaine sainte

est pour les Espagnols le temps d'une grande dissipation, ce qu'on ne croirait pas ici. C'est leur temps de joie, comme le carnaval l'est pour nous, si je puis faire cette comparaison. C'est dans les jours saints que les intrigues se nouent et se dénouent. C'est alors que les hypocrites jouent leur rôle plus qu'en aucun temps de l'année... C'est leur représentation. Il y a peu de temps encore qu'à cette époque les plus indécentes pratiques avaient lieu. On voyait un amant, habillé comme un pénitent, se mettre dans une procession, entouré d'une foule de valets dont l'un lui donnait une petite discipline formée de cordelettes, au bout desquelles se trouvait un gros nœud, ou bien une boule de cire dans laquelle on incrustait de petits morceaux de verre, ou des clous à pointes aiguës... Le pénitent se découvrait jusqu'à la ceinture, mettait ainsi ses épaules à nu et se frappait de manière à ce que le sang rejaillît sur sa maîtresse qui, *vêtue d'une robe blanche*, par extraordinaire pour cette étrange cérémonie, recevait cette bizarre et révoltante rosée

sur ses vêtemens, qu'elle ôtait à l'instant et renfermait dans une armoire, comme un gage précieux de l'amour de son amant... Cette très-révoltante coutume était encore en pleine vigueur, en 1795, dans presque toutes les provinces d'Espagne. Je connais un homme qui, se trouvant à Valence vers cette époque, et même beaucoup plus tard, fut témoin du fait. Je l'ai mis en action dans l'*Amirante de Castille*.

Ce que je vis à Valladolid ne fut pas aussi révoltant. Charles III avait mis plus de décence dans les processions; mais il ne dépendait pas de lui d'y mettre de l'onction et de la piété, et je vous avoue que la vue de ces *mystères*, représentés comme ce qu'on nous rapporte si admirablement dans *Notre-Dame de Paris*, et cela en 1811, me parut un peu comique et surtout inconvenant.

Ce n'est que depuis l'année 1777 qu'on ne *se masque* plus dans les processions de la semaine sainte. Il y eut aussi, mais plus tard, une défense de la flagellation... cette coutume était trop odieuse. Cependant, vingt ans

après, on la voyait encore en usage dans plusieurs provinces d'Espagne... Le roi Charles III, homme d'un esprit éclairé, d'une vraie piété, et surtout d'une vertu sévère pour lui-même, et juste pour les autres; le roi Charles III défendit plusieurs coutumes odieuses, telles que les bras en croix et une foule de choses révoltantes; aussi les processions n'étaient plus si ridicules de moitié. Avant lui, on voyait les Juifs qui crucifiaient Notre-Seigneur représentés sous les traits les plus hideux, avec des masques encore plus affreux que le masque de Montezuma. Il y avait, dans cette hideuse parodie, une des plus fortes leçons que pût donner la superstition...

J'ai vu la procession des jours saints, à Burgos et à Valladolid, pendant mes différens séjours en Espagne, et j'ai toujours été frappée du spectacle que cette cérémonie m'a offert.

La première fois c'était à Valladolid, le 11 d'avril. C'est un moment ravissant en Espagne que cette époque de l'année, surtout pour celui qui a le bonheur d'être botaniste. Il par-

court les champs des deux Castilles avec un bonheur indicible... il trouve des trésors embaumés à chaque pas qu'il fait; et alors un voyage aux mois de mars et d'avril en Espagne est une des plus agréables distractions qu'on puisse prendre.

Le temps était admirable. Le jeudi saint, de fort bonne heure, le duc de Valmy vint me prendre, et nous parcourûmes toutes les églises... Partout je trouvai une foule joyeuse et empressée, qui se dépêchait d'arriver dans une église pour en ressortir promptement, afin d'aller dans une autre.... Les vingt-cinq mille habitans de la ville étaient ainsi occupés ce jour-là, tandis que le reste de l'Europe catholique était certainement en prières et dans le recueillement. Mais il est reconnu que la semaine sainte des Espagnols est leur véritable carnaval.

J'ai tort de dire qu'il y avait vingt-cinq mille personnes qui parcouraient la ville de Valladolid ce jour de jeudi saint! Il y en avait au moins trente mille, si ce n'est davantage...

Tous les environs, non-seulement de quelques milles à la ronde, mais de dix lieues au moins, venaient à Valladolid ce jour-là pour voir les mystères, non-seulement *en action*, dans les processions, mais les magnifiques stations, au nombre de trois, qu'on faisait dans la ville. L'une était dans la cathédrale, l'autre dans l'église des Dominicains, et la dernière dans celle de San-Benito. Dans chacune de ces églises, je trouvai deux grandes représentations de grandeur plus que de nature, et ne différant du reste que parce que ces figures sont stationnaires; l'une représentait la Vierge revêtue de ses plus beaux habits, ayant sur la tête une couronne de diamans magnifiquement montés, un manteau brodé en argent, avec autant de soin que le manteau de cour le plus superbe de la reine; elle avait le cœur percé de sept grandes épées d'or enrichies de pierreries, et elle était penchée sur le corps de son fils. Ces figures étaient sur un amphithéâtre fait exprès pour cette circonstance, avec des colonnes supportant une foule d'ornemens étincelans

d'or et d'argent, et plus de mille cierges pour éclairer la représentation, tandis qu'un ravissant concert avait lieu dans le même temps, et que la plus belle musique sacrée de Haydn, de Mozart et de Handel, était exécutée par des voix admirables [1].

Une singulière manière d'adorer en Espagne et en Italie, c'est de baiser le pied de la statue qu'on vénère le plus. J'ai déjà dit, je crois, que ce n'était pas celle de Notre-Seigneur qui, le plus souvent, avait cet honneur-là. Il y a dans leur dévotion, à ces personnes du Midi, une telle aberration de bon sens, qu'on ne peut s'empêcher de sourire en les voyant s'occuper aussi ridiculement des choses les plus admirablement saintes et respectables.

[1] On sait qu'avant les différentes révolutions de la Péninsule, c'était là que la musique *profane* et sacrée était exécutée avec le plus grand talent, parce que c'était là aussi que les artistes lyriques étaient le plus payés. J'ai vu la Catalani, à Lisbonne, recevoir plus de 100,000 fr. par an comme rétribution de son seul talent. Crescentini, en y comprenant ses appointemens et ses deux bénéfices, se faisait plus de 120,000 fr.

Tout le jour fut rempli par les différentes stations des fervens qui parcouraient la ville en courant, en se félicitant et en riant ; ce jour-là, on voyait des haines s'éteindre, des parens au moment de plaider se réconcilier et même s'aimer !... Il y avait enfin un mouvement qui ne pouvait que trouver grâce devant une ame chrétienne, si toutefois ce mouvement était vraiment un mouvement venant de l'ame, et non pas excité par un de ces *Ave* récités par la voix des passans ou bien par le son des cloches; c'est qu'alors aussitôt que tout ce prestige de la semaine sainte est passé, le pouvoir des *escribanos* reprend son empire, et adieu toutes les réconciliations ! Je dis cela parce que j'en ai vu un exemple terrible dans une famille chez laquelle je logeais, dans une ville du royaume de Léon.

Le temps avait été admirable tout le jour du jeudi saint ; vers le soir, c'est-à-dire au moment du coucher du soleil, les cloches se mirent à tinter lentement pour annoncer le moment de la procession ; elle sortit enfin de la cathé-

drale et s'avança d'un pas lent mais régulier, et conduite avec un ordre parfait. Il y avait quatre grandes scènes, représentées avec soin, et dont les figures étaient au moins grandes comme nature : la Trahison de Judas, la Cène, la Descente de croix, et Jésus à la colonne, avec le flagellement; tout cela était rendu avec assez de vérité et était représenté sur des échafauds immenses, portés, ou plutôt traînés par des hommes vigoureux, qui poussaient ces échafauds et les faisaient marcher lentement, mais régulièrement. Ce qui était fort remarquable, c'était le luxe des vêtemens et des draperies qui ornaient les échafauds; les broderies surtout étaient si belles, qu'il y avait tel vêtement qui coûtait jusqu'à deux cent cinquante ou trois cents piastres; la robe de la Vierge, par exemple, et celle de la Madeleine, brodées dans les ateliers de Valence et de Barcelone, étaient étincelantes [1]. Les draperies qui cachaient les

[1] Quelque soin que nous apportions à broder, nous ne broderons jamais comme les Espagnoles. La valeur de ces robes était de 1,500 de nos francs.

échafauds étaient de velours noir fort beau. Aucune dépense enfin n'avait été épargnée pour cette journée, et le luxe le plus insensé, on peut le dire, avait présidé à tout ce qui s'était fait. Il y avait une raison, je crois, et cette raison était que la présence des Français causait tant de douleur aux Espagnols, qu'il fallait expier un tel malheur par une offrande à Dieu. Voilà du moins ce qu'il ne tint qu'à moi de comprendre en écoutant un chanoine de la cathédrale qui me parlait ainsi le matin même de la procession.

En avant des échafauds, portés par des hommes que cachaient des draperies de velours noir, marchaient une compagnie de soldats romains et quelques centurions revêtus de l'armure romaine... Des soldats de l'armée française, et même de la garnison, qu'avait fournis le duc de Valmy, qui alors était gouverneur de cette partie de la Nouvelle-Castille, formaient l'arrière-garde; l'espace intermédiaire était rempli par deux cents bourgeois de la ville, qui sollicitaient d'avance cet honneur, comme le

plus grand qu'ils pussent obtenir. Ils étaient habillés de bougran noir [1], avec une énorme queue traînante, et portaient chacun un flambeau. J'ai déjà dit, je crois, qu'en Espagne on ne fait jamais une simple procession sans une immense quantité de cierges et de flambeaux; c'est le luxe des cérémonies religieuses. En tout le culte est véritablement le culte du Seigneur [2]. Comment peut-on être trop magnifique pour celui qui est au-dessus de tous! Je reconnais donc pour bien le luxe des Espagnols en tout ce qui tient à la religion; seulement je voudrais qu'ils honorassent un peu plus Dieu, et cela immédiatement, tandis qu'ils n'ont d'adoration que pour la Vierge et les saints de leur choix.

Mais ce qui me frappa le plus particulièrement à cette procession, quoique j'en eusse vu de bien remarquablement belles en Portugal et en Espagne, à mon premier et à mon se-

[1] On les appelle *Nazarenos*, Nazaréens.

[2] C'est d'ailleurs pour rappeler les premiers temps de l'Église chrétienne, lorsque les premiers fidèles étaient obligés d'avoir des flambeaux même en plein jour.

cond voyage, ce fut cette longue file de pénitens qui suivaient les bourgeois à longues queues.

Ils portaient, comme les hommes de la ville, un flambeau allumé; mais leur costume était loin de ressembler à aucun autre : c'était un fourreau avec une sorte de veste, le tout réuni ensemble, tombant sur leurs pieds et traînant sur la terre. Cet habit était d'une étoffe de laine grossière, de la couleur primitive de la laine espagnole, c'est-à-dire d'un brun foncé; il avait un capuchon comme les pénitens blancs à Rome. C'est comme un camail de domino très-pointu et plus exhaussé. Le bonnet enfin a la forme d'un cône, ayant deux trous pour les yeux. Je demandai pourquoi cette troupe, fort nombreuse d'ailleurs, car ils étaient plus de soixante, se cachait ainsi, au lieu de tirer vanité de sa piété; on me répondit qu'au contraire il fallait servir Dieu en tout mystère et dévouement, sans demander au monde un seul applaudissement. Dix pénitens, qui avaient probablement commis de

grands crimes, suivaient les autres, en traînant une énorme croix de bois que quatre hommes avaient de la peine à faire mouvoir. Ils la portaient en se relayant. Ils traînaient aussi des chaînes de fer, dont le bruit lugubre faisait un singulier effet. C'était une sévère pénitence, disait-on, mais aussi leur poste était le plus honorable. Ils étaient tout auprès de l'échafaud qui supportait le corps de Notre-Seigneur dans un magnifique cercueil ; il était suivi par tout le clergé de la ville et même du diocèse. Les prêtres avaient, pour cette journée magnifique, des vêtemens si somptueux, que l'on pouvait à peine les fixer. Les manufactures les plus riches de Valence et de Murcie, où la soie et l'or se travaillent si habilement, avaient été mises à contribution pour les chapes et les surplis, dont les broderies et les dentelles étaient vraiment admirables !

Mais la partie la plus importante, *comme effet*, de la procession, était la ravissante musique qui entourait le corps sacré. Elle n'était composée que d'instrumens à vent, de flû-

tes, de hautbois et de clarinettes. Cette même année, je crois que cette musique fut plus belle que jamais elle ne l'avait été, et plus belle qu'elle ne le fut ensuite. Il y avait alors à Valladolid un régiment d'infanterie de ligne, le meilleur de l'armée peut-être : c'était le 65e, dont le colonel était alors M. Coutard, aujourd'hui lieutenant-général. Ce régiment, qui par son chiffre était le plus nombreux de l'armée, était aussi un des plus beaux pour sa tenue, sa bravoure, et tout ce qui fait qu'un corps est un beau et estimable régiment. Le colonel Coutard en avait un soin tout spécial, et son attachement à son régiment lui était payé par celui de ses soldats et de ses officiers [1]. Ce corps enfin était l'un des plus remarquables de l'armée française [2]. Sa musique était surtout admirable.

[1] Je sais bien qu'il y en avait parmi eux qui le trouvaient sévère et murmuraient, mais *on ne peut contenter tout le monde et son père....* Le fait réel, c'est que le colonel Coutard était aimé de son corps.

[2] Il avait perdu un aigle en Russie, je crois. L'empereur fut injuste pour cette perte, car l'aigle ne passa pas aux mains des Russes; il était tombé dans une rivière.

Le chef de cette musique, clarinette très-habile, la conduisait avec le même soin qu'un chef d'orchestre de l'Opéra de Naples pourrait apporter à diriger son orchestre. Tous les soirs à Valladolid et à Salamanque la musique du 65e venait jouer devant mes fenêtres, et je dois placer ici un nouveau remerciement, car je lui ai dû de bien douces heures dans ces fatigantes journées que j'étais obligée de voir s'écouler si tristement pour moi au milieu des déserts embaumés de l'Espagne.

On pense bien que, connaissant la bonté de l'exécution des instrumens à vent de la musique du 65e, le clergé de Valladolid ne manqua pas de solliciter la faveur de l'obtenir. Le colonel Coutard fut, en cette occasion, ce qu'il a toujours été en Espagne pour les habitans, c'est-à-dire plein d'attentions et de prévenances. La musique fut donc mise à la disposition du clergé de la cathédrale, et nous eûmes une ravissante harmonie. Je crois que je n'ai, de ma vie, entendu quelque chose qui me fit une aussi vive impression que celle

que je reçus en écoutant cette musique sacrée, se joignant à un chœur de jeunes voix bien pures et bien harmonieuses, chantant des chœurs de l'Oratorio de Haydn, et les Sept paroles de Jésus-Christ, qu'il a faites pour l'église principale de Séville, et *non pas de Cadiz*, comme on le dit quelquefois. C'est pour Séville que furent faites les Sept paroles, ainsi que le *Terremoto*, admirable composition, et l'œuvre d'un homme de génie, comme en effet l'était Haydn. Cette procession du jeudi saint à Valladolid, et celle de la Fête-Dieu à Lisbonne, ont laissé dans mon cœur des souvenirs qui ne s'effaceront jamais ! Comment oublier des impressions aussi profondes et surtout aussi saintes[1] !... Celles que je reçus à Vallado-

[1] C'est ici le lieu de placer quelques réflexions sur un sujet qui m'occupe depuis quelques semaines; je veux parler de Notre-Dame-de-Lorette.

Ainsi donc lorsque *tout* dans cette époque prend un caractère de destruction en croyant marcher à la perfectibilité, la folie humaine a laissé envahir le domaine sacré de la religion au point de nous donner le spectacle indécent, je ne crains pas de dire le mot, d'une

lid me furent bien autrement chères, si je puis dire ce mot, que celles de la Fête-Dieu de Lisbonne. Celles de Lisbonne étaient toutes joyeuses, toutes bruyantes, et puis la piété du cœur n'était pas même atteinte... tandis qu'à Valladolid l'ame chrétienne palpitait sous les accens tout religieux qui s'échappaient pour ainsi dire du corps divin du Sauveur.

C'était cependant, il n'y a pas quarante ans, l'époque des plus grands sacriléges, que cette

succession de spectacles dans une église!... Tout est bon pourvu que la foule et les quêtes soient abondantes. Tout!... Le temple de Dieu est éclairé comme pour un bal. Si l'une des lampes est dérangée, on peut envoyer chercher celle de ma salle à manger, elle la remplacera. Quarante-huit de ces lampes brûlent à la fois et dépensent un argent qui nourrirait des misérables qui meurent de faim à la porte de cette même église!.. L'aumône, voilà le véritable encens, la vraie lumière qui doivent monter vers Dieu!... Maintenant il a fallu d'autres moyens pour attirer la curiosité; alors des prêtres n'ont pas craint d'aller demander à des femmes du monde de venir chanter pendant le mois de Marie! ce mois, qui est consacré au culte le plus pur, pendant lequel des voix saintes, pures et virginales, doivent seules s'élever vers Dieu! Pendant ces heures données à la mère de Jésus, aucune pensée mondaine ne doit troubler le chant de la

époque toute sainte et toute radieuse... Qui pourrait croire ce qu'on pourrait conter si la propre pudeur de notre ame ne nous retenait! C'est le roi Charles III, et surtout le comte de Campomanes, dans le cours de son ministère, qui ont aboli complètement plusieurs usages dignes des temps de barbarie les plus reculés, et qui pourtant avaient pris naissance dans le plus beau temps de la chevalerie!... tant il est vrai que les plus beaux sentimens tiennent sou-

prière. Et c'est pourtant un chœur composé de tout ce que le monde a de plus *bruyant* qui fait entendre sa mélodie au moment de la bénédiction; cet *Adoremus* si admirable est à peine chanté, parce que la femme du monde veut faire entendre un air plus à sa voix.... Et puis, quelles réflexions ne suggère pas une pareille chose!... On y voit dans tout son jour la manie, ou plutôt la monomanie du siècle: l'argent! quel que soit *le moyen*, il est *but;* pour l'atteindre, n'importe ce qu'on fait. Que cette folie nous envahisse, il en faut gémir de honte; mais qu'elle atteigne la religion, voilà ce qui porte à pleurer en larmes de sang, comme Jérémie sur Jérusalem!

M. Alphonse Karr a fait un article fort spirituel sur un pareil scandale. Je l'en remercie; mais j'aurais voulu plus que de la moquerie. Il faut frapper *fort* en même temps que *juste*. Il faut que les coups fassent *des stigmates* dont l'impression ne s'efface pas.

vent à tout ce que l'ame a de plus généreux, en même temps que le cerveau est tout dominé par des idées folles, qui commettent un dégât complet dans la vie et dans tout ce qui y tient! Tout ce que la superstition a de plus insensé a fait ses preuves en Espagne et dans tous les lieux où les Goths et les Vandales ont déployé leur bannière comme conquérans. Partout où ils ont été, les vices les plus abominables ont été inculqués. L'Europe est enfin sortie de cet état d'ignorance que ces sentimens barbares lui avaient donné. Mais l'Espagne est encore sous son joug et sera la dernière à le secouer, si même elle le veut faire...

Le vendredi saint, nous eûmes une seconde procession plus élégante que celle de la veille... elle était moins nombreuse, mais la manière dont elle était composée la rendait tout autre que celle du jeudi. C'était bien les mêmes échafauds, du moins en partie; mais une procession qui n'y était pas la veille suivait le corps divin : c'étaient les nobles de la province, ayant chacun deux domestiques derrière eux,

qui formaient cette procession élégante. Mais on me dit qu'il en manquait plus des deux tiers, attendu qu'on craignait d'être *mal noté* par l'administration française, qui désignerait à l'autorité les hommes qui suivraient la procession. Je dis à mon chanoine, lorsqu'il me dit cela, qu'il ne savait ce qu'il disait lui-même en me racontant une *pareille bêtise*, et j'étais si en colère, que je lui dis le mot... En effet, comment écouter de pareilles absurdités!... quelle niaiserie!... quel peu de raison!... — Je crois que vos gentilshommes, lui dis-je, avaient envie de s'en dispenser.

Le fait est qu'ils portaient une immense croix en bois, qu'ils pouvaient à peine soulever; ils ne pouvaient même la porter à deux; il fallait être au moins quatre pour la soulever... Ces pratiques n'étaient pas en exercice tous les ans. Elles commençaient à tomber en désuétude; mais les malheurs de l'Espagne avaient réveillé sa piété endormie, et, dans les provinces que nous n'occupions pas, les processions n'étaient faites en entier que par

les nobles de la ville, et les échafauds étaient portés par les plus notables. Voilà pourquoi ils avaient eu peur, à Valladolid, d'être *notés*, comme ils le disaient. Le vendredi saint on avait ajouté des pénitens habillés de gris et une foule innombrable d'enfans parmi eux; il y en avait de ravissans, n'ayant pas plus de trois ans, et tous portant des cierges qui étaient plus gros et plus grands qu'eux [1]...

Les échafauds sur lesquels étaient les figures sont, dans quelques villes, la propriété des corporations, de nobles ou d'artisans, qui les portent : à Barcelone c'est la coutume. L'échafaud de la corporation française est un *Ecce homo*.

Mais un usage qui me surprit, c'est que le samedi, avant neuf heures du matin, on sonna à grande volée, pour annoncer la résurrection et le retour des cloches qui arrivent de Rome : dans le même moment le tambour battit aux

[1] J'ai dit qu'en Espagne il y avait *toujours* des cierges pour une cérémonie religieuse, quelque peu importante qu'elle fût.

champs, les fenêtres furent pavoisées... des cris de joie se firent entendre ; c'était une folie !... on courait dans les rues, on s'embrassait, on était comme insensé. En un moment tous les signes de deuil furent effacés, et la joie la plus *frénétique* les remplaça. Malheur aux Français, si le pouvoir fût demeuré aux chrétiens furieux seulement pendant les trois jours saints ! Ils auraient regardé notre mort comme une sainte expiation, et nous aurions peut-être trouvé le trépas auprès du tombeau de Jésus-Christ.

Les processions que je viens de décrire avaient lieu jadis dans toute l'étendue de l'Espagne. Dans quelques provinces, les excès qu'elles amenaient devinrent si violens qu'elles furent interdites. Ce fut ce qui arriva dans la Catalogne en 1770 environ : les processions furent défendues. Mais voici un fait curieux à consigner.

Que croit-on qui fut donné aux Catalans pour les indemniser de leurs processions ?... Le carnaval !... oui, le carnaval, avec les mêmes excès, la même licence qu'à Venise et dans

toute l'Italie!... Enfin, dans l'année 1774, la Catalogne ayant été, à son ordinaire, récalcitrante et revêche, on lui ôta son carnaval. Alors, les malheureux, privés de toutes leurs mascarades, firent des pétitions sans nombre pour ravoir au moins l'une d'elles; et ce fut la procession qu'ils redemandèrent et qu'ils obtinrent!... Je consigne ici ce fait comme un des plus curieux que puisse offrir l'étude de l'Espagne et de son gouvernement, et l'on peut ajouter de sa piété.

Un abus des plus odieux et qui se passait au moment même que nous occupions l'Espagne, c'est celui des billets de confession!... On était contraint d'en représenter un quinze jours avant Pâques; le curé parcourait toutes les maisons de sa paroisse, et prenait sur un registre les noms des personnes qui les occupaient... et puis, la veille de Pâques, il venait pour voir si le billet de confession avait été *gagné!*... Raconter comment les femmes les avaient, comment elles les revendaient, quel était le trafic honteux et bas, la criminelle conduite de tout

ce qui portait alors le nom de chrétien, dire ce qui se passait enfin dans les coulisses de cet infâme théâtre, où tout ce qui jouait devait avoir la tête couverte de cendres dans ces journées de deuil et de malheur pour une ame chrétienne, dire une semblable honte m'est impossible. J'en ai vu la représentation, et le souvenir seul m'en est odieux. Le coin du voile qui cachait encore ces turpitudes m'a été levé par une main appartenant à un homme qui n'a pas craint de montrer la blessure de l'Église à des yeux qui savaient discerner le mal de l'entourage de celui de la chose elle-même... Eh bien! ce souvenir, je le répète, me cause un tel dégoût que je ne puis y résister. Il me faut quitter ce sujet et retourner à d'autres pensées plus riantes et surtout moins avilissantes pour la nature humaine.

La société est nulle en Espagne, et cependant les femmes y sont très-sédentaires. Notre séjour a changé quelque peu cette solitude en une vie plus animée; mais qu'on ne croie pas que ce soit général, la nation est toujours la

même ; c'est par les masses qu'il faut juger du changement des mœurs d'un pays. L'Espagne, soumise en ce moment à un mouvement convulsif qui la bouleverse, éprouvera sans doute une grande variation dans ses usages. Mais cette variation avant d'être un *changement* aura encore bien des années à voir passer sur la tête de l'Espagne !.... Les coutumes étaient trop enracinées dans ce pays pour disparaître à la voix de la mode ou du caprice d'une souveraine qui ne sait pas régner.

Les femmes ont plus de puissance qu'on ne le croit en Espagne... Elles sont seules les maîtresses de la maison : lorsque vous faites une visite, vous ne demandez pas si madame la comtesse ou madame la marquise y est ; vous allez d'abord à la chambre où elle se tient habituellement. Là, on la trouve toujours, depuis une heure après midi jusqu'à la sieste ; et le soir depuis l'*Ave Maria* jusqu'à l'heure où l'on se retire. Il y a toujours un amant, fût-il seulement pour la forme et pour porter les gants et la mantilla... S'il est aimé,

sa condition est non-seulement un esclavage, mais un esclavage où sa vie est en danger... Il lui faut être là, à toute heure, à tout moment du jour, de la nuit... là... toujours là... jamais un seul moment d'absence... Il y a dans l'amour d'une Espagnole un sentiment plus fort encore que dans l'amour d'une femme d'une autre nation, quelque passionnée qu'elle puisse être!... Pour une Espagnole, le crime, la vertu, tout ce qui compose la vie, n'est plus rien; la nature entière elle-même n'est plus qu'un théâtre qu'elle parcourt avec celui qu'elle aime, et sur lequel elle joue les scènes d'un drame vraiment poétique... Que peut-on espérer d'une ame entièrement dominée par un sentiment profond, exclusif, et tellement concentré sur une seule tête, que le monde n'est rien pour une Espagnole amoureuse?... J'ai vu deux de ces personnes *préoccupées*, comme le disait la marquise de San-Iago : elles étaient au théâtre du Prince. C'était une femme jeune et belle, que je ne nommerai pas, quoique je me rappelle parfaitement son nom, et un homme

très-haut placé par sa fortune et sa naissance. La femme avait vingt-cinq ans : l'homme en avait trente ; ils vivaient l'un pour l'autre, avec un tel abandon, un tel mépris des convenances, dans un tel délire enfin, qu'il y avait une sorte de charme à voir un enchantement aussi complet. La marquise de San-Iago me dit que toutes les liaisons d'amour en Espagne étaient ainsi.

— Quand nous aimons, me dit-elle, c'est pour l'amour que nous vivons; et nous ne vivons que pour lui.

J'ai vu la même chose en Italie. Cependant l'Espagnole m'a paru bien plus entièrement dominée que l'Italienne, et puis bien plus constante. C'est l'affaire de toute la vie qu'une passion en Espagne. Mais je crois que j'ai tort, car cette éternelle durée ne se trouve pas plus en Espagne qu'ailleurs... Mais du moins, pendant que l'amour dure, et il dure long-temps, il sépare du reste de la nature entière...

J'ai dit qu'une femme espagnole recevait ordinairement le matin, depuis une heure jus-

qu'à l'heure de la promenade. Dans la chambre où se tient la maîtresse de la maison, est un *brasero* pendant les mois où le froid se fait sentir à Madrid. Ce froid est fort rigoureux, attendu le voisinage des montagnes de Ségovie et du Guadarrama. Il y fait même presque aussi froid qu'à Paris, et j'ai vu le Manzanarès couvert de glaçons... Cependant il y a très-peu de cheminées à Madrid. Les Français en ont bien fait construire; mais qu'est-ce qu'une cheminée sans bois? Et c'est là l'empêchement qu'on a toujours trouvé, lorsqu'on a voulu en établir dans les maisons de Madrid. Il n'y a pas de forêts en Espagne. Les seuls bois qu'on y trouve sont des bouquets de chênes verts, petits [1], rabougris et d'une espèce,

[1] Les différentes espèces de chênes verts sont très-multipliées en Espagne : il y a d'abord le *quercus bellota*, comme l'appellent les gens du pays : c'est le chêne vert qui porte le gland qu'on mange grillé; le chêne rampant ensuite : c'est un chêne qui ne vient pas à plus de trois ou quatre pieds (*quercus humilis*); un autre fort commun, que les Espagnols nomment *roble* (*quercus brevipedunculata*); le chêne qui donne une sorte de kermès (*quercus coccifera*); enfin le chêne qui donne le liége : c'est le plus commun.

qui s'oppose à ce que le pays ait jamais de belles forêts comme celles de la France ou de la Basse-Saxe... Le principal moyen de chauffage dans les maisons riches de Madrid, est une très-petite cheminée dans une pièce reculée, ou dans la chambre à coucher de la maîtresse de la maison. Chez la jeune duchesse d'Ossuna, chez la marquise d'Arizza, à l'ambassade de France maintenant, il y a beaucoup de maisons où les officiers français ont fait faire des cheminées ; mais je le répète, que peut-on faire d'une cheminée sans bois ? Je crois cependant que l'Espagne doit posséder des mines de charbon de terre ; elles devraient être à l'heure qu'il est en exploitation ; il y a grandement à parier que cela n'est pas cependant, et je le croirais assez ; car la paresse de l'Espagnol, jointe à ses révolutions successives, suffira bien pour qu'aucun de ces avantages ne lui soit utile. — Notre séjour en Espagne a un peu dérangé les anciennes coutumes du *brasero ;* mais je crois qu'elles reprendront, parce que les nôtres ne vont ni au caractère ni

au pays, on peut le dire... La vie espagnole est faite pour le climat et pour la contrée ; il régnait une harmonie complète dans tout ce que j'ai vu avant la guerre. Il n'en était pas de même plus tard, dans le temps où nous occupions le pays. Voilà ce que mon impartialité doit déclarer. Je ne parle pas ici du prestige de cette vieille Espagne, qu'on nous montrait dans *las famosas comedias de capa y spada*, et que nous retrouvons dans tous les *romanceros* que nous avons ici. Non ; j'ai trouvé l'Espagne un pays à part de l'Europe, et à part d'une façon si étrangement belle, que je n'ai pu qu'admirer sans songer aux inconvéniens qui étaient à côté. Nous avons beaucoup détruit ; avons-nous reconstruit ? Je ne le crois pas. Nous avons attaqué la superstition, voilà ce que nous avons fait de bon, parce qu'une fois le bandeau dénoué, le bien est opéré... L'Espagne nous doit beaucoup pour ce bienfait [1].

[1] Depuis que ceci est écrit, j'ai appris que nous n'avons fait aucun bien, même sous ce rapport. Nous avons *détruit*, je le répète,

La cour d'Espagne n'habitait Madrid que quelques semaines, et encore, dans les derniers temps du règne de Charles IV, elle n'y allait pas du tout : elle habitait la Granja (ou Saint-Ildefonse), l'Escurial et Aranjuez — l'Escurial pendant l'hiver, Aranjuez pendant le printemps, et la Granja pendant les chaleurs. — Cette dernière habitation a quelque chose de magnifique dans l'abondance de fraîcheur qu'on y trouve au milieu de belles eaux et de beaux ombrages. Mais l'Escurial, que j'ai eu le bonheur de voir dans le plus grand détail, est l'habitation royale et le monastère, tout en même temps, les plus étonnans que j'aie vus en Europe... Il y a dans son architecture simple et sévère ce qui convient au cloître, et cependant ces masses énormes de granit, ces assises vraiment colossales, n'ont pu être remuées, on le sent, que par une main royale. L'aspect de l'Escurial est un sujet pour des méditations pro-

mais sans reconstruire, ce qui fait que les inconvéniens demeurent toujours.

fondes ; il suffit de l'avoir vu un moment pour comprendre la grande pensée qui l'a fait concevoir. Malheur à ceux qui ne voient dans l'Escurial *qu'une carrière de pierres grises*, comme je l'ai entendu appeler par une personne cependant de beaucoup d'esprit!

Lorsque je me trouvai à Madrid à mon premier voyage en Espagne, je voulus voir l'Escurial ; la cour l'avait déjà quitté pour aller à Aranjuez. Cependant je voulais voir cette résidence royale, la seule que je ne connusse pas. Je fis demander au roi Charles IV une permission qu'il m'envoya sur-le-champ, en y joignant un ordre au prieur de l'Escurial de lever pour moi la *clausura*, et de me laisser pénétrer partout, pour que je pusse bien voir tout le monastère. J'étais Française et ambassadrice en Portégal, et à cette époque on sait quelle était la puissance de la France !... J'y participais aussi comme à sa gloire...

Je partis de Madrid après déjeuner, à midi et demi, pour aller coucher à l'Escurial. J'avais fait retenir une maison d'avance ; la cour étant

partie, elles n'étaient pas rares dans le village de Guadarrama, où l'on est assuré d'en trouver de commodes, parce que, le corps diplomatique et le service de la cour ne pouvant loger entièrement dans le monastère, les habitans de Guadarrama ont très-bien compris qu'ils pouvaient gagner de l'argent en arrangeant leurs maisons de manière que les étrangers pussent y trouver des logemens commodes. J'eus donc une très-jolie petite maison avec tout ce qui m'était nécessaire pour mon service, et mes gens, qui avaient apporté une foule de choses, furent agréablement surpris de trouver à Guadarrama ce que la route ne nous avait pas offert depuis Bayonne jusqu'à Madrid.

On va facilement de l'Escurial à Madrid en trois heures et demie. Il y a sept lieues d'Espagne; mais de Madrid à l'Escurial c'est autre chose, parce que le chemin va en montant, lorsqu'on est au près du Guadarrama, l'une des plus hautes montagnes d'Espagne, et l'une des plus arides peut-être, si ce n'est du côté de Ségovie et de Saint-Ildefonse. Je fus donc beau-

coup plus long-temps pour aller de Madrid à l'Escurial que pour en revenir. Cependant comme je n'avais que deux calèches fort légères, attelées de six mules, avec un relais qui m'attendait au pied de la montagne, je ne mis pas plus de cinq heures.

En quittant Madrid, on suit un chemin superbe sur les bords du Manzanarès. C'est le seul côté de Madrid où l'œil aperçoive quelque verdure, quand il ne se repose pas sur le Buen-Retiro ou sur le Prado. On a besoin de faire arroser le chemin pour le rendre supportable, car la poussière est odieuse. Il est vrai que le moyen est un peu lent : ce sont des enfans qui arrosent avec des seaux qu'ils remplissent dans la rivière. Ce fameux Manzanarès est renommé pour son aridité, comme d'autres rivières pour leur grande abondance, et la plupart du temps, il n'a pas plus d'eau qu'il ne lui en faut pour faire son métier de ruisseau. Mais enfin, quel que soit le moyen, on doit en être reconnaissant, surtout en sortant du Prado où la poussière vous aveugle quelquefois.

Cet arrosement ne se prolonge pas au-delà d'une lieue... Alors on arrive dans un endroit qui est, selon moi, un des plus agréables des environs de Madrid, et que pourtant les étrangers connaissent peu, et les Espagnols encore moins. C'est le parc de la maison royale du Pardo (il ne faut pas confondre avec le Prado). Cette forêt, car tel est le nom que mérite ce parc, est d'une grande étendue; ses arbres sont beaux, ses ombrages d'une nature si paisible, si fraîche, qu'en vérité on ne comprend pas que les Espagnols ne connaissent qu'imparfaitement cette belle résidence. Pour ajouter au pittoresque de cet endroit, des troupeaux de daims et de cerfs viennent en foule sur le bord du chemin que vous suivez. Je n'ai jamais éprouvé de plus grande surprise que de voir une aussi belle chose si méconnue, et seulement à quelques pas de la capitale du royaume. Lorsque j'en parlai à quelques Espagnols de bon goût, ils me regardèrent sans bien me comprendre, parce que le bon goût est relatif, et que la chose qui se trouve *extréme* pour un pays se trouve

non-seulement médiocre pour un autre, mais elle est même quelquefois inutile ou importune.

Le chemin qui borde cette belle habitation est toujours beau et bien entretenu, et lorsqu'un chemin est bien soigné en Espagne, il n'y en a pas de plus beau en Europe... Mais après avoir quitté le Manzanarès, qu'on passe sur un beau pont de pierre, sur lequel on voit d'un côté la statue de sainte Barbe, et de l'autre celle de saint Ferdinand, toutes deux plus grandes que nature, et en pierre comme le pont, le terrain devient ingrat et le pays stérile. Ce n'est qu'à deux lieues de l'Escurial que la contrée reprend une apparence plus agréable.

Tout le monde sait que l'Espagne doit le monastère royal de l'Escurial à un vœu que fit le roi Philippe II, le jour de la bataille de Saint-Quentin, à laquelle par parenthèse il ne se trouvait pas, à saint Laurent, patron de ce même jour du 10 août, où fut livrée la bataille; ce qui fit dire à un curieux très-émerveillé de ce qu'il admirait à l'Escurial : « Mon Dieu!

qu'il faut que cet homme ait eu peur pour faire un pareil vœu et l'exécuter ! »

Le saint diacre auquel fut consacré l'Escurial a dû se trouver bien honoré de cette magnifique offrande !... Philippe II, pour la sanctionner encore plus saintement, ajouta au premier vœu celui de ne plus jamais aller à la guerre ; vœu, il faut en convenir, qu'il tint aussi religieusement que le premier. Il est vrai qu'il faisait tuer les hommes autrement, quoique toujours par le feu... Tout marchait donc de même.

La position de l'Escurial est stérile, sombre, pittoresque cependant ; mais d'une beauté tellement triste et farouche que l'ame est attristée en apercevant ce monument de la superstition magnifique de Philippe. On le voit de loin se détacher sur les masses noires et chenues du Guadarrama, sur la croupe duquel il est bâti, regardant Madrid qu'il domine entièrement, et dont les nombreux clochers avec leurs flèches aiguës s'aperçoivent dans le lointain et terminent le tableau qui se déroule devant vous. Cette position solitaire et escarpée,

ce choix d'une nature sauvage, peint bien le caractère que l'histoire donne à cet homme qui fut le bourreau de sa femme et d'une grande partie de ses sujets, et de plus leur tyran. Il ne voulut pas d'architecte italien; il semble que le bon goût du Bramante et de plusieurs artistes qui vivaient à cette époque eût été trop en rapport avec la grâce que présentaient alors beaucoup de monumens, qui nous sont restés pour nous prouver que, si la Renaissance a eu de mauvais momens, elle en a eu aussi dont les arts peuvent être fiers. Philippe ne voulut aucun architecte italien ni français. Il ne voulut même admettre au concours aucun artiste étranger à l'Espagne, fût-il né dans les possessions de la couronne espagnole. Ce fut Juan Bautista de Tolède qui fit le plan, et commença l'édifice, achevé par Juan de Herrera, son premier élève.

En mémoire du jour de saint Laurent, à qui fut dédié le monument, tout y rappelle les instrumens de son supplice. Les fenêtres en ont la forme; les portes, les ornemens de l'église,

ses vitraux, les ornemens sacerdotaux, les rituels, tout enfin représente un gril, et, pour finir, l'édifice lui-même est un gril renversé. Dans la partie qui regarde Madrid est le manche renversé. C'est là que se trouve l'appartement du roi. Il est au-dessus du Panthéon, sépulture des rois d'Espagne. C'est une belle leçon, et l'architecte qui fut assez hardi pour la donner est peut-être moins grand que le roi qui la reçut sans en être offensé.

Ce qui frappe à la vue de l'Escurial, c'est sa forme simple et noble en même temps. Il est bâti dans un encaissement, au pied d'une haute montagne stérile et seulement couverte de quelques pâturages et de bouquets de chênes verts... C'est ce qui faisait dire à Philippe II : « Du pied d'une montagne stérile, avec une feuille de papier, je commande aux deux mondes !... »

Je ne parlerai pas des détails communs et matériels de l'Escurial; ils sont partout, et je ne répéterais que ce que d'autres ont dit avant moi. Je parlerai seulement des choses qui m'ont fait

le plus d'impression. Je n'ai pas vérifié, comme on peut le penser, si l'abbé Pons a dit la vérité lorsqu'il prétend que l'Escurial renferme onze mille fenêtres, quatorze mille portes, dix-sept cloîtres, vingt-deux cours, et plus de six mille colonnes. — Je dois seulement faire observer que Moreri, Salmon, l'abbé de Vairac, l'abbé Pons, La Martinière, en ont beaucoup parlé, et tous à l'envi en ont dit beaucoup de faussetés, que j'ai vérifiées le livre à la main. Le seul homme qui en ait parlé avec conscience, comme dans tout ce qu'il dit de l'Epagne, est Bourgoing. Townsend aussi; mais il en parle à peine. Voilà ce qu'il faut consulter lorsqu'on voudra écrire sur l'Espagne [1]; le reste est un roman écrit en France au coin du feu et sans avoir vu le pays. Du moins suis-je autorisée à le dire après les comparaisons que j'ai faites, moi, qui fus contrainte d'habiter l'Espagne pendant bien long-temps.

[1] Mais avant tout l'excellent livre de M. Bory de Saint-Vincent sur la péninsule Ibérique. Cet ouvrage remarquable est un guide sûr et éclairé.

Une belle idée est celle qui est attachée à la porte principale qui, de la grande cour, donne entrée dans l'église. Elle ne s'ouvre pour les rois d'Espagne que dans deux occasions solennelles de leur vie, l'une pour leur baptême, l'autre pour leurs funérailles. C'est une belle pensée !... Elle n'est pas la seule qu'une philosophie profonde ait inspirée à l'homme qui a construit l'Escurial!

On me fit beaucoup remarquer aux deux coins de la cour deux tours où se trouvent trente-six cloches qui produisent, dit-on, une sonnerie fort agréable [1]. — L'impression que je reçus de la première vue de l'Escurial fut vive et profonde. C'était le soir, le soleil se couchait et le temps était admirable... l'édifice était en partie dans l'ombre, et sa base formée de larges assises de granit de couleur grise, pris dans la montagne prochaine, recevait une teinte

[1] Je parlerai des choses qui ne sont pas mentionnées dans les autres ouvrages sur l'Espagne. Ces petits détails peuvent plaire à ceux qui les rencontrent ici, surtout si, se trouvant en Espagne, ils se servent de mon livre.

plus sévère encore de l'éclat lumineux des derniers rayons du soleil qui éclairaient le faîte du monastère... Il régnait un calme religieux dans cette solitude sacrée qui faisait un effet puissant sur les esprits... J'ai vu bien des monumens dont l'effet m'était annoncé d'avance, comme le *Colosseo* de Rome, comme les ruines de Nîmes et son Arène, comme le cirque de Vérone: eh bien! aucun d'eux n'a agi sur moi comme l'Escurial en m'apparaissant avec ses murailles grises, son beau portail d'une noble et simple architecture, cet édifice ainsi placé au milieu d'un désert, aperçu sans avertissement, sans aucun de ces programmes qui rapetissent ce que vous allez voir, et montrent l'objet annoncé plus médiocre que ce que l'imagination, toujours fertile en accroissement, vous avait peut-être montré! Je recommande néanmoins l'Escurial à ceux qui voyageront en Espagne, et voudront en emporter de riches souvenirs.

L'église a, dit-on, la forme de celle de Saint-Pierre; je ne le crois pas. Rien à l'Escurial ne

m'a rappelé l'église de Rome, et lorsque plus tard j'ai revu cette même église, je n'ai pas été transportée à l'Escurial. Je suis allée plusieurs jours de suite entendre l'office divin dans l'église de l'Escurial, et j'avoue n'avoir jamais été pénétrée d'un sentiment religieux aussi profond...

Aux deux côtés du chœur on trouve une galerie qui suit les deux faces de l'église, et communique par quatre portes au premier étage du monastère; cette galerie est coupée par des travées, dans lesquelles on peut assister à l'office des moines. C'est là que je me plaçais... et je répète n'avoir jamais éprouvé, même à Rome, dans Saint-Pierre, une impression aussi saintement religieuse... La voix de ces moines s'élève par moment avec une force toute pénétrante jusqu'aux voûtes de l'église dont les murs sonores renvoient le son avec une sorte d'écho harmonieux; et puis le son baisse, et il devient mystérieux.... et plus saint encore lorsque surtout les moines chantent les psaumes! C'est une belle chose et digne d'être entendue.

J'ai souvent médité dans une église ; mais jamais je n'ai ressenti ce que m'a fait éprouver celle de l'Escurial. Il y a, dans la pensée qui se réveille, une sensation qui impose et cause une méditation profonde ; c'est surtout pendant un orage, lorsque les rafales d'un vent furieux ébranlent les murailles les plus fortes, mais ne font que se briser sur les masses qui défieront les siècles à venir ; c'est surtout pendant le fracas d'une tempête qu'il faut prier dans l'église de l'Escurial [1]. En aucun lieu le néant de l'homme ne lui apparaît plus fortement. En aucun lieu la poussière d'une tête royale ne retourne d'une manière plus frappante à sa première origine.... Là, est endormi cet homme dont la main puissante éleva ces murailles pour justifier de sa force et de son pouvoir, et cette force et ce pouvoir n'ont produit après tout qu'un tombeau pour lui et une cellule pour ses successeurs ! — Des prières pour le repos de son ame, voilà donc le seul tribut qu'il reçoit

[1] J'ai rappelé cette tempête dans *l'Amirante de Castille.*

des hommes que son orgueil a logés plus magnifiquement que des rois! Et ce monument, gage éternel de sa peur et de sa superstition, n'est plus aujourd'hui qu'un asile consacré à entendre chanter les louanges du Très-Haut, et à le prier pour son fondateur!

Un des grands défauts de l'Escurial, car il y en a, c'est que les objets principaux ne sont pas à leur place; tout y est hors d'effet. On rencontre le grand escalier par hasard; il en est de même du grand cloître où Tibaldi a peint la vie du Sauveur à fresque. Les figures en sont colossales. C'est admirable de vérité, et l'exécution en est hardie et digne d'un grand maître et d'un nom plus connu que celui de Peregrino Tibaldi, élève à la vérité de Michel Ange, et qui devrait être plus renommé qu'il ne l'est.

La salle des batailles est encore un lieu remarquable qu'on ne verra pas si l'on ne demande à y être conduit. C'est là qu'il faut aller admirer et étudier une foule de détails de costumes et de choses rares, non-seule-

ment de l'époque de la guerre des Maures, mais de tout le temps de leur séjour en Espagne.

Quant aux tableaux, je ne parlerai pas de ceux dont le nom est dans tous les *itinéraires*, bons ou mauvais, faits sur l'Espagne ; ils sont ensuite en si grand nombre qu'il me faudrait un demi-volume pour en faire la description ; et puis ils ont été déplacés depuis le retour en Espagne de beaucoup de tableaux que nous en avions emportés, et j'ignore si l'Escurial a toujours ses mêmes trésors... Je me rappelle seulement que, dans la grande sacristie, il y avait quelques tableaux qui, à eux seuls, auraient fait la fortune d'une capitale dans un musée. C'était le fameux tableau de Raphaël appelé *la Perle*, parce que la Vierge a des perles aux oreilles, et que cet ouvrage est peut-être le plus parfait de ce grand maître ; la madona *del Pez*, où l'on voit saint Jérome lisant la Bible en habit de cardinal ; encore une Visitation de Raphaël, des Titien, des Rubens, des Ribeira enfin ; je le répète, dans cette partie de l'Escurial il y avait un musée.

Voici une anecdote qui peut faire juger de l'empire de la superstition sur les Espagnols.

On doit croire qu'avec ces chefs-d'œuvre les moines ne montraient qu'à regret d'autres tableaux. Pas du tout. Il y avait dans cette même sacristie, sur son autel, un tableau d'un peintre portugais nommé *Claude Coëllo*, homme de talent sans doute; mais cet ouvrage est plus que médiocre... Ce fut pourtant celui-là que le moine [1], mentor des hôtes, et chargé de me faire voir le monastère, me fit remarquer d'abord. Voici l'histoire de ce tableau.

Le roi Charles II étant à l'Escurial avec toute sa maison, un de ses domestiques déroba une hostie pour en faire usage dans une œuvre magique. Le prieur du couvent déclara au roi qu'il serait *excommunié*, ainsi que toute sa maison, si le coupable ne se trouvait pas. Le roi et le cardinal Porto Carrero firent tant de démarches que le criminel fut retrouvé et puni

[1] Il s'appelait P. Henriquez.

avec une sévérité égale aux sentimens religieux qui dominent tous les autres en Espagne ; mais le roi devait rapporter l'hostie et faire amende honorable. Il le fit et vint *tête nue* présenter un magnifique saint-ciboire, ayant à sa suite tous les seigneurs de sa cour, comme lui tête nue. Le moment où le peintre a représenté le roi, est celui où le prince est devant le prieur qui reçoit le saint-ciboire des propres mains du roi. Charles II est vêtu de noir comme toujours, ses cheveux passés derrière ses oreilles et en travers sur son front; sa figure est pâle et mélancolique et sans aucune expression, quoique le moment dût y prêter. Le roi est à genoux devant le prieur qui est debout sur les marches de l'autel, et dans cette même sacristie. Cette position du prieur le place au-dessus du roi qui, indépendamment de sa position *à genoux*, est beaucoup plus bas que le moine, qui jouit complètement de cette humiliation momentanée. Les seigneurs qui sont derrière le roi, et paraissent s'incliner devant l'absolution que prononce le prieur, sont tous ressemblans,

ayant été faits d'après nature. — C'est là que j'ai vu le portrait de Dom Juan de Cabrera, comte de Melgar, ce bel amirante de Castille, que j'ai placé comme le héros de mon roman historique; il était, comme on le sait, parfaitement beau, et sa taille surtout le faisait remarquer comme le plus bel homme de la cour d'Espagne. Ce tableau de Claude Coëllo est donc le tableau par excellence chez les moines de l'Escurial, et ils nous le montraient comme le plus parfait du monastère. Il est placé au-dessus de l'autel de la grande sacristie.

En parlant tout à l'heure des auteurs qui ont écrit beaucoup de faussetés sur l'Escurial, j'ai oublié Colmenar. Celui-là est menteur au point qu'il faut se méfier de lui; quand il vous dit que tel jour il faisait beau temps, vous pouvez hardiment en conclure qu'il pleuvait. C'est un de ces hommes qui ont le goût du mensonge comme d'autres ont celui de la vérité. Il existe des choses vraiment comiques à ce sujet. A Vitoria il parle de beaux arbres qui n'y ont jamais été. Qu'on raconte avoir vu un pays nu et stérile

là où un autre a vu une forêt quelque temps avant, cela se peut faire, parce qu'une forêt peut être coupée ; mais qu'on raconte avoir vu une forêt là où était un pays désert deux ans avant, cela se complique, parce qu'une forêt ne pousse pas à commandement. — Il en est de même de l'Escurial : Colmenar dit que le tabernacle était d'agate ornée d'or et de porphyre, etc.; cela n'est pas vrai. Ce tabernacle est de forme circulaire et d'ordre corinthien. Il a seize pieds de haut et environ sept à huit de diamètre. Son principal ornement consiste en huit colonnes de jaspe sanguin veiné de blanc, dont les bases et les chapiteaux sont en bronze doré. — Il est entouré de statues en bronze doré également : ce sont les douze apôtres. Ce tabernacle est un véritable chef-d'œuvre : il fut exécuté par Jacques Trezzo. Il travailla sept ans à ce tabernacle pour la perfection duquel il inventa une foule d'outils. Il le fit à Madrid même, dans une rue qui prit son nom, et s'appelle encore aujourd'hui *calle Jacobo Trezzo*. Il était, selon le Vassari, aussi habile à

fondre les métaux que savant sculpteur... Il était Milanais comme le prouve au reste cette inscription de Montano, qu'on lit sur le tabernacle lui-même :

JESU CHRISTI SACERDOTI AC VICTIMÆ PHILIPPUS II REX
D. OPUS JACOBI TRECII MEDIOLANENSIS TOTUM
HISPANO LAPIDE.

Ce tabernacle en renferme un second de trente-deux pouces de haut. C'est une sorte de portique composé de quatre colonnes dont les bases et les chapiteaux sont en or émaillé d'un travail admirable, et les métopes en émeraude. Les portes qui se ferment sont en cristal de roche, montées en or pur. Tous les ornemens du second tabernacle sont de même en or ; il n'y a que la corniche qui soit en argent. Le saint-sacrement y est dans un vase d'agate. Au-dessus de la porte sont une topaze et une émeraude d'un prix inestimable ; la grosseur de l'émeraude est fort remarquable, et si elle n'est pas *jardinée*, défaut ordinaire des éme-

raudes, elle est en effet d'un haut prix [1].

Parmi les objets qui frappent surtout la pensée, car ce tabernacle étonne et captive seulement un instant par le précieux avantage de réunir tant de valeur dans un si petit espace, il est deux monumens qui appellent l'attention; ce sont les deux tombeaux qu'on voit de chaque côté du maître-autel : l'un est celui de Charles-Quint, et l'autre celui de Philippe II. Les deux figures sont représentées à genoux, les mains jointes, inclinées, et paraissent prier. Les deux monarques sont revêtus de leurs habits royaux. Derrière eux sont leurs femmes et leur enfans à genoux comme eux, et paraissant comme eux aussi implorer la miséricorde divine !... Toutes les figures sont de Pompei Leoni... Il a donné à ces rois, à ces

[1] Tous ces détails, je le répète, ne sont ni dans Townsend, ni dans Bourgoing, ni surtout dans Laborde, ni même dans l'excellent et le meilleur ouvrage sur l'Espagne, celui de mon excellent ami Bory de Saint-Vincent, ouvrage que je considère comme le meilleur qui existe, ainsi que je l'ai dit souvent; mais un vérité est bonne à répéter.

princes à genoux devant leur maître, l'expression qui convenait. On éprouve un profond sentiment en voyant cette foule de têtes royales courbées devant la force qui surmonte toutes les autres. Il y a une étude qui saisit la pensée. — Je suis allée souvent méditer sur les marches de cet autel qui m'offrait une leçon dans un admirable objet d'art!

Les deux sacristies renferment des trésors en vêtemens sacerdotaux. Les chapes pour la cérémonie des funérailles sont en velours noir, brodé en perles fines. Il y en a pour le baptême d'aussi riches en brocart d'argent, brodées aussi en perles fines, et même en pierreries... Tout ce qui tient au service de l'église est d'une égale magnificence. Tout y reluit et étincelle de l'éclat de l'or et des pierreries. Les reliques que possède l'Escurial le disputaient [1], pour la richesse des coffres et des cadres qui les renferment, à tout ce que j'ai vu en

[1] Du moins à cette époque; mais depuis ce moment les guerres civiles ont bien fait des ravages! plus que nous peut-être.

Italie, même au Vatican. Il y a une quantité extraordinaire de reliques dont la valeur par elle-même est sans doute fort grande; mais j'ai le malheur d'être un peu protestante pour les reliques, et je n'y ajoute une foi sainte que lorsque j'ai la certitude qu'elles viennent de là où elles prétendent venir. J'en excepte seulement la vraie croix... Je sais bien que j'ai tort; mais le moyen de n'être pas sceptique pour une semblable chose!...

Après avoir admiré cette profusion de richesses, on va voir le Panthéon : c'est le lieu de la sépulture des rois d'Espagne. C'est une profonde et philosophique pensée que celle qui a placé cette sépulture sous la chambre royale. Est-ce l'architecte qui a donné la leçon? est-ce le souverain qui se l'est imposée? Quel qu'il soit, salut à lui! il mérite l'estime des gens de bien.

La porte qui conduit à l'escalier du Panthéon est dans le passage qui mène de l'église à la sacristie; à côté est un autre petit escalier qui conduit à l'appartement du roi. L'escalier du

Panthéon est revêtu de tous côtés d'un marbre très-beau, veiné de gris et de blanc. Il est poli, et, comme son grain est très-serré, c'est un miroir dans lequel se reflètent les flambeaux qui servent à se guider dans cette course souterraine; car il n'y a aucune fenêtre dans cet escalier, et tout y est sombre comme la mort qu'on y va trouver...

On descend d'abord vingt-cinq marches, et puis on trouve une grille en bronze doré, ornée de deux colonnes dont les bases et les chapiteaux sont également de même métal. Au-dessus de cette grille est une grande plaque de marbre noir, sur laquelle est gravée une inscription en lettres d'or; au-dessus, sont les armes d'Espagne. Plusieurs pierres précieuses rapportées en forment le blason et les couleurs. Deux figures terminent ce fronton; l'une représente la nature humaine, et l'autre l'Espérance. Encore une belle pensée! Là, on fait tout ce qui tient à cette humaine nature; on n'a pas mis comme le poëte italien dont la sombre imagination ne voyait que la souf-

france : *Laissez l'espérance ici!*... L'architecte, poëte à son tour, mais poëte consolant, montre l'espérance à côté de la mort pour donner du courage à celui qui visite ces demeures mortuaires ayant encore un pied dans la vie!...

Après avoir passé cette grille, on descend encore trente-quatre marches de jaspe et de marbre veiné de gris et de blanc. La voûte et les marches en sont incrustées. On parvient alors au Panthéon qui se trouve précisément au-dessous du maître-autel, ce qui n'empêche pas cette même salle de se trouver également sous l'appartement du roi, qui, du reste, n'est qu'une cellule de moine un peu plus ornée que celle du prieur.

Il faut reconnaître que le Panthéon de l'Escurial est une de ces œuvres humaines devant lesquelles l'homme s'est levé comme devant une des pensées divines que Dieu lui a inculquées pour prouver le rapport immédiat de l'homme avec le Créateur!... Cette admirable conception est, dit-on, de Charles-Quint. Cela se pourrait, surtout lorsque l'homme qui avait

rêvé la monarchie immortelle après avoir vu le néant de toutes choses a pris le parti de dire adieu à la terre, et n'a plus voulu servir que Dieu, au lieu de commander aux hommes... On prétend que Charles-Quint eut la pensée de faire construire une sépulture royale pour les souverains de sa race, que Philippe II n'ayant donné aucune suite à cette pensée, Philippe III la continua, et qu'elle reçut son perfectionnement de Philippe IV... Quoi qu'il en soit, c'est une admirable chose.

La salle du Panthéon est de forme octogone; son étendue est de trente-six pieds de diamètre, et sa hauteur de trente-huit. La voûte est un chef-d'œuvre; elle est soutenue par seize pilastres de jaspe, d'ordre corinthien, placés de deux en deux. Les chapiteaux sont en bronze doré. On peut remarquer en général que l'ordre corinthien est celui qui domine, ainsi que le dorique, dans la construction de l'Escurial. Au-dessus des pilastres de jaspe règne une frise ornée de feuillages en bronze doré d'une exquise délicatesse d'exécution... C'est à cette

frise, ou plutôt à cette corniche, que commence la voûte qui est entièrement couverte de jaspe et d'ornemens en bronze doré, comme tout le reste.

Dans les angles de la salle sont des urnes de marbre noir au nombre de vingt-six. Il y en avait onze de vides lorsque je vis l'Escurial. Ferdinand VII a fait un nombre de plus, car je ne sais si son père et sa mère ont été transportés de Rome à l'Escurial. La piété filiale, qui n'a pas respecté le repos de leur vie, aura peut-être fait cet honneur à leurs ossemens. Ces urnes de marbre noir sont supportées sur quatre griffes de lion en bronze doré. Celle qui renferme les restes de quelque souverain, porte en bronze doré, comme les ornemens, les lettres initiales de celui qui est renfermé dans l'urne. Il n'y a que les têtes couronnées qui reposent dans le Panthéon de l'Escurial. Les infans et les infantes, les princesses et les princes étrangers et alliés à la maison d'Espagne sont dans un caveau voisin. — Le duc de Vendôme est, dit-on, dans ce même caveau, du

moins les moines montrent-ils le procès-verbal de l'arrivée de son corps à l'Escurial ; c'est le 9 septembre 1712. Mais on montre à *Viñaros* un tombeau dans lequel on prétend qu'il est renfermé. Lorsque j'ai fait cette objection au P. Henriquez, qui me montrait le royal monastère, il s'est fâché, et a prétendu que le couvent de l'Escurial possédait seul le corps de M. le duc de Vendôme. C'est comme à Rome, pour le corps de saint Pierre ; il est dans trois églises différentes : d'où il suit qu'il pourrait bien n'être dans aucune.

Un jour faible parvient dans la salle du Panthéon par des ouvertures menagées dans la coupole de la voûte. Cette lueur incertaine est plus lugubre peut-être que celle que donne la torche de résine que porte le moine chargé de vous guider dans ces demeures souterraines dont le froid glace votre sang et votre pensée !... Le superbe lustre en cristal de roche suspendu au faîte de la coupole n'est allumé que dans les occasions importantes... En face de la porte d'entrée on découvre un grand crucifix

de marbre noir sur un fond de porphyre [1]... Cette magnificence lugubre est bien celle d'un tombeau !...

Je fus étonnée de l'humidité qui régnait dans cette salle. Comment les précautions les plus grandes n'ont-elles pas été prises par l'architecte pour éviter cette double destruction ? car le marbre lui-même en porte des traces [2]. Il y a dans cette vue une double leçon bien frappante de la fragilité humaine ! Ainsi dans ce que l'homme a voulu établir pour braver la mort et l'oubli, la nature, toujours victorieuse, lui répond par une autre mort contre laquelle aucune puissance ne peut lutter, et les murailles qui recouvrent les ossemens d'un roi tombent par la loi commune, comme celles qui abritent dans une bourgade les restes du dernier paysan.

[1] C'est-à-dire que le Christ est de bronze doré sur une croix de marbre noir.

[2] Il existe un moyen bien simple pour empêcher l'action destructive et rapide du salpêtre sur les murs souterrains : c'est de peindre plusieurs fois de suite avec une couche de blanc *à l'huile de lin bouillante*.

Mais une autre pensée terrible dans sa vérité a été exécutée à l'Escurial, j'ignore à quel commandement. Quel que fût l'homme qui pût la concevoir, fût-ce Philippe II lui-même, il faut la regarder comme grande : c'est d'avoir fait le *Podridero!...* Ce qu'on appelle le *Podridero* est un caveau voûté, dans lequel on dépose le cadavre du dernier roi mort, comme on met la bière du dernier roi sur la marche de l'escalier de Saint-Denis. Ce cadavre se dépouille ainsi de toute son enveloppe mortelle... et lorsqu'il n'y a plus que les ossemens, alors on les dépose dans une de ces urnes de marbre noir dont j'ai parlé plus haut... Ce caveau s'appelle le *Podridero...* le *Pourrissoir* enfin, pour parler comme il le faut!.. C'est probablement, mais d'après Voltaire (car la chose n'est nullement prouvée), dans ce caveau que Charles II entra lorsqu'une affreuse superstition lui fit croire que de *baiser* les restes de son père pouvait rappeler en lui la vie et la santé! Voltaire en disant qu'il *fit déterrer son père*, et en faisant la description de la

quantité de voiles qu'il leva pour parvenir au cadavre en putréfaction, a fait du roman sans aucune vérité, et cela se comprend bien lorsqu'on sait comment tout est disposé... Il y avait ensuite vingt ans que Philippe IV était mort, lorsque, d'après Voltaire lui-même, Charles II voulut faire cette démarche sacrilége. Ce n'est pas au bout de vingt ans qu'un cadavre exposé à un courant d'air aussi desséchant conserve encore une seule parcelle de chair sur ses os. Charles II fut sans doute repoussé par la pensée qu'il commettait un sacrilége; mais la raison qu'on a donnée n'est pas la véritable [1].

Mais il faut sortir de cette demeure souterraine pour rentrer dans la vie, et surtout dans une vie toute de jouissances, et de jouissances exquises pour les arts lorsqu'on est assez heureux pour les aimer. — Il faut connaître toutes les beautés cachées de l'Escurial; il faut voir

[1] Rien n'est ensuite moins prouvé que cette visite au tombeau de son père par Charles II. Louville et Saint-Philippe n'en parlent pas, non plus que madame d'Aulnoy.

sa bibliothèque, les trésors qu'elle possède, en manuscrits arabes surtout!... C'est grande pitié que de voir tant de perles... je n'ose achever le proverbe! mais c'est grande pitié, je le répète, que de voir tant de choses aussi admirables être perdues dans la poussière de l'ignorance! Au moment où j'étais à l'Escurial, des jeunes gens de Salamanque y travaillaient à la traduction de quelques-uns de ces manuscrits avec un professeur de l'Université. Mais qu'est-ce qu'un travail aussi peu important pour une chose qui l'est autant! On en a pu juger par le peu qui a vu le jour par les soins de la société des *arabomanes!* Au reste, la guerre aura probablement tout détruit, et je ne crois pas que ce qui se passe maintenant en Espagne soit de nature à faire fleurir les arts et les sciences.

L'Escurial possède deux bibliothèques; l'une d'elles n'est jamais ouverte au public: c'est celle dont je parlerai de préférence. Elle n'est pas aussi magnifique que l'autre; mais elle renferme ces manuscrits arabes dont je viens de parler,

et plus de six mille volumes imprimés!... Les manuscrits ne sont pas seulement arabes ; il s'en trouve d'hébreux, de grecs, de latins, et tous fort précieux. Le nombre, à ce que me dit le bibliothécaire, se monte à plus de quatre mille : j'ai donc le droit de démentir Colmenar et l'abbé de Vairac lorsqu'ils disent que l'Escurial renferme huit à neuf mille manuscrits. Il en est des manuscrits comme des colonnes du maître-autel !

La bibliothèque basse, ou la bibliothèque publique, est également riche en ouvrages de mérite ; mais l'index mis sur les livres, à l'époque dont je parle, empêchait que cette bibliothèque ne fût garnie comme celle qui est fermée aux curieux. Les six mille volumes qu'elle contient sont plus remarquables que ceux de la bibliothèque supérieure. — Elle possède aussi en magnificence d'ornemens des choses admirables. — Il y a dans la longueur de la salle cinq tables de marbre et deux de porphyre. Sur l'une de ces tables est une petite statue équestre de Philippe IV sur un piédestal de lapis-lazuli orné de

trophées d'argent. Le cheval et la figure sont de même métal. Sur la table voisine on voit un temple en argent qui fut donné par la reine Marie-Anne de Neubourg, seconde femme de Charles II, de la maison de Bavière [1]. Dans le milieu de ce petit temple on voit Charlemagne, environné de tous les princes de la maison Palatine. Ce petit monument pèse 1848 onces d'argent, 43 onces d'or, et plus de vingt livres de lapis-lazuli. Il est d'ordre composite, ce qui lui donne peu de grâce. C'est fâcheux pour une chose d'un si grand prix.

Sur une porte d'armoire on voit le portrait de Philippe II; il est là avec son visage pâle, son regard sanglant, ses cheveux roux. C'est une hideuse figure! nulle part elle ne m'est apparue avec autant de vérité, et me disant : « Cet homme est un meurtrier!.. cet homme est l'assassin de son peuple!...

Ce portrait est de Pantoya de La Cruz. Hon-

[1] Celle que j'ai mise en scène dans mon roman de *l'Amirante de Castille.*

neur à lui! il a compris l'homme... et l'éclat de la couronne ne lui a pas fait fermer les yeux...

Parmi les manuscrits précieux il faut demander à voir les quatre Evangiles écrits en lettres d'or sur vélin. Il est écrit dans les premiers temps de l'église; c'est une chose du plus grand prix comme manuscrit et comme objet de curiosité sous le rapport très-peu estimable, je le sais, des ornemens qui en embellissent chaque page.

Philippe II aimait l'Escurial plus que toutes les autres résidences royales, qui au reste n'étaient pas à cette époque ce qu'elles sont devenues depuis. *La Granja* méritait son nom, et n'était qu'une ferme au milieu des bois.—Aranjuez n'était également qu'une maison de campagne dont les bâtimens n'étaient pas logeables, même sous Charles II. Il n'y avait donc aucune habitation qui pût remplacer, même momentanément, l'Escurial, et, en s'y tenant constamment, Philippe II trouvait à satisfaire tout à la fois son goût pour le faste, et cette sorte de fausse piété qui en imposait à ceux qui croient

que la religion ne consiste que dans les pratiques extérieures.

Philippe habita l'Escurial pendant treize ans.

On m'a montré une petit salon octogone près de la bibliothèque basse, dans lequel on prétend que D. Carlos est mort, les uns disent de faim, les autres empoisonné, et une troisième version rapporte qu'il y périt dans un bain après avoir eu les veines ouvertes. Toutes ces versions sont fausses. Ce n'est pas dans le couvent de San-Lorenzo qu'il faut s'enquérir de la vérité. Le *saint fondateur*, comme Philippe II est appelé, y est révéré et même aimé! sa mémoire est une de celles que les chants des moines célèbrent le plus souvent, et l'on se convainc là que rien n'est plus sujet à la variation que le jugement porté sur une tête, quelle qu'elle soit : il est subordonné aux lieux et presque aux actions des personnes qui le prononcent.

Avant de quitter l'Espagne, il faut que je raconte une cérémonie qui eut lieu pour moi, et dans laquelle je jouai le principal rôle. Je

veux parler de ma présentation à la cour d'Espagne.

Je venais alors de France où j'avais assisté au couronnement de l'empereur Napoléon, cérémonie admirablement belle, où la somptuosité et la plus extrême magnificence avaient été unies à cette élégance française qui, encore à cette époque, faisait de la France une nation sur laquelle les autres se réglaient pour le goût, et presque pour tout ce qui rendait jadis notre belle France la plus charmante des nations. J'étais donc très-difficile sur tout ce qui s'offrait à moi en *fait de cour*. — J'étais jeune, pas trop laide, et un peu disposée à la raillerie pour tout ce que je rencontrais comme peu convenable à l'élégance et à tout ce que, nous autres jeunes femmes, nous exigions alors des femmes en général, eussent-elles été vieilles, eussent-elles été jeunes, reines ou paysannes; nous voulions de la bonne grâce pour porter une robe de brocart comme pour porter une jupe de bure. Nous étions donc en hostilité avec tout ce qui n'était pas *nous*.

C'est ainsi que j'arrivai en Espagne... Je trouvai à Madrid une personne qui certes me mettait *en hostilité* avec tout ce qui avait mauvais goût. C'était madame de Beurnonville, aujourd'hui madame la baronne de Frémiot; elle était alors ambassadrice de France en Espagne. Elle venait de se marier... Elle était mademoiselle de Durfort, fille du comte Louis de Durfort, frère de celui qu'on appelait le comte Etienne, ou le beau Durfort. Jamais je n'ai vu de personne plus agréable dans ses manières, plus comme il faut... plus douce et plus fine d'esprit dans la causerie intime. Le général Beurnonville avait un peu de la rondeur républicaine quoiqu'il fût alors très-impérialiste; mais au fait il était brave et loyal, et rien de ce qu'il faisait ne venait d'une mauvaise pensée. J'ai beaucoup connu M. le maréchal Beurnonville : c'était un homme de cœur et d'honneur, n'ayant seulement qu'un défaut, celui de trop parler de ses premières années militaires. Il avait fait sous-lieutenant au moins plus des deux tiers de l'armée...

Voilà le seul côté peut-être un peu singulier du maréchal Beurnonville. Il avait alors cinquante ans, je crois, et il paraissait le père de sa femme qui, bonne, douce et surtout charmante par sa gaîté et la finesse de son esprit, était adorée à Madrid, et faisait le charme de toute la société diplomatique.

Son père, le comte Louis de Durfort, était le frère de ce beau comte Etienne de Durfort qui était si en vogue à la cour de France. Le comte Louis était moins beau; mais il était plus spirituel, et avait plus de chaleur dans le cœur.

Le roi Charles IV était un homme assez singulier; il avait été élevé par son père Charles III, homme très-sévère et très-dur, ayant un cœur assez cuirassé contre toutes les affections attendrissantes et ne pleurant jamais. — Charles IV avait un peu de cette inflexibilité *physique;* mais le moral n'était pas ainsi: il y avait en lui de la bonté et une sorte de bonhomie qui lui faisait prendre en grâce et en bon sentiment toutes les femmes portant des gants blancs. La reine Maria Luisa, qui avait de

fort beaux bras et voulait les montrer, prit le prétexte de sa tendresse conjugale *alarmée* pour défendre à toutes les femmes de sa cour de porter des gants blancs. Il y eut comme une révolte d'abord, parce que toutes les femmes n'avaient pas de jolis bras, et que madame la reine, en ayant de très-beaux, très-ronds et très-potelés, il y avait une sorte de triomphe vraiment trop fort pour le souffrir même d'une reine !... Que faire?... Il y eut bien un moment la volonté de résister; mais ce n'est pas en Espagne que cela se fait. La reine parut au cercle un jour avec un grand habit et sans gants. Cela parut un peu étrange; mais enfin on s'y habitua, et lorsque je fus à Madrid, lors de mon premier voyage, toutes les femmes, grasses ou maigres, allaient à la cour sans gants.

Le jour où je fus présentée à la reine d'Espagne, je fus présentée de *confidencia*, c'est-à-dire que je ne portais pas de *paniers*, ce que faisaient les ambassadrices qui étaient de la cour. Comme je n'étais ambassadrice qu'à Lisbonne, et que la cour de France portait déjà un costume de

cour *positif*, je demandai la permission de me mettre comme je me serais habillée aux Tuileries. La *camarera mayor* me répondit que j'étais maîtresse de faire comme je l'entendrais, et je mis alors une robe courte à demi-queue en satin blanc recouverte de crêpe blanc brodé en argent : c'était une guirlande de belles de jour... Le manteau était en moire gris de lin, brodé en argent comme la jupe... J'étais coiffée avec des jacinthes bleues et blanches, et à mon cou je portais des perles... Mais comme on était encore au mois de mars, et qu'il faisait froid, j'avais mis mes gants, espérant qu'en ma qualité d'étrangère je serais exempte de tout le cérémonial qui frappait la cour d'Espagne. J'arrivai donc fièrement dans la salle qui précédait la chambre de la reine avec mes gants. Mais là, la camarera mayor qui jusqu'à ce moment n'avait pas dit une parole, attendu qu'elle ne parlait pas français, et qu'alors je n'entendais pas l'espagnol, la camarera mayor me prit la main et me tira mes gants par le bout des doigts... Cette manière très-positive de s'ex-

pliquer me parut sans réplique. Je tirai moi-même mes gants que la camarera mayor, en femme d'ordre, roula très-proprement et mit dans le coin d'un rideau qui se trouvait à côté de nous... et j'entrai dans la chambre royale... La reine Maria Luisa était une femme de bonne mine comme on aurait pu le dire... mais il y avait en elle toute une *desinvoltura*, qui était vraiment de telle mauvaise grâce, qu'on ne pouvait revenir d'auprès d'elle sans être assez peu satisfaite de trouver une reine si peu agréable, et une femme qui ne pouvait se résoudre à vieillir.

Elle avait surtout une façon de s'habiller qui était étrange. Le jour où je la vis elle avait une robe jaune en soie, sur laquelle était une magnifique robe de point d'Angleterre. Elle était coiffée en cheveux, et sur sa coiffure à la grecque était une guirlande en lierre mêlée de perles. C'était une étrange toilette, pour dire le mot, et jamais elle ne fut aussi ridicule que ce jour-là. — Le roi Charles IV allait à la chasse comme cela lui arrivait tous les jours

après son dîner. Il était botté, chaussé, tout prêt à partir, quoiqu'il ne fût alors que deux heures et demie. Sa toilette était aussi singulière que celle de sa femme... Il avait une culotte de peau, des bas bleus et blancs roulés sur sa jambe, et un mauvais habit rapé ne valant pas trois piastres. Cette rusticité à coté de la magnificence de la reine me fit sourire en pensant aux bras et aux gants. Les miens étaient assez beaux dans ce temps-là, et je n'avais pas à craindre la concurrence; malgré cela je ne pus m'empêcher de louer la beauté du bras de la reine qui, en effet, les avait très-parfaits...

Elle me fit plusieurs questions qui ne me parurent pas dénuées de sens et d'une sorte d'amabilité. Je crus être même devant une princesse du temps de Louis XIV ou de Louis XV, excepté que ce n'était pas Henriette d'Angleterre ; elle n'en avait ni le bon goût, ni l'élégance, et encore moins la beauté.

Ce qui l'inquiétait très-positivement, c'était de savoir si l'impératrice Joséphine mettait ou

non des roses... elle voulait savoir si elle mettait du blanc, du rouge... enfin c'était une des plus comiques conversations que j'aie entendu de ma vie. J'y répondis comme je le pus, et je me retirai assez peu édifiée de la reine Maria Luisa et du roi Charles IV.

Mais un autre personnage était dans cette chambre, et mérite bien une mention particulière : c'était le double favori de la reine et du roi ; c'était D. Manuel Godoï, duc de la Alcudia, prince de la Paix, et l'un des plus tristes favoris qu'ait eu l'Espagne, toute chanceuse qu'elle ait été à cet égard.

Le prince de la Paix, à cette époque, pouvait avoir trente-huit ou quarante ans. Sa tournure était des plus communes ; il avait l'air d'un cocher. Sa figure avait pu être agréable quand il était jeune ; mais alors il avait pris un tel embonpoint que rien ne paraissait plus de cette physionomie qui avait charmé la reine Maria Luisa, et lui avait fait faire tant de folies.

La reine m'avait beaucoup questionnée sur nos théâtres de France, et avait demandé s'il y

avait quelques rapports entre notre Opéra et celui de Madrid. Or, il faut savoir qu'à cette époque l'Opéra de Madrid était fermé; quant à l'Opéra italien, et celui qui était ouvert au théâtre del Principe et celui de la Cruz, ce n'était que pour des *tonadillas*, des saynètes et de petites pièces où l'on mêle le chant avec de la prose comme dans nos vaudevilles... J'avais vu plusieurs pièces du théâtre espagnol, et j'en parlai à la reine comme une personne très-peu connaisseuse dans la langue espagnole... Plus tard ce fut différent; et je fus à même, quelques années après, de pouvoir répondre à quiconque me parlait sur le théâtre espagnol.

C'est une grande pitié que de voir la littérature espagnole aussi peu connue qu'elle l'est par nous autres Français!... Nous en parlons beaucoup, nous en parlons trop même, et cela sans connaître rien de ce qu'il faut connaître pour un sujet aussi important que celui de la littérature espagnole, surtout celle du théâtre.

Il y a un homme au-dessus de bien d'autres

plus vantés, dont on parle, mais sans le bien connaître, et cet homme est Calderon de la Barca. Shakespeare est sans doute un beau génie, mais Calderon!... Calderon, dans ses *famosas comedias de capa y spada*, est un homme du plus haut talent!... Il a fourni à notre scène, même à ceux qui se moquaient de lui, des scènes si belles, qu'il faut reconnaître que Calderon a vraiment bien du génie. J'ai vu jouer à Madrid quelques-unes de ses pièces, et j'avoue que j'en ai été touchée. *El Medico de su honra* [1] est une belle œuvre. Quant à Lope de Vega, c'est *un monstre* de nature, comme l'appelle Cervantes, dont le goût exquis ne faillit jamais lorsqu'il juge!... Lope de Vega me fatigue et ne m'amuse jamais. Il a toujours des sentimens outrés... il est toujours dans une fausse voie. Je ne voudrais pas voir deux fois par semaine des pièces de Lope de Vega; j'en aurais le goût déformé.

Il existe d'autres auteurs dramatiques que

[1] *Le Médecin de son honneur.*

nous ne connaissons pas, ou que nous connaissons peu. Lope de Rueda, le père du théâtre espagnol, est un de ces hommes dont le talent est tout gracieux et bien rare pour l'époque. Il a fait une pièce intitulée *Euphémie;* c'est un sujet simple : un frère et une sœur, une intrigue facile, une de ces intrigues qui ne peuvent être senties que par des cœurs de femmes. J'en ai traduit plusieurs scènes pour un ouvrage que je fais en ce moment pour la littérature comparée espagnole et française. Mais une belle œuvre, et qui mérite d'être connue dans notre langue, c'est *le Diable prédicateur*. Elle est, dit-on, du roi Philippe IV, et je le croirais d'autant mieux qu'il y a une sorte de courage à braver les moines, courage que pouvait avoir seul un souverain, surtout à cette époque. *Le Diable prédicateur* est une pièce comique, et faite de telle sorte, qu'il y a, dans les deux premiers actes, plus de talent que dans les mélodrames qu'on joue à la Gaîté, à l'Ambigu-Comique, et même à la Porte-Saint-Martin.

Le sujet en est comique par lui-même sans les accessoires. Les franciscains sont à Avila; ils sont contraints d'en partir parce que le diable a soufflé l'avarice et l'impiété dans le cœur des habitans, et qu'ils ne font plus la charité aux franciscains. Mais Dieu touché de pitié envoie l'ange Gabriel pour contraindre le diable à prêcher la bonté et la charité autant qu'il a prêché le contraire. Il revêt un habit de franciscain, et il joue le rôle que Dieu lui inflige. Voilà le nœud principal. L'auteur y a ajouté des scènes amenées par des caractères vraiment comiques, notamment celui d'Antolin, qui est pourtant un peu forcé comme charge comique : les caractères de l'avare [1] et du jaloux réunis dans le même homme sont une belle conception. Je traduis cette pièce pour le *Théâtre européen* [2].

Etant un jour à Madrid, à une représenta-

[1] Ludovic.

[2] Le caractère d'Octavia n'a pas assez d'intérêt. On pouvait en faire l'épisode le plus intéressant de la pièce.

tion du *Diable prédicateur*, je vis une drôle de chose, et qui prouve bien la ridicule superstition du pays. Les acteurs étaient en scène : celui qui faisait le diable avait les pieds fourchus, qui se voyaient très-bien. Passe le saint-sacrement. Comme le théâtre du Prince où celui de la Cruz (je ne me rappelle plus auquel des deux se jouait la pièce du *Diable prédicateur*) ; comme le théâtre n'avait que des murs en planches légèrement enduites de plâtre, on entendait distinctement ce qui se passait au dehors. Aussi, dès que la clochette claire et argentine du saint-sacrement annonça sa venue, tout fit silence, les acteurs s'arrêtèrent et se mirent à genoux, le Diable comme les autres. L'effet qu'il produisit fut plus comique, parce que pour plus d'illusion il avait ajouté des ongles crochus à ses mains, comme il en avait mis de fourchus à ses pieds. Aussi, dès qu'on vit le pauvre Diable *prier Dieu*, le rire prit à tout ce qui, dans la salle, n'était pas Espagnol... Mais aussitôt que la sonnette du saint-sacrement eut annoncé en s'é-

loignant que Dieu *n'était plus là*, chaque acteur se releva et se remit en scène comme si rien n'eût passé, et comme si Dieu n'était pas présent en tout lieu et toujours !...

Ce que je dis là, je l'ai vu en 1806 !...

CHAPITRE II.

Tolède. — Aranjuez. — Ocaña et route de Madrid à Lisbonne par l'Estremadure et Truxillo. — Les bords de la Guadiana.—Badajoz. — Almaraz. — Elvas.

Avant de quitter Madrid et ses environs, il me faut dire un mot d'Aranjuez, de cette délicieuse habitation, de ce *sitio,* comme on nomme les résidences royales. Aranjuez est un paradis. C'est une ravissante chose, que rien ne peut imiter, parce que la végétation d'Aranjuez est unique dans son espèce. Je n'en dirai qu'un

mot, parce que M. Bourgoing en a parlé plus et mieux que je ne le pourrais faire. Il y avait autrefois plus de fontaines, mais maintenant le nombre en est diminué, et on a bien fait. La végétation gagne à ces canaux qui traversent les prairies et font une continuelle circulation d'eau parmi celles qui entourent Aranjuez... La végétation est tellement admirable, qu'il se trouve dans la *Calle de la Reyna*, promenade magnifique qui borde le jardin de l'île, des arbres qui ont plus de quinze pieds de circonférence... Les plus belles fleurs, les plus beaux fruits, se voient dans les jardins intérieurs qui sont bordés par le Tage; mais le fleuve n'est pas beau dans cet endroit. Son eau est tellement bourbeuse qu'on ne peut même en laver les voitures; elle est si limoneuse, qu'elle rayerait le coffre verni. Je l'ai éprouvé sur une voiture à moi.

Aranjuez, par sa position, est admirablement placé pour avoir une superbe végétation; il y a une coïncidence de choses qui s'unissent entre elles pour que les plus belles productions

répondent aux soins du cultivateur. Un soleil fécondant, de l'eau en abondance, que voulez-vous de plus pour avoir un Eden ! Il y a dans cette végétation un parfum qui vous enveloppe aussitôt que vous êtes entré dans cette vallée d'Aranjuez.

J'ai joui d'Aranjuez dans toute la plénitude de sa beauté. Je l'ai vu aux mois de mars et d'avril. Plus tard il est grillé, et l'air y est mauvais. Mais au printemps c'est un paradis ; les plus magnifiques fleurs sont cultivées dans le jardin de l'île et dans celui du prince. On m'a dit que, depuis la seconde guerre, on avait coupé des arbres dans la Calle de la Reyna ; c'est un meurtre doublement odieux ! Comment le bras qui a soulevé *la hache* [1] n'est-il pas retombé en frappant sur ces arbres séculaires ! J'aurais eu

[1] Il fallait leur faire lire le beau volume des *Treize*, dans M. de Balzac, et cette histoire surtout : *Ne touchez pas à la hache !* Sans doute que M. de Balzac est apprécié chez nous, mais pas autant que devrait l'être un homme qui produit des livres de cette ordonnance élevée !... *la Peau de chagrin*, *le Médecin de campagne*, *l'Absolu*, et enfin *Eugénie Grandet*, etc. M. de Balzac joint à ce talent un charme

de la honte si j'avais été assez malheureuse pour ordonner ou pour exécuter un pareil crime; je ne puis me dispenser de le nommer ainsi.

Le château n'est pas beau; mais qu'en est-il besoin! Si je résidais à Aranjuez, je voudrais ne jamais habiter une chambre tandis que je serais dans ce paradis.

D'Aranjuez on va ordinairement visiter Tolède; c'est ce que je fis. Je partis seule avec M. Magnien, le médecin de l'ambassade, et nous allâmes à Tolède pour l'examiner avec un intérêt que son nom nous inspirait. Le duc d'Abrantès avait des occupations qui le retenaient à Madrid, et j'y fus seule à mon grand regret; car il s'entendait admirablement aux choses de bon goût et aux beaux-arts.

En sortant d'Aranjuez, on rencontre ce que souvent on voit en Espagne, un désert succédant à un paradis; pour moi ce désert

bien rare dans un auteur, c'est qu'il *cause* comme bien peu de gens causent aujourd'hui. Mon amitié pour lui ne m'aveugle pas, et je vois en lui l'homme le plus spirituel du temps.

était un jardin d'un autre genre que celui que nous quittions, mais que je savais apprécier comme botaniste. En quittant Aranjuez, on ne trouve que des bruyères et du thim. C'est un parfum ravissant qui s'exhale sous la pression des roues de la voiture lorsque le mayoral fait voler ses mules sur une foule de plantes si odorantes, que rien n'est semblable au nuage qui se répand autour de vous. Il se trouve aussi un grand nombre de cerfs et de lièvres dans ces solitudes; mais ils sont sauvages et fuient l'approche de l'homme, comme s'ils savaient que l'homme est leur plus cruel ennemi...

Tolède est bâti sur des rochers escarpés dont le moins arrondi est lui-même menaçant. Il y a une foule de descriptions de Tolède, et j'ai trouvé qu'aucune n'était juste. Ce n'est pas que mon talent descriptif vaille mieux qu'un autre; mais je crois qu'il y a dans la vérité une sorte de façon d'être qui convient à tout et frappe tout d'abord.

L'origine de Tolède est incertaine si l'on en croit Silva dans son livre où il parle de la

manière dont l'Espagne s'est peuplée. Des juifs vinrent s'établir sur la place où Tolède est bâtie, et ils fondèrent la ville de Tolède 540 ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire avant d'être maudits. Tolède s'appelait alors *Toledath* qui en hébreu signifie *mère des peuples*. C'est une belle origine si elle est vraie. Je donne cette version en indiquant son auteur.

Tolède fut aussi colonie romaine. Elle était l'entrepôt servant à conserver les trésors qu'on envoyait à Rome.

Les Goths y vinrent après les Romains. Léovigilde y régna ainsi que plusieurs rois goths.

Les Maures s'en emparèrent en 714 et la conservèrent jusqu'en 1085, époque à laquelle elle leur fut enlevée par Alphonse VI. Il se fit je ne sais trop pourquoi nommer empereur de Tolède, ce qui fit que la ville conserve encore aujourd'hui le nom de *royale* et d'*impériale*.

Les rochers nus et hérissés qui servent de base à la ville en font une des plus redoutables positions qui existent en Espagne où les ro-

chers qui couvrent le sol font fréquemment de pareilles positions. — Le Tage roulait de l'or dans ses eaux, à ce que disaient les Romains... L'Alcazar ou Louvre, palais maure, donne une idée par sa grandeur, même dans le pitoyable état où il est réduit maintenant, de ce qu'il était et de ce qu'étaient les souverains qui faisaient construire de pareilles demeures. Quant à la ville, elle est construite en rues montantes et descendantes. Il n'existe dans toute la ville qu'un seul *endroit uni!* c'est une place qui a une particularité étrange; elle n'a aucune figure en géométrie; elle n'est ni ronde, ni carrée, ni longue, ni triangulaire, ni hexagone... C'est une étrange chose. Les édifices les plus curieux à voir sont : la cathédrale et cet Alcazar dont l'admirable architecture ne peut être détruite. J'en ai rapporté plusieurs vues que j'ai prises moi-même sur les lieux; mais, comme je ne les puis placer ici, je veux chercher à en donner une idée.

En entrant dans l'Alcazar, on traverse une grande cour carrée entourée de deux rangs

de colonnes soutenant une vaste galerie [1]. Au fond de cette cour est un magnifique escalier par lequel on monte dans les appartemens. L'escalier occupe toute la largeur de la cour et fait un admirable effet, dans le genre de celui de Fontainebleau, sans être pourtant semblable. Les salles de l'Alcazar étaient jadis aussi belles que celles de l'Alhambra; mais l'archevêque de Tolède, prédécesseur du cardinal de Bourbon, avait fait de cet Alcazar un hospice dans lequel il faisait travailler plus de deux cents enfans à des filatures de coton, de soie et de mille choses auxquelles on ne pensait guère avant lui. Des pauvres plus âgés sont admis au travail et nourris par les soins de l'archevêque. Celui qui fit cette admirable fondation fut un vrai saint et un homme dont l'Espagne doit garder

[1] Je me rappelle avoir vu chez Lucien, après son retour d'Espagne, un charmant petit tableau représentant la cour intérieure de l'Alcazar et son escalier tournant sur deux perrons. Les deux galeries supérieures de chaque côté de la cour sont remplies par une foule de jeunes femmes qui accueillent la rentrée victorieuse de plusieurs chevaliers qu'on voit arriver tout armés dans la cour.

la mémoire. Les femmes infirmes et les vieillards ont aussi un asile dans cet hospice. J'aime à croire que la reine Christine ne l'aura pas détruit pour en faire des salles de danse.

Le cardinal Porto-Carrero dont j'ai tant parlé dans *l'Amirante de Castille* était archevêque de Tolède. C'était un homme qui n'avait peut-être aucun vice, mais qui n'avait non plus aucune vertu. Il était nul, et le monde l'avait jugé ainsi. Il fut, pour le malheur de l'Espagne cependant, premier ministre du roi Charles II qui, de son côté, était aussi nul qu'il était possible de l'être... Jamais un tel homme n'aurait dû avoir un ministère avec un pareil roi ; car je ne pense pas que l'Espagne en ait eu un qui ait été plus médiocre que le malheureux Charles II ! Le cardinal est enterré dans la cathédrale de Tolède, à l'entrée de la chapelle de la Vierge, qui est la plus riche de l'église. Son autel est couvert d'or et d'argent : l'habit de la Vierge, le jour du 15 d'août, est brodé de perles et de pierres précieuses; il est tellement beau et richement orné qu'on l'estime plus d'un

million de notre monnaie. Le cardinal s'est fait mettre à l'entrée de cette chapelle qui lui sert pour ainsi dire de monument ; son épitaphe est singulièrement faite quand on sait ce que fut le cardinal Porto-Carrero.

HIC JACET
PULVIS
CINIS
ET NIHIL.

Elle ressemble presque à celle de Piron... on pourrait la parodier aussi.

C'est ici, au reste, le cri d'une profonde humilité ; mais cela est-il sincère ?... Non ; car il était nul, et la médiocrité est toujours vaine.

On voit encore dans cette cathédrale un monument de la superstition espagnole dans sa plus profonde obscurité... La Vierge apparut, dit-on, un jour à saint Ildefonse pour l'aider à mettre sa chasuble que le saint ne pouvait passer... La pierre sur laquelle elle posa ses deux pieds reçut leur empreinte, et cette empreinte fut conservée. On garde donc cette pierre très-

dévotieusement dans l'église de Tolède, et même un grillage la défend contre les insultes des incrédules. On la met aussi par là à l'abri des tentatives des trop fervens qui voudraient y voir de trop près. Au-dessus de cette relique on a mis :

ADORABIMUS IN LOCO UBI STETERUNT PEDES EJUS.

Nous adorerons la place où ses pieds se posèrent.

Il y a de beaux tableaux dans cette cathédrale ; mais j'avoue que j'ai bien plus admiré sa belle architecture vraiment gothique que tout ce qui est œuvre moderne ou plutôt œuvre différente de ce genre de beauté que j'admire toujours avec une de ces émotions qui vous enivrent et vous causent de ces frissonnemens que provoquent seules les belles choses.

La sacristie renferme des trésors comme toutes les sacristies des grandes villes d'Espagne. On y voyait alors quatre globes en argent surmontés d'une figure de même métal, de la

hauteur de trois pieds, représentant les quatre parties du monde. C'est encore la reine Marie-Anne de Neubourg qui, demeurant à Tolède après son veuvage, fit ce présent à la cathédrale, et lui demanda en retour des messes pour son repos... Chaque figure est ornée de pierres précieuses que produit la partie du monde qu'elle représente... La Vierge dont j'ai déjà parlé est aussi digne de remarque ; ses bracelets, sa couronne sont admirables. Le trône sur lequel on la place dans les grandes cérémonies est d'argent ; il pèse douze cent cinquante livres !... Je n'entre point dans le détail des vases, des croix, des chasubles brodées en perles. C'est hors de toute idée, et il faut voir les magnificences des églises d'Espagne pour les comprendre...

L'office muzarabe, si célèbre dans la cathédrale de Tolède seulement en Espagne, cet office que fonda le cardinal Ximenès, est une des pensées étranges de cet homme d'Etat, qui, du reste, avait un grand talent celui-là, et même du génie comme ministre d'un grand royaume.

L'office muzarabe tire son origine de la conquête de Tolède par les Maures. En prenant la ville, ils laissèrent aux chrétiens qu'ils firent esclaves le libre exercice de leur religion. Ces chrétiens gardèreut d'abord le pur christianisme ; mais il s'introduisit bientôt une sorte de corruption, et comme eux-mêmes se nommaient *mixti-arabes*, le nom de muzarabe se donna à leur rituel comme à eux-mêmes. Ces Muzarabes se firent tellement estimer des rois maures, que le roi Almanzor en composa sa garde ; et les rois d'Espagne rentrant dans leurs possessions, accordèrent à ces mêmes Muzarabes les priviléges que les Maures leur avaient donnés. Ils leur furent confirmés par Henri II, Jean Ier et Ferdinand et Isabelle ; néanmoins cet ancien rite se serait perdu si, comme je l'ai dit plus haut, le cardinal Ximenès n'eût fait imprimer en 1500, dans Tolède même, une belle édition du missel muzarabe, par un Allemand nommé Pierre Hagenbach.

Aussitôt que ce monument de l'ancienne liturgie espagnole parut en Espagne, il fut cé-

lèbre et en même temps si rare par la petite quantité d'exemplaires qu'on en tira, qu'il devint très-précieux. L'édition fut bientôt épuisée, et le prix qu'on y mit quelques années après fut considérable.

Les curieux ne seront peut-être pas fâchés de connaître la différence qui existe entre l'office muzarabe et l'office latin. Voici ce que j'en retrouve dans les notes qui me furent données à Salamanque par un chanoine même de Tolède.

Le commencement de la messe est le même que le nôtre, et, après l'adoration de la croix, le prêtre dit : *Adjutorium nostrum*, etc., et il continue l'*Introit*. Après le *Gloria*, il dit une oraison à laquelle l'assistant répond *amen ;* il dit ensuite : *Per misericordiam tuam*, etc., et venant au milieu de l'autel, il ajoute : *Dominus sit semper vobiscum*. Il lit alors une prophétie au titre de laquelle le clerc lui répond : *Deo gratias*, et à la fin : *Amen*. Il répète de nouveau : *Dominus sit semper vobiscum*, et il récite ce qu'on appelle *Psallendum*, ce qui répond à notre graduel. Aussitôt qu'il est fini,

le prêtre ou le diacre se tourne vers le peuple et dit : *Silentium facite*, et le diacre lit tout haut l'épître qui commence *Sequentia epistolæ Pauli apostoli;* et les chantres répondent : *Deo gratias*, et à la fin : *Amen.*

Il y a bien encore d'autres différences que je ne me rappelle plus assez exactement pour en parler. Seulement je me souviens qu'après avoir communié, il dit : *Ave in ævum, cœlestis Pater, qui mihi ante omnia et super omnia dulcis es.*

Il boit le sang, et, en récitant une autre oraison, il purifie ses mains et le calice ; dans cet intervalle le chœur chante une antienne qui correspond à la *Communicanda.*

On place alors le missel du côté de l'épître, et le prêtre dit une oraison qui répond à ce que nous nommons la *post-communion.* Dans l'office romain il vient au milieu de l'autel et dit : *Dominus sit semper vobiscum*, et au lieu de dire : *Ite missa est*, il dit : *Missa acta est, in nomine Domini nostri Jesu Christi procedamus in pace*, et le chœur répond : *Deo gratias.*

Le prêtre se met à genoux, chante le *Salve* qu'il termine par une oraison, et, après avoir baisé l'autel, il se retourne vers le peuple (il est à remarquer que durant toute la célébration il ne s'est pas tourné une seule fois), et bénit l'assistance en disant : *In unitate Sancti spiritus benedicat vos pater et filius. Amen.*

Et dans le silence et le recueillement il va quitter ses habits sacerdotaux dans la sacristie.

Telles sont les cérémonies du rite muzarabe. Maintenant, en 1837, je ne puis dire s'il est conservé dans quelques parties de l'Espagne. Ce que je puis assurer, c'est que lorsque j'étais en Espagne, lors de mon dernier séjour, il n'était conservé qu'à Salamanque et à Tolède.

J'ai parlé de ce missel muzarabe et du rite parce que je crois qu'il est fort peu connu en France, et que les détails que je donne ici sont les seuls qu'on trouve dans les ouvrages écrits sur l'Espagne. J'ai parcouru Bourgoing, Townsend, Laborde, les anciens auteurs, les plus verbeux dans les détails minutieux, et je n'ai trouvé ceux du missel muzarabe nulle part.

Comme je voulais les trouver pour mon oncle l'abbé de Comnène qui désirait étudier théologiquement cette portion de l'histoire ecclésiastique d'Espagne, je me mis en quête de cette façon de prier en Espagne, et je trouvai ce que je cherchais chez un chanoine de Salamanque qui avait été à Tolède; ce qui réunissait les deux avantages. Il m'écrivit des notes fort étendues sur ce que je voulais savoir pour mon oncle; c'est d'après ces notes que j'ai écrit ce qu'on vient de lire.

L'édifice le plus remarquable à voir à Tolède, après l'Alcazar et la cathédrale, est l'hôpital de *San-Juan Bautista*, fondé par le cardinal Juan de Tavira, et bâti hors de la ville, vis-à-vis la porte *Visagra*. L'église est superbe de simplicité et de majesté religieuse. C'est le Berrugète qui l'a faite. Au milieu, sous sa coupole, est le tombeau du fondateur. Cette coupole est élevée de deux cents pieds. Le monument funéraire est simple et très-beau. C'est tout simplement la statue du cardinal étendue sur une urne de marbre. Sur un des côtés du mé-

daillon qui est appliqué contre l'urne, on voit seulement la superstition qui ne veut jamais perdre ses droits, et l'histoire de saint Ildefonse et de sa chasuble y est représentée tout entière... La première idée du sculpteur était belle et simple, et cette statue étendue toute seule et sans aucun de ces accessoires qui gâtent plutôt qu'ils n'ajoutent à la beauté de l'ouvrage, aurait suffi à l'ornement du tombeau.

En 1808, il y avait à Tolède trente-huit couvens religieux. Le plus fameux était celui de Saint-François, connu sous le nom de *San-Juan de los Reyes*, parce qu'il fut fondé par les rois Ferdinand et Isabelle quatre cents ans après la conquête de Tolède, faite par les Chrétiens sur les Maures. Cisneros, si fameux depuis sous le nom de cardinal Ximenès, fut le premier novice qu'on y reçut. Les murs de l'église de ce couvent sont entourés en dehors de chaînes de fer. On prétend que ces chaînes sont celles que les Maures employaient pour enchaîner les Chrétiens. Cette église est du style gothique et même assez bon pour être recommandé aux

voyageurs comme toute la ville de Tolède. C'est, selon moi, la ville de l'Espagne la plus faite pour être regardée avec un intérêt d'autant plus vif que ce qui donnait un caractère particulier à l'Espagne s'efface de jour en jour.

Un édifice plus moderne, mais qui mérite d'être vu, est l'hôtel-de-ville. Son architecture est d'une élégance peu commune en Espagne. Elle est, dit-on, l'ouvrage de *Dominique Grec;* sur l'une des murailles de l'escalier on a écrit les vers suivans :

Nobles discretos varones
Que gobernais a Toledo,
En aquestos escalones
Desechad las aficiones,
Codicias, amor, y miedo;
Por las comunes provechas
Dexad las particulares :
Pues vos hizo dios pilares
De tan altisimos techos,
Estad firmes y derechos!

Ces vers sont fort beaux surtout par leur

simplicité éloquente. Je vais tâcher d'en donner une traduction ; mais ils perdront nécessairement de leur admirable beauté.

« Hommes nobles et sensés qui gouvernez Tolède! déposez sur ces marches toutes vos passions!... laissez-y l'amour, la crainte et l'avidité... oubliez vos particulières affections, et puisque Dieu vous a fait les colonnes de cette ville, soyez toujours fermes et droits. »

Il existe une fabrique d'armes tout récemment bâtie qui rappelle, dit-on, les bonnes lames de Tolède. Ce qui me charmait en Espagne, c'était cette foule de mots dont le seul appel réveillait en moi des souvenirs généreux et nobles.

Mais une autre pensée plus triste, c'est d'entendre donner le nombre des habitans de Tolède dans ce temps-ci, et de prendre l'histoire pour voir ce que contenait la ville il y a deux cents ans!... Il y avait alors plus de deux cent mille ames. Maintenant elle n'en compte pas plus de vingt-sept à vingt-huit mille !.. Dans vingt ans que contiendront ces vieilles murailles ? Des pierres et des décombres.

L'aspect de Tolède est affreux. Les rochers arides qui forment sa base et entravent le cours du Tage sont nus et hérissés, et n'offrent aucune verdure, pas le moindre ombrage... Et pourtant au sein de ces précipices, de ces horribles déserts en apparence, on trouve des retraites ravissantes, des ombrages frais, des ruisseaux clairs, de beaux arbres, une nature pittoresque enfin, et vraiment nouvelle à connaître. La première fois que je vis ces *riscos*, ainsi qu'on appelle ces retraites si charmantes, je crus qu'on avait, à grands frais, voulu me ménager une surprise au sein de ces rochers arides; mais je vis bientôt que les bords de la Jujar sont plus agréables dans leur solitude, que ceux du Tage avec toute sa pompe.

J'ai parlé tout à l'heure de la fabrique d'armes, et je ne veux pas quitter Tolède sans dire un mot de ces mêmes armes. Il paraît que les lames qu'on y fabrique sont au-dessus de toutes les autres; mais celles qu'on peut retrouver de l'ancien temps sont portées à des prix exorbitans. Le directeur de cette fabrique

nous dit que le secret de tremper les lames avait été long-temps perdu, mais qu'il était retrouvé, qu'à présent tout allait à merveille, et que les nouvelles lames valaient les anciennes, si ce n'est mieux. Je ne lui répondis rien, à ce monsieur, parce que ce sont des matières auxquelles je ne comprends rien. Je cite seulement ce que j'ai entendu. Je voulais rapporter un présent à mon mari, et je priai le directeur de me trouver dans Tolède, soit comme nouvelle épée, soit comme ancienne, une lame que je pusse acheter. Cette lame fut trouvée, et le prix qu'on y mit dut me faire croire qu'en effet elle était bien bonne!

Je passai quelques jours bien agréablement à parcourir *à pied* — car il ne faut songer, ni à voiture, ni à calèche, dans ces chemins rocailleux, dont on a bien assez de peine déjà de se tirer avec les deux pieds — à parcourir, dis-je, *los riscos*, autrement dit *los cigarrales*. Je jouissais en retrouvant une nature qui me rappelait l'Italie. Cette vigne en guirlande, comme dans les Apennins, du côté de Flo-

rence ! comme en Toscane, du côté de Pise, de Lucques! ces belles eaux, cette verdure, ces vignes, ces châtaigniers, tout cet ensemble me frappait à la fois comme un tableau magique, et pourtant plein de vérité.

On peut aller de Tolède à Madrid dans un jour; je l'ai fait. Le pays est loin d'être désert; on trouve plusieurs villages, et notamment une grosse bourgade appelée *Getafe*.

La Manche est une des provinces de l'Espagne qui offrent aussi quelque intérêt au voyageur. Il y a dans cette province un souvenir qui s'attache à son terrain et jusqu'au moindre buisson de ses chemins. — Don Quichotte l'a immortalisée, comme Cervantes a immortalisé l'Espagne. Cervantes!... quel beau génie... et combien il est connu, combien il est aimé dans ce pays qu'il a choisi pour la scène habituelle de son action ! car c'est particulièrement dans la Manche que Don Quichotte se trouve toujours. Il va dans la Sierra-Morena; mais il revient chez lui, et on le voit avec Sancho parcourir les champs de la Manche comme

Cervantes les a lancés sur ces routes où ils vivent en vrais chevaliers errans.

Le premier village de cette fameuse province est *le Viso*... Les *Manchegas* sont jolies, accortes et bien faites... On retrouvait encore avant la dernière révolution les mœurs, les coutumes, les habits, les usages pour les mariages, les baptêmes; toutes les cérémonies de famille étaient faites avec les anciennes habitudes... J'ai vu une noce qui me rappela celles de Gamache... non pas à l'Opéra par exemple, mais dans Cervantes! dans cet admirable chapitre où Sancho nous montre à la fois son appétit glouton et la sobrieté de son maître!... Un fait assez remarquable, c'est qu'il n'y a pas de paysan ni de paysanne qui ne connaisse parfaitement l'histoire de Don Quichotte et celle de Pança... Il y a dans la venta de *Quesada* un puits qu'on dit être celui où le chevalier fit la veille des armes. On montre, sur la mardelle du puits, la marque que firent ses armes en s'y reposant. La récompense des hommes de génie ne leur est jamais

accordée de leur vivant... Mais plus tard leurs poésies deviennent populaires! elles deviennent le refrain du pâtre qui les conserve pour devenir lui-même un rhapsode comme les Grecs ont fait pour Homère!... C'est ainsi que Cervantes a fait en Espagne!.. C'est ainsi que Shakespeare a donné son nom à des chemins et à des montagnes! L'homme de génie de son vivant [1] est obligé de lutter avec son siècle; il lutte avec amertume même, et s'il est aussi par trop méconnu, son ame se replie sur elle-même, et le siècle donne du malheur à celui dont les veilles donnent de la gloire à ce pays ingrat!..

Le Viso est un gros bourg; les paysannes s'y occupent à filer et à teindre de la laine qu'elles

[1] J'ai dit précédemment dans une note ces mêmes paroles pour M. de Balzac. Sans doute nous l'apprécions, car le moyen de ne le pas faire! Mais, à notre honte, les étrangers le placent, dans leur estime littéraire, bien plus haut que nous. Il est certainement l'homme le plus spécial de l'époque, dans le genre qu'il a adopté, et dans lequel il serait si difficile de le suivre. *Eugénie Grandet*, *l'Absolu*, *les Treize*, *le Médecin de campagne*, sont des types chacun dans des genres différens.

tricotent et dont elles font ensuite de fort belles jarretières avec des devises. On voit qu'elles sont un peu reculées pour les choses élégantes. A quatre lieues du Viso, on trouve le fameux village de *Val de Peñas*, célèbre par son vin, le meilleur, dit-on, de toute l'Espagne, jugement que je ne puis ni affirmer, ni infirmer, parce que je ne bois que de l'eau depuis que je suis au monde ; mais je sais que le vin de Val de Peñas se servait sur la table du roi ! Voilà une grande autorité. La route est belle, bien soignée, et l'on remarque ici combien la richesse du paysan cultivateur est au-dessus de toute autre. Les environs de Val de Peñas sont cultivés avec soin, et l'on remarque aussi combien les femmes y sont plus jolies et plus propres... Tout y respire l'aisance et la joie... Les enfans y sont aussi plus beaux ; ils ne se vautrent pas dans la première mare venue, et ne se barbouillent pas avec la boue et la fange de la route, le tout pour se distraire. J'ai admiré enfin la province de la Manche dans quelques-unes de ses parties si ce n'est dans toutes. Manzanarès, jolie

petite ville, est peut-être le lieu le plus *joyeusement gai* que j'aie vu en Espagne. J'y ai séjourné exprès trois jours; car il y avait un attrait pour moi dans ces danses qui montraient les petites Manchegas!... Alors j'étais jeune aussi, moi!.. alors j'aimais à m'amuser...

Les habitans de la Manche sont habituellement doux et d'un commerce facile; leur enjouement y contribue beaucoup, et le pays se ressent évidemment de cette disposition au plaisir que l'on trouve à toute heure et en tout lieu. On y aime la danse, la musique, et pour peu qu'il y ait quatre personnes dont l'une joue de la guitare et l'autre du tambourin ou de tout autre chose, et que les deux autres dansent, voilà un bal improvisé. On le voit s'accroître par degrés, et bientôt quatre-vingts personnes sont en mouvement sur une place publique là où il n'y avait pas une ame une heure avant. D'autres fois il y a un chanteur de seguidillas, et les jeunes filles frappent leurs castagnettes... Oh! alors c'est un vrai délire; c'est cette joie folle dont j'ai parlé en parlant des danses espagnoles. Ce qu'il y a

de plus admirable dans ces bals improvisés, c'est la gaieté pure et franche qui anime tous ceux qui les composent, même les spectateurs, malgré la physionomie austère des Espagnols... On est tout surpris de voir un gros paysan tout vêtu de cuir, l'estomac couvert de sa cuirasse de cuir, sa ceinture de cuir, enfin son costume de cuir complet; et voilà l'homme dont les mouvemens précipitent la mesure marquée par le talon, et une foule de choses non senties par le spectateur qui n'est pas initié aux mœurs espagnoles, et surtout à cet amour passionné pour la danse qui rend le paysan esclave de ce qui fait sa joie la plus complète!

Les femmes de la Manche sont, selon moi, plus agréables que les Andalouses; elles ont en marchant une grâce indéfinissable; c'est une grâce qu'on ne peut pas expliquer et encore moins copier. Que peut-on faire pour imiter ce *meneo*, comme on appelle en Espagne la bonne grâce des femmes manchegas? C'est à la fois un mouvement rapide, une attitude molle et langoureuse, une flexibilité, et tout cela avec des

petits pieds d'enfant, des bras arrondis et si voluptueusement, sans que le moindre manège même rende cette manœuvre désagréable!... et tout cela avec des mouvemens si variés, si justes, si gracieux, qu'avec une femme manchega l'homme le plus sévère ne sait que faire de sa sagesse et de sa philosophie!..

C'est dans la Manche qu'on danse, qu'on chante et qu'on rit le plus et le mieux... Les seguidillas lui sont particulières... On trouve souvent, dans un village, un jeune paysan qui aura composé plus de cent seguidillas et des tirannas... des chansons de toutes les sortes. Cela me prouva que les paysans manchegos étaient en même temps poëtes et *bons enfans*, comme nous le disons chez nous. — Les seguidillas de la Manche sont, au reste, les plus estimées de l'Espagne; leurs paroles sont tellement tendres, qu'il faut faire quelque attention au choix de ces paroles en les donnant à chanter à une jeune fille. Il s'en trouve aussi de satiriques, mais elles sont plus rares. J'en ai rapporté quelques-unes dont le mérite poétique est

vraiment remarquable; je les ai conservées.

C'est dans la province de la Manche que se trouve la mine de cinabre, dont M. Bowles parle avec tant d'enthousiasme, et qu'il prétend la plus riche que l'on connaisse. C'est une admirable chose déjà que de voir le village d'Almaden [1] presque entièrement construit sur le cinabre lui-même. Cette mine est l'une des plus curieuses pour l'histoire naturelle... Il est faux que les exhalaisons du mercure soient funestes aux ouvriers. Je n'ai vu nulle part plus de santé, plus de force que chez les habitans de ce village d'Almaden de Azogue qui donne ou qui reçoit son nom de la mine...

C'est par ce chemin qu'on arrive à la Guadiana, à ce fleuve encore si poétique! On cherche *los Ojos de Guadiana!*... C'est un endroit où la rivière se perd et disparaît totalement... Elle reparaît ensuite et forme ces lacs qu'on appelle *Ojos de Guadiana.*

A quelque distance de Manzanarès, on

[1] Il y a plus de trois cents maisons bâties sur le cinabre même.

trouve un petit village nommé Villa-Harta; c'est là qu'on prétend que le chemin passe sur la Guadiana, et qu'un jour le terrain se trouvera englouti avec ceux qui passeront alors par ce chemin. C'est à trois lieues de Villa-Harta qu'on trouve Puerto-Lapice, méchant petit hameau composé de sept à huit maisons, et qui jadis n'était qu'une simple venta. Ses environs sont entourés de jardins, de fruits et de fleurs. C'est dans cette fameuse venta de Puerto-Lapice que Sancho fut si bien berné et qu'était Maritorne !... C'était là que Cervantes trouvait ses portraits ! et comme il les copiait avec fidélité !... Puis vient Consuegra-Mora qui est une petite ville fort peuplée et agréablement située... elle est dans une plaine environnée d'une riche et belle culture. C'est un beau pays. Mais après avoir fait deux lieues dans ce beau pays, on entre dans des détours, des solitudes où de vrais coupe-gorges semblent être préparés pour l'assassin et le brigand... Le chemin est sauvage, et déjà s'annoncent la Sierra-Morena et ses routes mal sûres et dangereuses pour les voitures comme

elles le sont pour la vie. On revient ensuite près de Tolède par une ravissante prairie qui borde le Tage et qu'on appelle la *Huerta del Rey* (le jardin du roi). C'est là en effet que les rois maures, lorsqu'ils possédaient Tolède, avaient une maison de plaisance...

J'avais abandonné pour parler de Tolède la route de Madrid à Lisbonne. Je la reprends pour ne la plus quitter.

La plaine de Madrid s'étend sur une partie considérable de la Nouvelle-Castille, et descend vers le Tage. Le site est très-ouvert et dépouillé de verdure... On y rencontre seulement beaucoup de genêts [1], et telle est l'affection de cet arbuste pour le terrain de la Castille, qu'il vient non-seulement dans les champs en friche, mais dans ceux qui sont ensemencés! Il vient quelquefois à six pieds de hauteur... ses branches flexibles et longues font un charmant effet lorsque, chargées de

[1] *Genista sphærocarpa* et *monosperma*; il y a aussi le *daphne gnidium*.

fleurs, elles semblent attachées l'une à l'autre par de grandes guirlandes jaunes, ou bien d'autres genêts dont la fleur est blanche; ces deux espèces fleurissent dans les mois de février, mars et avril. Il faut se pénétrer de la forme de cet arbuste et de celle de ses fleurs si l'on veut se faire une idée des deux Castilles et de l'Estremadure; car ces trois provinces particulièrement en sont remplies et couvertes... C'est surtout dans le parc du Prado qu'on en trouve une telle abondance qu'on peut à peine se frayer un chemin à travers les buissons qu'il forme. Il en est de même du daphné gnidium. Cet arbrisseau est, comme on sait, la *cassia* des anciens. Il atteint quatre et même cinq pieds. Ses feuilles sont étroites et serrées; ses bouquets de fleurs blanches qui paraissent avec l'automne produisent de petites baies d'un rouge éclatant. Avec ces arbrisseaux on trouve encore l'asphodèle [1]; une riante fic-

[1] *Asphodelus ramosus.* Il y a plus de plantes bulbeuses dans l'Estremadure que dans les autres provinces d'Espagne.

tion de l'antiquité faisait errer les morts dans les champs où l'on voyait cette plante. Maintenant elle ne se trouve que dans les lieux où la stérilité est dominante.

La route de Madrid à Badajoz passe d'abord par Navalcarnero, grosse bourgade. On arrive ensuite à Santa-Olalla. C'est là que je trouvai la misère de l'Espagne dans sa plus grande horreur!... Je n'ai pas la pensée d'un lieu plus infect et plus odieusement bâti en murs de terre... Enfin c'était ignoble et dégradant pour la nature humaine.

Mais ensuite on retrouve un peu cette nature fertile et presque gracieuse qu'on avait encore à Navalcarnero. On arrive à Talavera de la Reyna... C'est une ville agréable où se trouvent plusieurs manufactures, et où l'activité qui y règne prouve que les Espagnols pourraient, s'ils le voulaient, faire un peuple non-seulement intelligent, ce qui est connu depuis long-temps, mais actif et très-actif même, ce qui est plus surprenant.

C'est à Talavera de la Reyna que nous avons

livré et gagné une bataille aux Anglais et aux Espagnols réunis.... La ville de Talavera est joliment située, elle est très-gaie surtout dans sa position. C'est une charmante petite ville, surtout pour l'Espagne où il y a vraiment du mérite à une ville d'avoir une physionomie gaie... C'est ce qui pourtant arrive à Talavera ; sa belle manufacture d'étoffes brochées d'or et d'argent lui donne une activité et un mouvement qui se reportent sur le reste de la province... C'est à Talavera que la mère du prince de la Paix a failli être égorgée par le peuple lors de la révolte de 1808.... Elle était à Talavera de la Reyna la pauvre femme, et elle y était avec sa fille, la comtesse de Santa-Fé. — Le peuple était alors si exaspéré contre Manuel Godoï qu'il étendit sa rage sur la mère et la sœur du *privado* [1]... La mère du prince de la Paix était cependant une femme tout en Dieu et d'une exquise vertu. Elle était si parfaitement bonne

[1] Ministre favori. Le duc de Lerme était privado ; le duc d'Olivarès aussi.

et religieuse, qu'en voyant la rage populaire se diriger sur elle avec furie, elle ne s'y opposa pas et ne fit aucun mouvement pour détourner le poignard de son cœur ; elle pria seulement et tendit la gorge aux meurtriers ; mais sa fille, la comtesse de Santa-Fé, s'élança comme une lionne entre le peuple et sa mère. — Que voulez-vous à ma mère ? s'écria-t-elle avec une expression sublime ; ne fut-elle pas toujours pour vous un ange de charité ? que lui voulez-vous donc ? que lui voulez-vous à cette femme qui ne vous donna jamais que des exemples de piété ? Laissez ma mère, laissez-la, et donnez-moi la mort à moi, si vous avez besoin de sang !

Elle était belle, elle était persuasive, cette femme défendant ainsi sa mère et la disputant aux bourreaux !... Aussi la rage populaire se calma-t-elle. Le flot menaçant se retira à cette voix suppliante, devant ces deux femmes, dont l'une pâle et craintive, toute surprise de son audace, tremblait encore en soutenant sa mère qui, résignée et toute en Dieu déjà, avait quitté

ce monde, du moins dans sa pensée, car elle ne voyait plus ce qui était encore à ses pieds, des poignards, des cordes, et autour d'elle des figures sinistres qui murmuraient des paroles de mort...

Derrière la ville est une belle promenade. Lorsque pour la première fois j'arrivai à Talavera de la Reyna, le printemps lui avait rendu sa belle parure de verdure et de fleurs. Les rives du Tage étaient ravissantes d'une verdure fraîche et primitive à ce moment de l'année... Elles étaient semées de violettes, de pensées blanches, d'anémones; on y voyait la belle *fumaria spicata*, l'*antherinum amethystinum*, et une foule d'autres plantes qui embaumaient l'air et donnaient un parfum si fin et si suave que je ne pouvais le sentir sans recevoir une sorte d'impression douce à chaque pas qui foulait cette rive embaumée! On sent que la vie coule dans les veines plus active et plus forte... Après avoir quitté Talavera de la Reyna, on monte et l'on s'achemine vers la montagne de Griegos et la *Sierra del Pico*.

A gauche on découvre les montagnes de Tolède et de Guadalupe... Le Tage se cache dans les vallées de ces montagnes et ne se remontre plus qu'à la Venta d'Almaraz..... Près d'une autre venta isolée, la venta de *Paravenegas*, dans une forêt de chênes toujours verts, est la *Montaña de Griegos*, qui présente un aspect imposant en s'élevant tout-à-coup du milieu d'une plaine. Ces montagnes sont sauvages et désertes... On entend, comme dans celle du Guadarrama, gronder les lynx, les ours et les loups!... Elles me parurent effrayantes, et je commençai à craindre en apercevant un danger auquel jusqu'alors je n'avais jamais songé.

On arrive bientôt, après avoir quitté cette *Venta de Paravenegas*, à une suite de villages ayant la prétention d'être nommés *villes*, appartenant au duc d'Albe. On trouve *Torre-Alba de Oropeza* avec une façon de château qui appartient au duc d'Albe, et une quantité fabuleuse de couvens... et puis la *Gartera* et *Calzada de Oropeza*, villages assez bien bâtis... Ils

sont entourés de champs assez cultivés pour avoir le droit de passer pour un pays fertile et bien soigné, car ce pays contraste d'autant plus fortement avec les montagnes arides qui l'entourent... Ces champs ont un peu de blé, quelques oliviers, des amandiers que j'ai vus en fleurs dans le premier voyage que je fis en Portugal... Mais bientôt la scène change encore, et un désert se présente de nouveau à vos yeux.

Si près de Madrid on ne comprend pas que les auberges soient aussi mal tenues ! C'est une chose révoltante que cette malpropreté si peu combattue par les maîtres eux-mêmes, qui, loin de donner l'exemple de la propreté, donnent celui du contraire! .. Les posadas sont inhabitables enfin; aussi me résignai-je à coucher souvent dans ma voiture... C'était une excellente dormeuse avec deux très-bons matelas. On faisait mon lit, et je me couchais fort tranquillement et dormais de même. Le lendemain on attelait; je repartais avec les autres voitures, et ne m'habillais même qu'au moment où l'on apercevait le lieu où nous devions déjeuner.

Cette façon de voyager m'était fort douce, et je ne m'en suis jamais repentie pendant mes voyages en Espagne.

L'Estremadure est une province assez renommée dans les romans espagnols, et Calderon lui-même en parle souvent dans ses *famosas comedias;* elle est toute fleurie et toute embaumée; mais elle est peu connue cependant, car il y a peu de personnes qui aillent à Lisbonne par terre, et c'est le seul but de la route. Celle de l'Andalousie n'est pas aussi belle, et la Sierra-Morena ne vaut pas les champs de bruyères de l'Estremadure pendant tout le printemps et une partie de l'automne.

Des montagnes très-élevées, telles que le Puerto del Miriavete, la Montaña de Griegos, l'Estrella portugaise, et la Sierra de Guadalupe, forment une chaîne serrée qui traverse l'Estremadure et la couvre comme une bastille. Il y a surtout une partie qui est vraiment dangereuse, et cette partie est du côté del Puerto del Miriavete. C'est alors que je commençai à trouver le fraisier arbre (*arbutus*

unedo), tandis que parmi les bruyères je trouvais le *bellis sylvestris*, le *doronicum plantagineum*, et mille autres plantes fort belles que je desséchais et mettais dans mon herbier. C'est ainsi en herborisant et marchant lentement que j'atteignis Truxillo. Dès lors je me vis en marche pour le Portugal ; j'avançais !

On rencontre avant Truxillo une grande forêt appelée Joraycego... C'est là que je trouvai une bruyère tout entière composée de romarin et de thim odoriférant ! Je venais de finir de remplir le petit coffret destiné à mes plantes, lorsque j'en rencontrai une foule qui me donnèrent l'envie de recommencer, et dans une heure mon coffret fut plein de nouveau [1].

C'est après la forêt de Joraycego que je trouvai la Venta d'Almaraz... Quelle position ! quelle belle et admirable nature ! un pont mauresque sur le Tage composé de deux arches

[1] J'avais, dans mon herbier, plus de deux mille plantes desséchées avec le plus grand soin, tellement que les couleurs en étaient souvent conservées. On m'a volé cet herbier.

et à une hauteur de plus de cent cinquante pieds ; au milieu était une statue de saint Dominique. Les Espagnols firent sauter ce pont, dans la guerre de 1808, et il n'a pas été rétabli. Voici un fait arrivé depuis peu à cause de ce pont.

Comme il était détruit à moitié, on posa une planche sur les deux arches brisées pour que les chèvres pussent y passer, mais les chèvres seulement. Un jour, il y a de cela seulement un an, un marchand des Asturies, qui faisait le commerce avec plusieurs mulets le suivant à la file, arriva à la venta avec ces mulets.

— Comment avez-vous passé ? lui dit-on.

— Par le pont.

— Cela ne se peut pas.

— Comment ! cela se peut si bien que cela est, dit-il, et il se mit à rire.

La maîtresse de la venta lui dit alors qu'il devait venir voir que cela était impossible. Quand cet homme vit cette planche suspendue et vacillante, à une hauteur de cent pieds au moins, sur laquelle il avait passé en dormant

probablement, et les autres mulets l'avaient suivi... Cet homme fut saisi au cœur. Le danger qu'il avait couru le glaça tellement d'effroi qu'il étendit seulement le bras, voulut parler et tomba mort à l'instant [1].

Cette Venta d'Almaraz est le seul endroit remarquable jusqu'à Lisbonne. On suit encore une bruyère déserte, et l'on arrive enfin à Aldea-Gallega au bord du Tage et devant Lisbonne.

[1] Je donne l'histoire comme me l'a dite quelqu'un arrivant d'Espagne.

CHAPITRE III.

LISBONNE [1].

Que não tem visto Lisboa, não tem visto cousa boa [2]*!* Ces paroles admiratives que l'or-

[1] Lisbonne est placée sous le 38e degré 42 minutes 58 secondes et 5 dixièmes de latitude nord, et sous le 11e degré 29 minutes 15 secondes de longitude à l'ouest de Paris. Pour sa latitude elle se trouve à peu près au même degré que Messine (voir *Memorias da academia de Lisboa.* 1797, tome 1, page 305).

[2] *Qui n'a pas vu Lisbonne n'a vu rien de beau en ce monde.*

gueil inspire toujours à tout Portugais habitant de Lisbonne, seront reconnues véritables par ceux qui auront eu le bonheur de vivre sur les bords enchantés du Tage!... En effet, rien de plus beau que la vue de Lisbonne en arrivant sur la rivière, soit par Aldea-Gallega, ou par Casilha, ou par Moutari. — J'ai parcouru l'Europe, et, Naples excepté, je n'ai rien vu qui m'ait frappée d'admiration comme cette ville, s'élevant en amphithéâtre au-delà de l'immense *plaine d'eau* formée par le Tage! C'est particulièrement en y arrivant par Aldea-Gallega que son aspect est le plus majestueusement imposant. Sur le premier plan du tableau, le Tage, dont la largeur en cet endroit est de plus de deux lieues de France, est couvert de mille vaisseaux, dont les mâts pavoisés annoncent que toute la marine du monde peut venir demander asile à la rade de Lisbonne. C'est du sein de ce lac, ou plutôt de cette mer, que s'élève l'amphithéâtre de collines sur lesquelles Lisbonne est bâtie. A mesure que la barque s'éloigne de la rive d'Alemtejo, on découvre

une nouvelle beauté dans le tableau qu'on a devant les yeux... La ville s'étend sur les collines qui bordent le fleuve, et se montre à vous avec ses dômes, ses couvens, ses palais, ses jardins et ses champs cultivés qui séparent un palais d'un monastère, une place publique d'un cimetière, et lui donnent ainsi de la ressemblance avec une ville d'Orient; et puis se déroulent au loin ces jardins embaumés, ces *quintas* qui sont autour de Lisbonne comme une riche et suave ceinture. Sur un plan plus éloigné, les rochers de Cintra forment le fond de ce riche tableau, fantastique de beauté... Voilà l'ensemble qui s'offre à vous, lorsque, parti d'Aldea-Gallega, après avoir traversé l'aride et sablonneuse province d'Alemtejo, vous vous embarquez sur le Tage dans une *escalère* conduite par vingt rameurs, et que vous avancez rapidement vers la ville merveilleuse sur ce fleuve couvert de vaisseaux de toutes les nations... chaque coup de rame découvre une partie de cette riche décoration qui devient de plus en plus visible. C'est surtout le matin, au lever

du soleil, qu'il faut voir dorer par ses rayons, avant qu'ils soient plus brûlans, ses nouvelles rues, la belle place du Commerce, l'arsenal, la halle aux blés, et Belem avec son parc et sa gothique cathédrale, Ajuda et ses jardins d'orangers et de citronniers... tandis que le fleuve plus rapide et plus profond, et resserré entre les montagnes d'Almada, se précipite vers la mer où il se jette entre des collines qui bordent la côte du sud. Non-seulement, l'aspect de Lisbonne offre un coup-d'œil aussi rare que remarquablement beau; mais une fois dans la ville, l'étrangeté de la direction de ses rues, de ses places, la manière bizarre dont ses défauts eux-mêmes sont présentés à la curiosité de l'étranger, ses beautés qui ne sont celles d'aucune autre ville européenne, tout en fait une cité à part parmi les plus extraordinaires, et donne le désir d'y retourner quand une fois on l'a habitée.

La prétention de toutes les villes bâties sur des collines, c'est d'en avoir sept comme Rome. Lisbonne a fait comme les autres, et les Por-

tugais vous soutiennent qu'ils ont sept collines. Cela pourrait être, car le terrain autour de la ville n'est formé que de monticules. Mais la ville n'en a que trois bien distinctes; la première montagne commence au pont d'Alcantara qui forme la vraie limite de Lisbonne du côté de l'ouest, et se prolonge jusqu'à la rue San-Bento [1]. Cette colline, qui est la plus élevée des trois, est celle aussi qui jouit du meilleur air, et les étrangers, surtout les Anglais qui savent profiter de tous les avantages qu'ils trouvent, ont choisi cette montagne pour leur demeure : c'est là leur quartier et celui de toute la *factorerie*, comme on appelle la réunion de tout ce qui fait le commerce et se met sous la protection spéciale du gouvernement. Ils lui ont donné le nom de *Buenos-Ayres*. Au couchant il y a peu de maisons, mais à l'est elle en est couverte de sa base à sa cime : on voit un couvent magnifique appelé *Convento-Nuovo*. C'est là qu'est la *calzada de Estrella*, rue tellement

1 Rue Saint-Benoît.

à pic, que dans l'hiver, à l'époque des pluies, on a vu des *calesines* [1] être emportées par la violence des eaux vers la rivière. Depuis le tremblement de terre de 1755, on a bâti sur cette colline plus que dans le reste de la ville, parce qu'on s'est aperçu que les accidens avaient été moins nombreux sur les points élevés. Au reste, les rues sont irrégulières, mal pavées; quelquefois pas du tout. D'immenses jardins, des terrains en friche séparent les maisons et lui donnent l'air d'une ville d'Orient avec cette terre brûlée du soleil et ces maisons d'un blanc éblouissant, chose que les Portugais prétendent nécessaire pour empêcher l'action dévorante du soleil [2].

[1] Petites voitures, comme une très-légère chaise de poste. Tout le monde s'en sert à Lisbonne, même les personnes du plus haut rang.

[2] Cette blancheur éblouissante des maisons, surtout dans la campagne, est fort utile en Portugal et dans le midi de l'Espagne, pour laisser voir et détruire les insectes et les reptiles venimeux, comme les scorpions et les mille-pieds; ces derniers sont très-dangereux. J'en ai trouvé un, dans le berceau de ma fille, qui avait au moins cinq pouces de longueur.

Le couvent que la reine douairière (la mère de Jean VI) a fait construire sur la colline de San-Bento, est une des plus belles merveilles de cegenre qu'on puisse admirer en Portugal et en Espagne, où cependant les couvens et les églises ne manquent pas : on l'appelle *Convento-Nuovo*, ou bien *O Coraçaon de Jesu*. L'église est jolie ; elle est construite avec une pierre calcaire très-blanche et facile à polir, qui lui donne un aspect bien soigné ; l'architecte l'a gâtée en la chargeant d'ornemens comme Saint-Pierre de Rome. Mais du moins à Saint-Pierre la majesté de la pensée qui a fait dire à un homme : — Cette église que vous admirez, j'en ferai le dôme de la mienne, je la mettrai en l'air !... et il le fit !— cette pensée fait pardonner des fautes de goût à un homme d'un tel génie, et partant à son œuvre ; mais ici en voyant cette profusion de marbres de couleur, de bronze, de reliques, de tableaux, renfermés dans un si petit espace, les défauts sont plus choquans que dans Saint-Pierre, où l'immensité du vaisseau en sauve l'inconvénient.

Ce couvent était très-richement doté par la reine avant sa folie; depuis l'aliénation de sa raison, elle avait toujours conservé pour lui un profond attachement, et le grand-inquisiteur, qui tirait parti de tout, profitait de ses momens lucides pour lui faire faire, au nom du *Convento-Nuovo*, quelque abandon ou quelque fondation.

Assez près de ce couvent est un lieu où j'allais souvent me promener : c'est le cimetière des protestans. Rien n'y rappelle la mort par des impressions pénibles : des fleurs sur des tombes seulement indiquées par une pierre tumulaire que des touffes d'herbe cachent souvent, ou bien une colonne de marbre ou un vase de forme antique. Le cimetière est planté de cyprès et de siliquastres [1]. L'assemblage de ces deux arbres, qui tire son origine de l'Orient, est assez usité dans le midi de l'Europe. Je lui trouve le mérite très-rare d'être exacte-

[1] C'est le cyprès (*cercis siliquastrum*) que les Turcs et les Orientaux plantent dans leurs cimetières; il est très-droit et pyramidal; dans le printemps il est couvert de fleurs rouges, qui ressortent admirablement du vert sombre de son feuillage.

ment ce qu'il faut pour l'objet auquel on le destine. Il inspire le recueillement et la tristesse; mais cette tristesse rêveuse et douce qui convient aux tombeaux.

Dans ce cimetière repose la cendre d'un grand homme littéraire de l'Angleterre. Fielding mourut à Lisbonne et y fut enterré selon sa volonté. Fielding est un de ces hommes dont la terre qui les a vus naître est toujours fière. Il peut exister un parallèle entre lui et Richardson. La comparaison peut être débattue. *Tom Jones* est une de ces œuvres que les hommes produisent de loin à loin comme pour marquer les progrès de l'intelligence.

Dans cette partie de Lisbonne où la température est encore plus égale que dans le bas de la ville, on voit le dattier [1] qui porte sa couronne et ses régimes de dattes au-dessus du faîte des maisons, et complète ainsi l'élégance qui se place d'elle-même dans toute cette décoration de la nature, dans cette terre aimée du

1 *Phœnix dactilifera*. C'est le dattier d'Afrique.

ciel. A quelque distance du cimetière, on sort de la ville, et on se trouve dans une plaine riante et magnifique de végétation, comme tous les environs de Lisbonne. Cette plaine est fameuse dans l'histoire portugaise : c'est le *Campo de Ourique*. Sa légende est connue de tous les paysans qui travaillent à la vigne dans ce même champ, et la célèbre bataille nous fut expliquée par un homme tout-à-fait paysan, un jour où je me trouvais à Campo de Ourique pour voir ce lieu fameux en Espagne et en Portugal par les souvenirs qu'il retrace. J'étais avec M. de Rayneval qui, ainsi que moi, fut frappé de cette circonstance. Cependant cela n'est pas rare.

La seconde colline n'est que la continuation de la première, et n'en est séparée que par une petite vallée. Elle se prolonge depuis la *rua San-Bento* jusqu'au vallon où se trouvent les trois [1]

[1] La rue Auguste, la rue des Orfèvres-en-Argent, la rue des Orfèvres-en-Or. C'est le jour de la fameuse procession de la Fête-Dieu que ces trois rues sont remarquables; tout le luxe de l'Orient y est étalé.

rues nouvelles construites par le grand Pombal après la catastrophe de 1755. Ces rues sont d'une grande beauté et seraient encore plus belles si elles étaient plus larges. Mais ici la ville est fangeuse et indigne du nom de cité. Des rues étroites, tortueuses, habitées par tout le rebut de la populace du port, tiennent immédiatement à cette magnifique partie de Lisbonne que Pombal fit reconstruire après le tremblement de terre pour prouver à l'indolence des Portugais qu'il était *possible* de rebâtir leur ville!... Des maisons construites d'après un système plus moderne se voient en effet dans cette partie de la ville où le fléau étendit ses ravages avec le plus de fureur. Mais une particularité étrange, c'est qu'en 1806, cinquante ans après le désastre, on voyait encore dans les rues de Lisbonne, non-seulement des traces du tremblement de terre de 1755, mais les décombres tels que les avait laissés cette année maudite. Plusieurs rues de Lisbonne, des petites places, contenaient encore ces restes de la colère du ciel. Des immondices,

des cadavres de chiens, de chèvres, d'ânes, de mulets même gisaient sur les décombres, et la ville menacée de la peste par les exhalaisons méphitiques de ces monceaux de matières quelquefois en putréfaction, ne devait son salut qu'à l'air actif [1] et salubre qui purifie de son souffle et assainit une ville qui devrait, comme on doit le penser, périr de la mort commune aux peuples de l'Orient. C'est dans cette partie basse qui entoure la place du Commerce et les belles rues nouvelles, que se trouve le quai de Soudray. C'est là que se retirent toutes les femmes du peuple ayant l'état de marchandes d'oranges, de poisson. C'est tout ce qu'il y a de plus abject. — Parmi elles, sont celles qui

[1] L'activité de l'air est si positive, que j'ai vu le chirurgien de l'ambassade, M. Magnien, faire des expériences sur des cadavres d'animaux exposés à l'air, au *chafariz de Louretto* *, où nous demeurions, et un chien, un chevreau, étaient entièrement consumés en 24 ou 30 heures, étant exposés au soleil et au vent dont l'activité est dévorante.

* Fontaine.

disent et PRÉDISENT. — Aussi superstitieux peut-être que les Espagnols, les Portugais y joignent un esprit de *fétichisme*, qu'ils tiennent du nègre avec lequel ils ont une sorte d'affinité. La superstition du Portugais le porte souvent à des mesures terribles et quelquefois même à la mort! J'en ai vu des exemples effrayans et dont le souvenir demeurera toujours vivant dans ma pensée. Ce quai de Soudray est le repaire d'une foule de femmes dont l'état apparent est de vendre des oranges et du poisson, mais dont la véritable profession est de prédire l'avenir et d'employer tout ce qu'elles ont d'intelligence à égarer celle des malheureux qui viennent à elles dans un moment de désespoir ou d'une vive attente.

A l'époque où j'étais à Lisbonne, l'inquisition était encore en assez grande vigueur, et quoique le Portugal ait été notre conquête deux ans plus tard, à cette époque Napoléon était sans doute redouté; mais on n'imaginait même pas qu'un jour il serait le maître de cette rive lointaine sur laquelle nous le représentions!...

Toutes les coutumes du pays étaient donc religieusement conservées. Les défauts comme les qualités demeuraient en leur gîte, et le voyageur pouvait observer et comparer.

J'entendis parler à une femme d'esprit, mais fort causeuse [1], d'une femme du peuple, nommée Maria della Peña, qui révélait, disait-on, l'avenir avec un talent effrayant. Ce qu'elle disait du passé donnait foi en ses paroles; car plusieurs personnes ayant eu la curiosité d'aller la consulter, en étaient revenues surprises et même gravement impressionnées. — Croirait-on que la personne qui fut la plus soumise aux paroles de cette femme fut M. Rayneval, alors premier secrétaire d'ambassade de France près la cour de Portugal, et chargé d'affaires depuis que M. d'Abrantès avait quitté Lisbonne à franc étrier pour aller joindre l'Empereur qui allait jouer alors la partie d'Auster-

[1] Madame de Sylva, sœur de D. Thomas de Noronha, grand parleur et grand mangeur tout à la fois; ce qui le mettait dans un état douloureux.

litz! Car lorsqu'il s'était chargé de l'ambassade de Portugal, ce fut à une condition : « Sire, je me bats tant qu'on veut ; mais je ne sais pas argumenter, lui avait dit le général Junot; promettez-moi donc de me rappeler le jour où le canon grondera. Je ne puis supporter la pensée qu'on tire un coup de fusil sans moi. » — L'Empereur l'avait promis ; mais il allait tellement vite, que Junot, quoiqu'il eût fait lestement les trois quarts de la route *à franc étrier*, ne rejoignit l'Empereur qu'à Brunn en Moravie et le 1^er^ décembre ; mais enfin il arriva pour Austerlitz.

Je voyais souvent à Lisbonne une personne charmante pour qui mon amitié devint bientôt très-vive, la duchesse de Cadaval, sœur de M. le duc de Luxembourg. C'était une femme que je trouvais belle comme tout le monde ; mais, après cette impression produite, elle en avait fait une autre sur moi avec son ame et tout le charme qui était en elle ; indulgente avec tout ce qui pouvait la rendre sévère, douce, fine et spirituelle en même temps, gaie

avec une facilité douce de s'amuser, et un besoin de voir les autres joyeux, elle n'était heureuse qu'avec les personnes qu'elle aimait, bien certaine qu'aucune d'elles n'avait de chagrin de cœur, même une contrariété. Que de soirées nous avons passées ensemble à causer de cette France dont le nom seul la faisait pleurer! Qu'elle était agréable, belle même, lorsqu'elle entrait dans une fête avec sa riche et élégante taille decorée du ruban bleu et blanc de Maria Luisa, et de celui rose et blanc de Sainte-Elisabeth [1]! Elle avait l'air aussi grande que qui que ce fût au monde, quoiqu'elle fût légèrement courbée. Je n'ai vu ce même port de tête gracieux, cette démarche fière et souple, d'une exquise élégance, qu'à une

[1] Au moment où je quittai Lisbonne pour revenir en France, après l'ambassade de Junot, j'étais enceinte, et je demandai à la princesse du Brésil de vouloir bien tenir mon enfant avec le prince. Elle y consentit et me fit offrir le cordon de Sainte-Élisabeth. L'Empereur ne voulut pas me le laisser, attendu que l'Impératrice n'en portait pas; en effet, plus tard nous avons vu que Marie-Louise ne portait pas le sien. Je ne pus donc accepter.

autre femme, madame la duchesse de Montmorency.

La duchesse de Cadaval était une femme dont le grand charme consistait surtout à ne se modeler sur personne; elle était elle-même, et ce naturel était charmant. Quant à son mari, c'était autre chose, et surtout une autre nature. Il était beau, à ce qu'on prétendait à Lisbonne du moins. Pour moi, je ne l'ai jamais pu trouver tel. Il était grand, gros, lourd, dans le genre du prince de la Paix; et puis il ignorait les qualités et les charmes de sa femme comme s'il eût été aveugle et qu'on lui eût tout expliqué en hébreu. Il s'était fait une règle de conduite toute singulière. Ainsi, par exemple, il était en Portugal ce que le duc d'Orléans était en France, le premier prince du sang. Alors il faisait de l'opposition sans savoir ce que c'était. Il se mettait en hostilité avec le prince, son royal cousin, ce qui n'était pas difficile, parce que, comme toutes les bêtes, il était susceptible pour des riens, et que l'autre ne s'occupait que de cela, et puis à jouer au

régent et au duc d'Orléans, mort dans la révolution. Il avait surtout la manie de faire des dettes et d'avoir des intrigues, parce que le régent avait ruiné la France et qu'il était libertin.

Or, comme il avait la prétention de ressembler au régent, il le copiait en tout ce que l'autre avait de mal, oubliant que lorsque :

..... sur les gens on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il leur faut ressembler.

La duchesse qui ne se modelait sur personne, comme je l'ai dit plus haut, si ce n'est sur elle-même, qui était un ange de perfection, la duchesse lui demanda un jour à connaître ses affaires. Pauvre femme! ce fut une triste connaissance; elle apprit ce jour-là qu'elle pouvait regretter l'exil et les peines de l'émigration !... Elle se contint néanmoins et voulut mettre l'ordre dans un bourbier où il lui fallut aller chercher les pièces des actions qu'elle voulait rendre au monde libres de tout blâme; c'était difficile, mais pas impossible.

Parmi les dettes incompréhensibles qu'avait le duc, il en existait une surtout envers son cuisinier ; elle était de 50,000 fr. Comment avait-on laissé aller les choses jusque-là? Voilà ce que la duchesse demanda sans obtenir de réponse. Elle prit des arrangemens et paya le roi de la casserole en entier. — Le même jour elle le dit au duc en lui recommandant de ne plus faire de dettes de ce genre : — Mais j'y mettrai ordre ! dit-elle.

En apprenant que la dette de 50,000 fr. était soldée, le duc devint furieux.

— Eh quoi ! s'écria-t-il, vous allez payer un homme qui m'a peut-être volé 30,000 fr. sur ces 50 !

— C'est mon opinion, dit la duchesse, mais une fois que votre valet est devenu votre créancier, vous êtes au-dessous de lui parce que vous lui devez. Cette position fausse n'est pas convenable. J'ai dû la faire cesser à tout prix. Elle est maintenant ce qu'elle doit être. Vous êtes libre même de le renvoyer si vous le voulez ; mais vous y tenez, je crois !

Le duc se promenait en long et en large, ne sachant comment exprimer son mécontentement.

— Payer cet homme ! s'écriait-il ; payer cet homme !...

La duchesse ne l'écouta plus et se remit à travailler. J'étais à Lisbonne à cette époque, et voyais la duchesse fort souvent. Je connus l'affaire presque assitôt qu'elle fut terminée; mais le duc nous gardait un autre dénouement auquel vraiment nous étions loin de nous attendre.

Quelques jours après l'explication qu'il avait eue avec la duchesse, il rentra chez elle en sautant, dansant et chantant, se mit à genoux devant elle malgré la *solennité* de sa taille, lui baisant les mains et disant mille folies. Un tel état était si loin de celui habituel du duc de Cadaval, dont l'aspect était plutôt sérieux, que la duchesse fut alarmée. Mais son étonnement fut bientôt d'une autre nature.

— Savez-vous mon bonheur ? lui dit son mari.

Elle secoua la tête.

—Vous savez bien les 50,000 francs que vous avez payés à ce coquin de cuisinier! eh bien! je ne dormais ni ne mangeais depuis que je savais qu'il avait une si belle somme entre les mains; il fallait qu'elle me revînt.

— Grand Dieu! monsieur, s'écria la duchesse, vous les lui avez empruntés!...

Et son front devint pourpre.

— Non, non, dit le duc en riant au point de se renverser sur le canapé! non, non! pardieu pas si bête! Il joue au pharaon; je lui ai proposé partie, revanche et le tout! et j'ai gagné, dit-il en se levant et en frappant ses mains l'une contre l'autre.

La duchesse était anéantie!... elle crut d'abord que c'était une plaisanterie... Non, la chose n'était que trop réelle. En effet, le duc avait regagné les 50,000 fr. à son cuisinier.

C'est une noble action!

Je veux finir ce premier article sur Lisbonne par un mot sur la résidence de la famille royale.

Elle habita long-temps Belem. C'est à Belem que toutes les grandes révolutions de la ville de Lisbonne se sont opérées ; mais le palais brûla; alors la reine transporta son habitation à Queluz qui devint la résidence royale : c'était simplement un château sans élégance et surtout mal meublé. Lorsque le duc d'Abrantès fut gouverneur-général du Portugal, il le fit restaurer, repeindre et meubler entièrement, ce qui fit une belle habitation d'un château dont n'aurait pas voulu un petit gentilhomme de nos provinces. Quand la reine ou le prince régent venaient à Lisbonne pour *rendre la justice*, ils habitaient pour quelques heures un palais appelé *Bemposta*. Il était aussi délabré que l'était Queluz, et je sais que depuis le retour de la jeune reine elle n'aurait pas été mieux que par le passé si tout ce que le duc d'Abrantès avait fait n'avait été conservé.

M. de Rayneval [1] était donc demeuré comme chargé d'affaires à Lisbonne. Ce fut alors qu'il

[1] M. Maxe de Rayneval, alors âgé de 25 ans, était premier se-

alla chez cette Maria della Peña Santa, dont j'ai parlé plus haut, et qui lui raconta des choses étonnantes, entre autres, qu'il se ma-

crétaire d'ambassade de France en Portugal. M. de Rayneval était un homme dont ses contemporains ont porté le jugement, et comme homme d'Etat, et comme homme de cabinet et de travail. Son mérite supérieur est estimé ce qu'il vaut, et chacun sait combien il était habile; mais ce qui est moins connu, ce que savent seuls ses amis les plus intimes, ceux qui enfin ont vécu, comme moi, sous le même toit que lui, c'est la bonté de son cœur, l'excellence de son ame, et le charme de sa société intime. Bon sans mollesse ni faiblesse, d'une complaisance d'autant plus précieuse, que sa distraction habituelle faisait toujours craindre qu'il ne passât lui-même par la fenêtre, au lieu de passer par la porte, ce qui charmait le cœur lorsqu'il donnait une preuve d'attachement et d'attention à un ami.... et cette attention, on était sûr de l'obtenir de lui, si l'ami en avait réellement besoin; alors il y avait un instinct de cœur qui réveillait le sien, et toutes ses facultés devenaient attentives. Passionné pour les arts, mais surtout pour la musique, où il excellait dans l'accompagnement et la composition, il donnait à cette étude tout ce qu'il ne prenait pas pour son travail de cabinet. Cette distinction lui donnait de la ressemblance avec La Fontaine, dont l'esprit était bon aussi, comme celui de Maxe, jusqu'à la simplicité de l'enfance.

M. de Rayneval avait, comme homme d'Etat, des talens que les cabinets étrangers ont su apprécier. L'une de ses qualités surtout était la probité et la franchise. « C'est la meilleure route, et même

rierait dans la glace et mourrait dans le feu... Il s'est marié en Russie et il est mort à Madrid au milieu d'une guerre acharnée; cela s'expli-

la plus droite, » me disait-il quelquefois en me parlant avec douleur de ce cabinet portugais dont le cautelage et même la mauvaise foi donnaient à la pensée une torture que tout homme de bien ne supportait qu'avec peine. M. d'Araujo, ministre des affaires étrangères en Portugal, et l'un des hommes les plus intéressans de son pays, avait deviné le mérite de M. de Rayneval; il avait soulevé cette enveloppe grossière et avait trouvé un diamant sous la pierre.

— Nous sommes habitués à ces sortes de choses, me répondit-il un jour où je dinais chez lui avec M. de Rayneval, dans son ravissant ermitage de Belem.

— Voyez-vous ce jeune homme? eh bien! rappelez-vous qu'il ira loin dans la carrière qu'il parcourt maintenant.... Oui, c'est un digne garçon.

On était en ce moment à l'entremets, et le maître d'hôtel servait le second service. Il y avait une sorte de silence commandé par l'attention même du fait du dîner. Tout-à-coup un éclat retentissant rompit le silence! c'était une roulade... le commencement d'un air, d'une cavatine, et c'était M. de Rayneval qui la chantait! Il composait un opéra dans ce moment-là, et comme la distraction était plus forte que *tout* chez lui, il avait oublié qu'il était chez le vicomte d'Araujo, s'était au contraire reporté chez lui par la pensée, et s'étant replacé à son piano, il avait continué son opéra, et surtout sa chère cavatine! Sa distraction eut cela de charmant qu'elle se rom-

que-t-il? Quant à moi, je me rendis dans l'antre de la sibylle, que je trouvai ce qu'elle était, fort malpropre, fort bavarde, et ne me disant pas

pit par elle-même, et que le bruit que fit le chanteur par l'éclat de sa voix le fit sauter sur sa chaise; il devint rouge comme une cerise! il était timide parce qu'il savait qu'il était gauche; ce qui était vrai... Je ne puis retenir un sourire quand je me le représente allant à la cour de Lisbonne pour la présentation de l'ambassade! Il arriva dans le salon où nous étions prêts à partir et dans la plus grande tenue. Le duc d'Abrantès portait son magnifique habit de colonel-général des hussards, et moi j'avais, à mon cruel désespoir, des paniers comme au temps de Louis XV, qui me donnaient au moins douze à quinze pieds d'envergure, alors que j'avais une taille à mettre dans les deux mains. M. de Rayneval nous arrive avec un vieil habit brodé je ne sais où, fait je ne sais comment, avec une bourse cousue au collet de l'habit et des manchettes d'une dentelle également inconnue attachées au poignet intérieur de l'habit, ainsi que le jabot qui tenait pareillement à la veste; de plus, il avait cassé une de ses boucles de souliers en s'habillant, ce qui faisait que ses souliers étaient à cordon. En le voyant ce fut un cri universel. Dans sa distraction, qui était quelquefois bien plus forte que celle du Distrait de Régnard, il se croyait superbe. Qu'on y joigne son cynisme habituel qui lui faisait prendre en grande pitié même le soin de laver ses mains, et l'on aura la mesure de la lutte qu'il me fallut subir avec lui pour qu'il laissât réformer toute sa toilette. Le valet de chambre de mon mari fut appelé, et M. de Rayneval passant dans son appartement,

un mot de passé ni d'avenir qui eût le sens commun. Mais je revenais alors des eaux de *Caldas da Rainha* où j'avais observé les mœurs intérieures du pays, car je voulais savoir ce que le peuple de Lisbonne avait de particulier avec les classes supérieures. C'était pour nous un spectacle curieux à observer, en effet, que cette différence; car chez nous, depuis la révolution, la France ne forme qu'une grande famille où la différence existe plus que le préjugé. Mais en Portugal les lois à cette époque formaient encore des barrières élevées entre le peuple, la bourgeoisie, le clergé

nous revint au moins présentable; mais il m'en voulut long-temps, et lorsque nous revenions de Queluz, dont les corridors étaient tellement encombrés d'ordures qu'il me fallut prendre grande attention à moi pour ne pas salir mes souliers, il me dit : « Eh bien! croyez-vous que dans une pareille cour ils eussent été bien en droit de me dire que je n'étais pas assez beau pour eux! — Mais c'est pour vous, lui dis-je. — Ah bath! le général et vous, vous me trouverez toujours bien comme je suis! » Et il avait raison! Quel cœur d'or! quelle belle ame! C'était un ami comme je n'en retrouverai pas, et pour mes enfans et pour moi. Que la terre lui soit légère! Cette parole aurait dû être faite pour lui.

et la haute classe. Tout cela avait son pouvoir spécial, et le clergé avait le premier de tous. Il le possédait à l'aide d'un travail soutenu contre la vérité qui venait de toutes parts saper les fondemens de cette puissance usurpée sur tout ce que la nature a de plus sacré, pour commettre des actions réprouvées non-seulement par un Dieu de paix et de pardon, mais par le plus simple bon sens.

C'était cette même Maria della Peña qui jouait le premier rôle; cette femme était connue et redoutée dans toute la partie basse de l'Estrella, dans les rues petites et tortueuses habitées par des femmes comme elle, des matelots et leurs familles. Raconter les mœurs de cette peuplade au milieu d'une cité grande et riche, belle et populeuse comme Lisbonne, est une chose impossible. Il faut avoir traversé cet antre d'où s'exhalent à la fois les odeurs les plus odieuses, et d'où l'on entend les paroles les plus étranges articulées par des voix rauques qui prient Dieu et le maudissent selon la fortune bonne ou mauvaise qui les sert ou les

repousse. Maria della Peña était la reine de cette horde presque sauvage, et j'entendais souvent raconter des histoires effrayantes surtout dans leur résultat.

J'avais retrouvé à Lisbonne celui qui avait changé l'aspect de la ville, M. le comte de Novion. Le comte était un ancien ami de ma famille, et je l'avais revu avec un plaisir vrai. Dans l'émigration, il s'était attaché au gouvernement portugais qui devrait lui élever une statue ; avant lui, les rues de Lisbonne n'étaient éclairées que par de petites lanternes attachées devant les madones qui sont dans presque tous les carrefours ; mais cette lueur incertaine guidait l'assassin en lui montrant sa victime, et n'était d'aucun secours; aussi les rues de Lisbonne étaient-elles plus dangereuses à parcourir à pied en 1797, par exemple, qu'une de nos grandes routes. A minuit on n'osait pas sortir sans avoir des armes, et encore étaient-elles presque toujours inutiles, car les *troupes* de voleurs étaient trop nombreuses pour qu'on pût leur résister. On a vu des personnes, arrêtées

par des voleurs, être entièrement dévalisées et en obtenir un laisser-passer pour ne pas subir une seconde visite plus loin dans le cas où il serait nécessaire de le montrer. Quant aux assassinats, il était d'usage d'aller dans de certaines églises où l'on trouvait des hommes qui rendaient une justice prompte et sanglante selon la vengeance qui la leur demandait. Ces hommes vivaient là dans ce lieu saint comme en un lieu de refuge où l'inquisition elle-même ne pouvait les aller prendre; et puis les églises tiennent presque toutes à des couvens de femmes ou d'hommes, et le meurtrier était assuré de l'impunité s'il avait *travaillé*, comme il le disait, pour le père abbé ou pour l'abbesse du monastère, ce qui n'était pas rare même à cette époque toute récente!... Voici un fait arrivé en l'année 1798 à Lisbonne même.

Le consul d'une puissance étrangère, que je ne nommerai pas, eut une querelle avec le parent d'un autre consul. Il aurait pu demander justice à son épée; il ne le fit pas et préféra l'aller chercher dans l'une de ces églises maudites

qui recélaient toujours un poignard prêt à frapper. Il trouva ce qu'il voulait ; il fit son *marché*, donna la moitié de la somme exigée qui était, je crois (en raison de la qualité de la victime), dix pièces de 2400 reis, c'est-à-dire vingt napoléons [1]. L'autre moitié devait être comptée après l'assassinat. L'homme lui donna son adresse, il n'était pas en surveillance dans ce moment-là, et demeurait dans les rues tortueuses et sombres du quartier de Soudray.

L'assassin, après avoir pris tous les renseignemens possibles, congédia son commettant, parce qu'il avait d'autre besogne à faire, et celui-ci rentra chez lui heureux de pouvoir dire à sa colère : « Apaise-toi, tu seras servie ! »

Mais cet homme n'était pas méchant ; à mesure que l'air embaumé des bords du fleuve s'élevait de la rive et montait jusqu'à la terrasse de sa maison... qu'il respirait l'air de la Marina, vrai baume de ce climat de feu, il sen-

[1] Le reis est une monnaie fictive trop minime pour être divisée. On prétend que ce mode de monnaie facilite les comptes, je trouve le contraire.

tait se calmer par degré cette agitation fiévreuse que donne la fureur d'une offense à toute ame noblement née... Bientôt il sentit un autre orage s'élever à la place de celui qui s'éteignait, et celui-là devint terrible et bien autrement menaçant, car c'était contre lui, et il avait tort.

Lorsqu'il me racontait cette histoire, car c'est de lui-même que je la tiens, de grosses gouttes de sueur coulaient de son front.... Oh! cet homme expiait bien douloureusement son crime.

— Ainsi, se disait-il, j'ai *fait tuer un homme!* et je suis plus infâme que l'assassin lui-même; car il court un danger, lui!

Enfin ces pensées devenant à chaque instant plus menaçantes, le remords fut insupportable.

— Je ne puis vivre ainsi! s'écria-t-il, et cependant je n'ai encore que l'appréhension du remords!

Il n'était que neuf heures; la ville était encore animée et bruyante. M. de ... prit son manteau, un chapeau rabattu, et s'achemina d'un pas rapide vers la demeure de l'homme

qui devait servir sa vengeance pour un peu d'or. A mesure qu'il s'éloignait de la ville élégante pour s'enfoncer dans les détours des rues du quai de Soudray, il sentait ses craintes grandir encore, et ce fut d'un pas tremblant qu'il monta les marches vermoulues de l'escalier en ruines qui conduisait à la chambre du meurtrier ; la porte en était exactement fermée. M. de ... frappa ; pas de réponse.

— Ah! dit-il, en s'appuyant contre la rampe d'une terrasse qui dominait au loin la rade, le malheureux est *à l'œuvre!*

En ce moment l'horloge de Belem sonna dix heures ; la grosse cloche vibrait dans l'air et portait au loin le son clair et pourtant solennel de ses coups. M. de ... frissonna.

Dix heures!... il regardait sur cette rade ; tout y était calme et doux ; c'était comme une dérision pour une ame troublée. Enfin il allait redescendre, lorsqu'il entendit un mouvement dans la chambre de l'homme. Cela ressemblait au craquement d'un lit dans lequel on se retourne. M. de ... frappa fortement, et

cette fois une voix lui répondit : c'était celle du bandit! Il ouvrit sa porte en reconnaissant le son de voix de M. de ....

— Eh quoi, c'est vous! dit-il en bâillant et en étendant les bras.... Santa Maria da Gloria! comme vous êtes pressé! je croyais qu'il n'y avait que nous autres gens du soleil qui amassions la vengeance à ce point; mais il paraît...

— Eh non, interrompit M. de ..., je viens au contraire vous dire que je ne veux plus la mort de celui que j'avais condamné.

— Oh! fit l'assassin avec un étonnement qu'il éprouvait pour la première fois, c'est différent, mais il est trop tard!...

— Tu l'as tué, misérable!

— Eh! que m'aviez-vous dit de lui faire, sinon de le tuer? répliqua l'autre. Qui va s'attendre qu'après avoir condamné votre ennemi au tribunal de votre haine, vous allez l'acquitter à ce même tribunal une heure après. Oh! nous ne sommes pas ainsi dans notre pays. Quant à moi, ajouta-t-il avec une expression de démon, je n'ai regret de la mort de mon ennemi que

parce qu'il n'est plus en état de sentir encore mon poignard.

M. de ... était accablé. Dans ce moment la lune donnait en plein au-dessus de la petite terrasse qui était à côté de la porte de l'homme. Un rayon tomba droit sur lui et fit voir à M. de ... une longue trace de sang sur la manche et la main du meurtrier... M. de ... ne put retenir un cri et s'élança dans l'escalier; mais il fut arrêté par cette même main sanglante avant que son pied eût atteint la première marche.

—Un moment! un moment, monsieur! je suis fâché après tout que notre besogne ait marché si vite; mais j'ai cru bien faire, et mon salaire ne m'en est pas moins dû. Allons, donnez-moi mes quarante piastres et qu'il n'en soit plus question entre nous; car, voyez-vous, je vous connais bien, et je saurais vous retrouver si vous ne vouliez pas me payer l'ouvrage que j'ai fait.

M. de ... lui jeta sa bourse sans vouloir toucher de la sienne cette main tachée de sang...

Et de quel sang?... Il lui semblait que la main de cet homme avait brûlé la place où elle s'était posée. Le meurtrier ramassa la bourse et compta les pièces d'argent qu'elle contenait.

— Il y a là plus qu'il ne me faut, dit-il, en séparant son salaire du reste de l'argent : voici qui est à vous.

— Gardez tout, dit M. de ... ; il lui semblait que cet or était taché de sang et de boue!...

— Eh bien ! je le garderai, puisque vous êtes fâché de la mort de ce jeune homme qui, après tout, était un brave, car je ne vous ai pas dit cela, comme inutile à notre affaire ; mais il s'est défendu comme un diable, et j'ai été forcé d'appeler à moi un de mes hommes, un de mes seconds, car souvent la besogne est rude et n'est pas sans danger. L'un de nos camarades, Sébastian, tout jeune encore dans le métier, a été tué par un Anglais qu'il n'attaquait pas, et dont il ne voulait que la bourse. Sa femme est restée sans rien, et nous avons été forcés de lui faire une petite fortune en con-

tribuant chacun pour notre part... Si vous voulez, monsieur, les trois pièces qui restent seront pour la veuve de Sébastian et pour faire dire des messes pour le jeune homme, puisque vous êtes fâché de sa mort. Ecoutez donc, ce n'est pas ma faute... vous me dites à onze heures... le jeune homme passe à ma portée, au bout de mon poignard, à huit heures et demie.... écoutez donc, il n'y avait personne.... l'occasion était belle.... eh!.... ma foi!.... il tomba! mais il se releva tout d'abord et....

— Assez, assez, dit M. de ... qui depuis un moment reprenait ses forces et voulait fuir cet homme et cette maison comme l'antre et le repaire d'un tigre!... Ce raisonnement si calme et si profondément infâme glaçait l'ame de l'homme social qu'un moment d'égarement avait jeté dans cette horde de brigands sanguinaires. Il voyait pour la première fois l'explication de ces meurtres, de ces arrestations nocturnes dont le bruit retentissait dans Lisbonne depuis tant d'années; il voyait la source de ces horreurs; il lisait dans ce livre d'infamie

dont les pages ne citaient pas les noms des meurtriers, mais seulement ceux des hommes qui les toléraient et mettaient leur tête coupable à l'abri de l'échafaud sous la chape de l'évêque ou le voile de l'abbesse! C'est ainsi que le Portugal et l'Espagne virent se propager les vices les plus honteux, les crimes les plus barbares. Cette histoire, qui me fut racontée par celui même qui en fut le héros, peut donner la mesure des mœurs du Portugal dans la fin du dernier siècle seulement [1].

[1] A l'époque où j'ai connu M. de ..., il y avait onze ans que cette horrible aventure avait eu lieu. Il en parlait lui-même, non pas publiquement, mais avec des amis; et c'est dans une famille patriarcale du corps diplomatique que je l'ai rencontré, et qu'il m'a lui-même dit ce que je viens de rapporter. Son repentir était une pénitence continuelle; et il regardait comme un accroissement de châtiment de parler de ce fait avec toutes ses circonstances. Le jeune homme n'avait aucune famille, et personne qui pût poursuivre M. de ..., ce qui lui donnait encore plus de volonté de s'accuser, comme il le faisait. Il est mort en 1813, et je sais que son dernier mot a été une prière de pardon.

M. d'Araujo me disait quelquefois : — Voyez-vous cet homme? il est à lui seul plus moral, avec son crime, que les hommes les plus

Je parlerai tout à l'heure de l'état des tribunaux et des lois au moment où nous nous emparâmes du Portugal, ainsi que de l'état social à cette époque. Je crois que ces détails, que je peux donner mieux qu'une autre, ayant en main des papiers originaux du plus haut intérêt que renferment les cartons qui m'ont été laissés par le duc d'Abrantès; je crois que ces détails peuvent être intéressans dans ce moment, attendu que le Portugal est encore en très-grande partie aujourd'hui ce qu'il était il y a vingt-cinq ans. La haute classe d'alors, livrée entièrement à l'Angleterre qu'elle adorait, et nous fuyant même avant la conquête parce qu'elle nous abhorrait, pouvait peut-être se trouver changée en raison de l'émigration forcée qu'elle fit en 1807 et 1808. La légion portugaise était commandée par le marquis d'Alorna, homme excellent, spiri-

vertueux ne le seraient avec toutes leurs vertus. Qui voudrait goûter de la vengeance, de ce fruit des dieux, à un pareil prix?... Je vous demande s'il ne vaut pas mieux se laisser tuer soi-même? En vérité il en donnerait l'envie!

tuel, mais à moitié fou et surtout fanatique à un tel degré qu'il croyait souper avec la sainte Vierge et le roi D. Sébastien. Ce que je dis là est un fait que pourront peut-être démentir quelques-uns de ses compatriotes, mais qui est tellement constaté que le reste ne peut que m'appuyer. — Le marquis d'Alorna a donné au reste dans sa propre maison un exemple terrible de fanatisme crédule; cette histoire trouvera sa place lorsque je parlerai de la société de Lisbonne et de sa noblesse, dans laquelle le marquis d'Alorna doit tenir une des premières places. Je reviens à la description de la ville, que j'avais abandonnée pour parler de la partie basse et de la population qui l'habite, sorte de gens livrés à une superstition presque barbare, et surtout à une croyance aux démons, aux évocations, et enfin aux sorcières, témoin Maria della Peña. — Depuis quelque temps, au moment de mon arrivée, la pauvre femme qui savait qu'elle n'était pas plus sorcière que le grand-inquisiteur, n'en tremblait pas moins dans son taudis. Aussi le quitta-t-elle dans

l'automne de 1806, et vint-elle s'établir sur le quai de Soudray avec des châtaignes et des oranges[1]. La pauvre malheureuse croyait échapper à la griffe inquisitoriale ; elle se trompait. L'inquisition voyait son pouvoir décliner ; l'inquisition espagnole avait donné quelques années auparavant la représentation d'un auto-da-fé; celle du Portugal en voulut faire autant, et elle cherchait partout un *sujet* lorsque Maria della Peña lui fut signalée.

Autrefois être *signalée* eût été en même temps le jugement et la mort, ou tout au moins le *san benito* et la *coroza* avec les *fuegos revueltos*. Mais en 1806 il n'en était pas ainsi, et l'inquisition dut attendre un acte bien public.

Le comte de Novion, dont j'ai parlé plus haut, était le sauveur de la ville de Lisbonne, parce que, grâce à lui et au plan de sa légion

[1] On vend, à Lisbonne, d'excellentes châtaignes qu'on fait griller, comme à Paris, au coin des rues; elles viennent de Cintra et de Colarès, comme tous les fruits qu'on mange à Lisbonne.

de police militaire, la ville était devenue paisible, habitable, ce qu'elle n'était pas, et que les assassins, saisis jusque dans le sanctuaire des cloîtres, n'y portaient plus une tête impunie, et commettaient, en raison de la difficulté de se cacher, bien moins de vols et d'assassinats. — La ville était éclairée par des réverbères depuis Belem jusqu'au Grillo[1]. Des postes étaient établis, des patrouilles parcouraient la ville, enfin on était en Europe. Ce n'était pas ce que voulaient les moines. A peine le soleil était-il couché que le tour de leur monastère était fermé, et qu'ils étaient à l'abri, derrière leurs murailles massives, de la main sacrilège du bandit et du poignard de l'assassin ; que leur importaient alors les désastres de la ville !... La seule lumière des images et des madones ne suffisait-elle pas! Souvent elle avait sauvé la vie à des victimes, mais lorsque celles-ci n'étaient pas des *hérétiques*. Comme les factoreries

[1] Les deux extrémités les plus éloignées. Toujours sur le bord du fleuve.

anglaise et hollandaise étaient toutes deux nombreuses, mais particulièrement l'anglaise, le texte était facile à commenter. Les moines mirent donc des entraves de toute nature aux projets du comte de Novion. Il lui arriva la même chose qu'à cet homme qui, sous Charles II, voulant rendre possible la navigation du Tage depuis Lisbonne jusqu'à Talavera de la Reyna, et même par-delà, proposa un moyen dans le conseil du roi pour détruire ces horribles rochers qui font si bien comme effet pittoresque à la Venta d'Almaraz, au pont mauresque, et même au pied du Miriavete, mais qui entravent le cours du fleuve et rendent sa navigation impossible dans cette partie de son cours. Eh bien! savez-vous ce qui fut répondu à l'homme qui proposa la chose?

« Si Dieu avait voulu que la navigation du Tage fût possible à cet endroit, il l'eût fait par sa seule volonté [1]. »

[1] *Mémoires de Saint-Philippe*, T. I. — On sait que ce livre est un des plus authentiques sur l'Espagne.

Que répondre à son tour à une pareille parole?...

Peu s'en fallut que M. de Novion ne s'entendît dire : « Eh ! monsieur, si Dieu ne voulait pas que les gens mourussent, il les *défendrait!*

Toutefois, excepté cela, on *fit* et *dit* tout ce qu'on put faire et dire pour entraver un homme de résolution dans son œuvre de bien... Mais comme il avait un talisman, et un talisman d'une forte et puissante magie, il vainquit les obstacles et rendit la ville non pas propre, parce que jamais les Portugais ne le seront : c'est un défaut inhérent à la nation, comme il l'est à l'Angleterre d'avoir des habitans qui soient propres ; mais il la rendit *sûre*, et tellement sûre, qu'à l'époque où j'y étais comme ambassadrice de France, on pouvait rentrer chez soi à quelque heure que ce fût, sans crainte d'être arrêté, d'avoir un coup de stylet, ou tout au moins d'être dévalisé de tous ses diamans en revenant d'une fête.

Mais les prêtres jurèrent vengeance à M. le comte de Novion. Sa probité, sa bravoure, son

loyal dévouement au prince régent et à la reine folle, ne donnaient aucune prise sur lui à ses ennemis, et toujours au contraire il se trouvait dans leur chemin pour les contrarier lorsqu'ils voulaient agir en inquisiteurs du XIVe siècle.

— Ce n'est plus la mode, disait le courageux vieillard, et toujours ils le trouvaient veillant et à l'œuvre.

Au moment de notre arrivée, il était en guerre ouverte avec un prieur de dominicains qui avait voulu faire une action quelconque dans son régiment envers la femme d'un tambour, laquelle avait repoussé les avances du père prieur, et, par suite de cette résistance, devenait une sorte de victime dévouée à une de ces persécutions dont on ignore la source, et dont les coups portés dans l'ombre sont mortels, parce qu'on ne peut parer que ce qui est aperçu. C'est un horrible vertige qu'une semblable guerre. Le comte de Novion, en me voyant arriver, fut charmé de voir en moi, non-seulement la fille de ses amis, mais l'ambassadrice

d'une nation puissante, et qui avait alors une voix de commandement par-delà les limites ordinaires. La cour de Rome était notre amie la plus intime alors, et le nonce du pape à Lisbonne, monseigneur Galeppi, avait l'ordre d'être uni étroitement avec l'ambassade de France. Il passait donc sa vie à l'ambassade, le matin chez M. d'Abrantès, et le soir chez moi. Il m'aidait à dévider ma soie, me lisait les vers du Dante et de Pétrarque, tandis que je brodais un magnifique prie-dieu pour le pape [1]; il taillait mes plumes, m'envoyait des fleurs, me faisait faire des surprises par son officier qui apprenait au mien à faire toutes les sortes de glaces et toutes les friandises sucrées d'Italie... Enfin il était mon *cavalier servant* aussi entièrement que possible; mais il faut dire à présent qu'il avait soixante-dix-sept ans. Du reste, spirituel comme l'esprit même, parlant français comme

[1] Ce coussin pour se mettre à genoux doit encore être dans la chapelle particulière du pape : il lui fut donné, non pas publiquement, mais offert, de ma part, par monseigneur Galeppi.

le chevalier de Grammont, rusé comme un renard, mauvais comme une peste, toujours disposé à une malice, jamais à faire du bien. C'était, je crois, pour cela qu'il disait : *C'est pour vous seule, madame l'ambassadrice ! c'est pour vous seule !*

Mon crédit sur lui était bien connu ; aussi venait-on de toutes parts pour l'implorer, et rarement il me refusait. Un jour M. de Novion accourut en toute hâte chez moi ; il était fort ému.

— L'occasion se présente ou jamais de prouver que vous pouvez quelque chose sur votre ami Galeppi. Voici un nouveau tour de l'inquisition ; mais, avec votre aide, j'espère m'en tirer aussi bien que les autres fois !

— Vous connaissez, poursuivit-il, Maria della Peña. Cette femme est désignée par l'inquisition pour être une victime parlante, afin de raconter les merveilles du pouvoir inquisitorial au milieu d'un bûcher, ou tout au moins coiffée de *la coroza à fuego revuelto !...* Ils la guettent comme le chat guette la souris, et

ils ont fini par mettre un ardillon de la griffe sur le cou de la pauvre imbécile, qui n'est pas même assez sorcière pour avoir deviné qu'on la devait mettre en prison. Mais ce qui me tient le plus au cœur là dedans, c'est qu'il y a un de mes soldats qu'ils veulent rendre leur complice, et voici comment :

Cet homme n'est pas Portugais, il est Allemand et vint ici avec le prince de Waldeck ; pourtant il est catholique, règle indispensable, comme vous savez. C'est un de mes bons soldats, et je l'ai même fait sous-officier il n'y a pas un mois. Il est caporal ; mais il a un défaut que je ne pardonne pas : il boit, et ce défaut est aujourd'hui la cause du malheur de Maria et peut-être du sien. Le drôle étant ivre hier au soir, s'en alla faire l'agréable devant Maria qu'il connaît beaucoup, ou plutôt devant ses châtaignes qu'il voulait. La vieille avait de l'humeur et le renvoya. Mon Allemand est d'une force tellement athlétique, que dans le régiment ses camarades le redoutent et évitent toujours un engagement corps à corps. Il s'a-

vança sur Maria le bras levé comme pour la frapper; tous ceux qui étaient autour des deux antagonistes crurent que la vieille allait être assommée; mais elle, reculant seulement d'un pas et levant sa petite main noire et desséchée devant le colosse, lui dit : — N'avance pas, Fischer ! ou par mon ami le diable tu t'en repentiras toute ta vie !

Dire le nom du diable à haute voix à Lisbonne, vous savez que c'est déjà un sacrilége. Ce fut bien une autre affaire lorsque Fischer ayant voulu avancer pour prendre la vieille qu'il comptait enlever comme une plume, ce fut lui qui tomba sur la terre de tout le poids de son énorme taille... A peine le doigt de la vieille l'eut-elle touché, qu'il demeura sans sentiment, ne donnant de signe de vie que pour tressaillir comme devant un objet effrayant.

La vieille demeura stupéfaite elle-même de sa prouesse; elle ne comprenait pas comment sa main décharnée avait eu la puissance de terrasser un grand homme ayant cinq pieds six pouces, un vrai colosse enfin.... Elle

resta toute en émoi jusqu'au moment où les estafiers du grand-inquisiteur la vinrent prendre au milieu d'une sorte d'émeute qui commençait à s'élever autour d'elle ; car Fischer demeurait sur la terre toujours sans mouvement. Je me rendis sur les lieux à l'instant avec le docteur Piquanzo [1], homme de beaucoup d'esprit, comme vous savez, et que je pris chez lui en passant, ne voulant pas qu'on m'accusât de partialité en choisissant pour juger cette affaire, en ce qui regarde la partie médicinale, un homme à moi. Le docteur Piquanzo examina Fischer qu'il trouva complètement ivre. Il attribua sa chute d'abord au peu d'équilibre qu'avaient ses jambes, et quant à l'état d'insensibilité dans lequel il était, il n'en faut rendre responsable qu'une petite pierre qui lui a presque ouvert le crâne sans faire une grande blessure, mais sur laquelle il a frappé tout juste assez droit et assez fort pour demeurer comme il a été trouvé par les hommes de l'in-

[1] Premier médecin de la reine, et l'un des meilleurs de la ville.

quisition. Ce qu'il y a dans tout cela, c'est qu'ils veulent forcer Fischer à déposer qu'il a vu le diable entre lui et Maria au moment où la vieille bête a levé la main sur lui; parce que en effet au moment où la saignée que lui fit Piquanzo rendit la connaissance à Fischer, il s'écria encore tout effaré de sa chute, et d'ailleurs toujours complètement ivre, il s'écria qu'il avait vu un grand homme tout noir et tout rouge entre lui et elle. Mais je lui répétai que c'était la vieille sempiternelle elle-même, et elle est bien assez laide pour cela, qui, avec sa cape, avait produit cet effet [1]; mais il n'en voulut rien croire, et on lui fit signer un procès-verbal qui, je vous le jure, ne serait pas autrement fait et rédigé en l'an de grâce, ou plutôt de malédiction, 1242 ou 1245. C'est de l'albigeois, ma chère enfant! cela sent le fagot!... et dire que nous voyons pareille chose en 1806! Qu'on raconte après cela que les lu-

[1] Les femmes du peuple, à Lisbonne, portent une cape de drap rouge bordée de velours noir. Les jeunes personnes sont charmantes avec cette cape et un mouchoir de linon blanc sur la tête.

mières nous ont éclairés ! comment cela , bon Dieu ?

Je savais que lorsqu'une fois il attrapait les philosophes , il s'y cramponnait , et de trois heures au moins il ne lâchait prise. Je l'interrompis.

— Mais comment puis-je vous servir ? lui demandai-je.

— Le voici : vous connaissez le nonce et il vous adore. Il faut qu'il parle au grand-inquisiteur pour qu'il mette en liberté Fischer et la vieille. Fischer doit faire quinze jours de salle de police, et c'est moi que cela regarde, et non pas les jupes noires de l'inquisition. Quant à la vieille, il ne faut pas persister dans cette accusation de sorcellerie. Cela presse, car je vous confie que je sais , et de bonne source , qu'on a offert une grosse somme d'argent à Fischer pour qu'il confirme aujourd'hui sa dénonciation contre la vieille. Cette dénonciation renouvelée la perd, et il s'ensuit un procès terrible où la malheureuse qui n'a pas un défenseur périra sans aucun doute. Déjà je ne peux plus

voir Fischer qui, par je ne sais quelle loi et quel pouvoir, est au secret dans les prisons de l'inquisition, dans le palais du Roscio. C'est à vous que j'ai recours, il faut que vous me fassiez rendre mon homme. Je sais que je me fais des ennemis mortels de toutes ces misérables jupes noires; mais que m'importe? ma conscience est pure.

M. de Novion parti, je passai dans l'appartement de M. d'Abrantès pour le consulter parce que l'affaire me paraissait non pas importante, mais obscure. Il m'autorisa à mander le nonce qui accourut aussitôt en *calesino* (petite voiture du pays) pour arriver plus vite. Dès que je lui eus prononcé le nom de la vieille, il parut s'assombrir; mais j'ajoutai que j'écrirais le lendemain toute cette belle histoire à l'impératrice Joséphine qui en réjouirait l'Empereur. —Vous savez comme il aime toutes ces choses en dehors de la religion sainte, monseigneur! lui dis-je en le regardant fixément... Il détourna les yeux en caressant mon petit singe et dit :

— Mon Dieu! c'est bien vrai! je suis sûr que

le Saint-Père n'approuverait pas cette rigueur... Cependant si le soldat persistait !...

Ceci me fit voir que *mon ami* le nonce l'était aussi du grand-inquisiteur, et que son officier lui faisait aussi des biscuits glacés. C'était un homme qui avait des arcs pour toutes les flèches ; heureusement que la mienne se trouva avoir le plus de portée. Je le regardai en souriant quand il me parla de Fischer et du diable, et ce seul sourire suffit. La parole eût été de trop avec un tel homme. Oh ! l'esprit ! l'esprit ! comme il est bon à tout et en tout ! Galeppi me comprit sans me donner la peine de répéter. Il remonta dans son calesino et s'en alla directement au palais du Roscio. Il y passa seulement une heure et revint avec l'ordre de mise en liberté de Fischer ; quant à la vieille, il n'y eut pas moyen de la ravoir immédiatement. Il leur fallait bien une sorte de satisfaction ; nous leur laissâmes celle-là. Je dois dire pourtant que Maria ne fut pas abandonnée et que nous la fîmes sortir un mois après.

J'ai raconté longuement cette histoire parce qu'elle montre l'esprit du peuple portugais à une époque bien récente ; j'en donnerai une autre preuve à propos de la Fête-Dieu au moment où le duc d'Abrantès était gouverneur général du Portugal... On sait que la Fête-Dieu à Lisbonne est une solennité inconnue en tout autre pays. C'est une théorie païenne ; c'est une fabuleuse cérémonie ; c'est fantastique de richesses et de prodiges. — Je l'ai vue lorsque le roi lui-même conduisait la procession aidé de monseigneur Saint-George, monté sur un magnifique cheval tiré des écuries de ce même Saint-George qui, au moment de la dernière conquête du Portugal, était lieutenant-général du royaume, porté comme étant en activité sur les contrôles de l'armée, et touchant en cette qualité un traitement de douze mille cruzades [1]. Dans les écuries du prince régent étaient six chevaux magnifiques, destinés, entretenus pour le lieutenant-général Saint-

[1] Trente-six mille francs.

George! — Nous reviendrons à cela tout à l'heure; remettons-nous en course pour parcourir la ville.

La colline de l'Est est la plus heureusement située pour l'habitation; aussi est-ce sur cette colline que les plus riches habitans ont leurs maisons. Quintella, le fermier des diamans et l'un des plus riches négocians de l'Europe, y possède une des plus belles maisons de Lisbonne; elle donne sur la promenade publique derrière la place du Roscio. La salle de l'Opéra (*Theatro San-Carlos*) est construite sur la pente d'une colline, tout près de cette maison.

Quelquefois j'ai gravi jusqu'au sommet de cette colline de l'Est pour contempler la vue magnifique qui se déploie devant vous comme un panorama fantastique fait d'après un songe dans lequel vous auriez rêvé une contrée enchantée, sous un ciel pur et bleu, dans lequel un soleil d'or brille toujours sans nuages. De cette hauteur on domine tout le vallon de San-Bento. Sur la gauche, des couvens, des églises, des jardins, des quintas, des bois d'oran-

gers, dans lesquels brillent des pommes d'or à côté de fleurs embaumées. En face, la cime inabordable sur laquelle est bâti le château qui défend la ville. A droite, le Tage, couvert de vaisseaux aux pavillons de mille couleurs, tandis qu'au loin et de toutes parts on découvre des champs, des prairies, des fleurs partout, et partout un air suave et embaumé qui vous frappe, qui vous presse de son enchantement; et sur tout cela luit un soleil pur! Tout, autour de vous, respire une double vie; tout, jusqu'aux édifices, qui paraissent enveloppés d'un voile irisé qui semble une parure jetée sur eux [1]. La nature est toujours en fête dans cette contrée. Jamais je ne lui ai demandé une distraction, une consolation, sans qu'elle m'ait répondu en m'en jetant une profusion. Il n'est pas de souffrance de l'ame, il n'est pas de douleur du corps, qui ne soient adoucies par la vue de ce paradis. Pendant mon séjour en Portugal, j'y ai

[1] Cette remarque a été faite à Naples comme à Lisbonne, ainsi qu'à Alger. C'est un prisme que l'air reçoit et renvoie.

vu arriver des malades condamnés à mourir; eh bien! ils se rattachaient à la vie. Plusieurs ont fait mentir l'arrêt, et ceux qui le subissaient ne souffraient pas au moins de l'aiguillon brûlant de la mort. Sans doute on y meurt, dans ce pays, on y pleure, on y souffre, comme partout; la douleur est une loi de notre nature que nous ne pouvons éluder; mais comme l'opium calme les souffrances du corps, la vue de cette contrée enchantée calme le désespoir.

Après la colline de l'Est, on trouve un vallon qui forme la partie la plus large de la ville. Cette partie fut entièrement détruite dans le tremblement de terre de 1755, et Pombal l'a fait reconstruire totalement à neuf. C'est dans ce vallon et de cette colline qu'on peut juger combien les effets de ce terrible phénomène furent différens dans la même ville; dans la plaine TOUT s'écroula; sur la pente des montagnes, les rues demeurèrent intactes. Comme les théâtres étaient alors construits dans la plaine, les prêtres dirent, dans des

sermons très-véhémens, que la colère de Dieu avait frappé ces monumens maudits.

Le marquis de Pombal leur demanda pourquoi le tremblement de terre avait respecté le quartier des femmes publiques, dans lequel pas une pierre n'était tombée.

Au bord du Tage, au bout de ce vallon, est la belle place du Commerce [1], appelée autrefois *Terrasse du Château-Royal* [2]. Il n'y a rien à Paris, même aujourd'hui, d'aussi beau que les quais qui bordent cette partie du rivage; les petits bâtimens, tels que les *escalères*, les chaloupes, et même de légers bâtimens à voilures, abordent facilement, et l'on met pied à terre sur de larges dalles blanches formant escalier. Le côté du levant de la place du Commerce est fermé par un grand et bel édifice avec des arcades, se terminant par un pavillon qui est la Bourse; vis-à-vis est un édifice semblable,

[1] *Praça do Commercio;* longue de 610 pieds, et large de 550.

[2] *Terreiro do Paço.* Les petits bâtimens abordent jusque sur la place.

qui fut bien long-temps sans être terminé, mais qui doit l'être aujourd'hui ; il y manquait le pavillon. Comme les retards des Portugais ont ordinairement des durées de trente et quarante ans, il est permis de douter de leur diligence, agités qu'ils sont par tant d'orages ! Au milieu de la place du Commerce, est une assez mauvaise statue équestre de D. José, coulée en bronze et sur un piédestal en pierre. Ce fut le marquis de Pombal qui fit faire ce monument au temps de sa faveur, lorsqu'il était plus souverain du Portugal que le roi même. Il sentait et comprenait sa force lorsqu'il fit mettre son buste sur le piédestal de la statue de celui qui enfin s'appelait son maître. Mais l'heure de la disgrâce sonna pour lui comme pour tous les favoris. Son buste fut enlevé, parce qu'il fallait bien insulter l'idole qu'on avait adorée. C'est une condition attachée à la faveur populaire : après l'ovation, les gémonies... Et le buste du grand ministre, de l'homme de génie, fut remplacé par un médaillon représentant deux vaisseaux. Joachim Machado de Castro est l'au-

teur du modèle de cette statue; Bartolomeo da Costa est celui qui la fondit. Elle est médiocre; l'homme est raide, ainsi que le cheval; et les ornemens sont lourds et de mauvais goût. Une remarque générale à faire sur le Portugal, c'est à quel point ses habitans connaissent peu les beaux-arts; ils n'en ont aucunement le sentiment.

C'est à la place du Commerce qu'aboutissent les trois belles rues de Lisbonne; elles conduisent de la place du Rocio [1] à celle du Commerce. Elles sont parfaitement alignées et garnies de trottoirs; les maisons n'y sont pas isolées et forment au contraire de grands corps de bâtimens construits sur le même modèle. Le défaut de la construction se trouve dans les étages supérieurs qui sont trop bas, et ses balcons nuisent à la pureté de son architecture. Dans la rue du milieu, Rua Augusta, demeurent tous les orfèvres et les joailliers de Lisbonne; dans les deux autres sont les autres

[1] Et non pas *Roscio* ou *Rescio*.

ouvriers en métaux qui, ayant tous leur atelier au rez-de-chaussée, font un bruit à rendre sourd. C'est dans cette partie de la ville que se trouve la ligne de démarcation qui sépare Lisbonne en deux parties, l'orientale et l'occidentale. La dernière appartenait au patriarcat avant tous les bouleversemens de constitutions. La première était à l'archevêque de Lisbonne.

João V était un roi ne comprenant de la royauté que ce qui n'est nullement nécessaire pour la prospérité d'un pays : il était vain. Ce défaut chez un souverain peut conduire dans une mauvaise route. João V n'y manqua pas. Louis XIV et ses merveilles de Versailles et de Marly troublaient son sommeil royal. Egaler le grand roi dans ces palais enchantés qui s'élevaient sous sa baguette magique, il y fallait renoncer; João imagina un moyen de rivaliser avec Louis XIV ; si le roi de France voulait suivre son exemple, du moins ne ferait-il que le copier : ce fut de demander au pape de créer un patriarche pour le royaume de

Portugal. Le pape l'accorda, et le patriarche fut institué. Le pouvoir de ce patriarche était assez borné et continuellement contrarié par l'archevêque de Lisbonne et le nonce du pape. Le seul avantage était une comédie lorsque le patriarche officiait. Il le pouvait faire comme le Saint-Père, et les chanoines avaient la prérogative d'officier en rouge comme les cardinaux. Jamais je n'ai plus compris le néant de la vanité qu'en assistant à une parodie de ce genre dans la patriarcale de Belem.

J'ai beaucoup voyagé; j'ai parcouru le nord et le midi de l'Europe, et jamais une ville aussi étrange, mais aussi remarquable et aussi belle que Lisbonne, ne s'est montrée à moi; jamais un ciel plus beau ne versa sa lumière sur une cité entourée d'une nature qui la presse de ses merveilles; mais aussi jamais, en aucun lieu, je ne vis autant de dons de Dieu méconnus et sacrifiés. Il semble que l'homme se joue de cette profusion de biens et qu'il les méprise, à le voir, insoucieux de sa vie, vivre au milieu des décombres qui lui rappellent pourtant qu'un

jour cette ville aux sept collines, si fière de son beau fleuve, de ses bois embaumés, de ses campagnes fleuries, cette ville fut dévouée à la mort avec tous ses habitans.

Ce fut un affreux désastre!... Depuis quelques jours on entendait des bruits souterrains qui grondaient sourdement. Le ciel était pâle, le soleil terne; la campagne, si fraîche et si belle à cette époque de l'année [1], et rafraîchie par des pluies abondantes, semblait partager l'état souffrant de la nature; on prévoyait un malheur, mais la pensée même la plus disposée à prévoir un malheur pouvait-elle pressentir une si terrible catastrophe!

Il était neuf heures du matin... presque toute la population de la ville était à la messe pour la solennité du jour, car c'était le 1^er^ novembre, fête de Tous-les-Saints. Tout-à-coup la terre trembla sous les pieds, les murs chancelèrent;

[1] Le 1^er^ novembre, jour de la Toussaint. C'est le moment des pluies à Lisbonne comme dans tout le midi de l'Europe. L'Andalousie est de même livrée à des pluies continuelles, depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de janvier; c'est là tout l'hiver de ces contrées.

d'énormes lézardes s'ouvrirent à une nouvelle secousse; une autre renversa les murailles sur les malheureux entassés dans les églises de la ville basse. Ce moment fut horrible!... Repoussés hors des maisons pour fuir l'avalanche de décombres qui écrasait les malheureux que leur lenteur retenait encore, ils trouvaient au dehors une mort aussi dangereuse et aussi certaine. Dans les cavités profondes que les déchiremens de la terre ouvraient sous les pas, des flammes sulfureuses enveloppaient les fugitifs et brûlaient les vêtemens des femmes; partout on entendait des cris, partout on portait des secours; mais partout aussi la rapine, dans ces jours de deuil, étendit sa main sanglante et dévastatrice jusque dans les lieux saints, jusque dans les retraites les plus sacrées!... Au milieu de ce malheur, comme la pitié était morte pour ne laisser actifs que le besoin de vivre et la soif de l'or, les bandits, afin de les satisfaire, bravaient eux-mêmes la mort et allaient disputer le corps d'une femme à la tempête de feu de la partie la plus menacée de la

ville, s'ils apercevaient sur elle des vestiges de richesses. Quelquefois une jeune fille évanouie revenait à elle sous le tranchant d'un couteau qui séparait son poignet de son bras pour avoir un bracelet ou une bague que les brigands ne pouvaient lui arracher... Oh ! c'était un horrible spectacle que celui de cette ville s'écroulant au milieu des flammes, aux cris des mourans, aux gémissemens désespérés de ceux qui survivaient pour pleurer sur ceux qui se perdaient, et sur leur ruine entière !... Le fleuve lui-même, la mer, refusaient tous deux de recevoir les malheureux qui semblaient frappés par la houlette du divin pasteur pour demeurer ainsi *parqués* dans ce champ de la mort, où la mort les prenait par troupes sans distinction d'âge, ni de sexe, ni de rang. Le Tage roulait ses eaux furieuses, et semblait vouloir sortir de son lit pour fuir la tempête intérieure qui soulevait ses vagues. Le bruit de ses grandes eaux venait encore ajouter au bruit sinistre qui retentissait dans l'air. C'était la fin du monde pour cette partie

de l'Europe, qui voyait ainsi la main de Dieu se retirer d'elle pour laisser tous les fléaux se déchaîner sur cette malheureuse contrée qu'il paraissait abandonner à l'esprit du mal et de la destruction.

J'ai beaucoup entendu parler de ces terribles journées à un homme qui pouvait en rendre un compte fidèle et admirablement colorié, car son ame donnait encore des lueurs bien vives : c'était le duc de la Foëns, oncle de la reine. Le duc avait, lorsque je l'ai connu, plus de quatre-vingts ans. Il avait donc déjà vingt ans au moment du désastre : c'est l'âge qui reçoit les plus vives impressions, et celle de ces jours de mort ne devait jamais pâlir dans son souvenir.

Le duc de la Foëns eût été un homme supérieur dans tous les pays; dans le sien il grandissait encore au milieu des pygmées qui l'entouraient. Il le savait et en souffrait. Cela devait être; s'il eût pensé autrement, il n'eût pas été supérieur. Il savait que son talent et ses moyens portaient ombrage au ministre Villaverde qui

était alors en faveur à Lisbonne, et il se tenait à l'écart dans sa belle maison du Grillo, vivant dans cette retraite avec une jeune et ravissante femme qu'il avait épousée à soixante-dix ans, elle n'en ayant que vingt!

Comme elle était belle! quelle admirable grâce dans les contours de cette figure brune, mais dont la peau veloutée, satinée et odorante de fraîcheur, rappelait les plus beaux modèles du Titien! La première fois que je vis la duchesse de la Foëns, elle me frappa comme un de ces objets qui réclament l'attention et la commandent. Elle était grande comme il faut l'être pour avoir une taille gracieuse et souple; car une femme petite n'est pas souple; ses membres n'ont pas assez de jeu pour montrer leur élasticité. La duchesse avait la proportion juste; ses yeux avaient surtout une beauté que je n'ai vue qu'à elle, et que les femmes de l'Orient se donnent, d'une manière factice, en se frottant le tour des yeux avec du surmé; mais la duchesse de la Foëns tenait ce charme de sa propre nature. Son œil

de velours était grand et noir, bien encadré dans son orbite, et ne donnant son regard qu'au travers d'un double rideau formé par deux paupières également soyeuses. Ce regard eût été adorable seulement ainsi ; mais il s'y joignait cette particularité dont j'ai parlé : elle consiste dans un cercle largement tracé tout autour de l'œil, et qui semble enchâsser l'œil et son brillant flambeau dans un cadre de jais. On pourrait croire que cette trace noire autour de l'œil donnait de la dureté au regard; bien au contraire : le regard devenait plus doux, il s'appuyait sur le vôtre, et donnait la pensée d'une belle ame.

Elle était sœur de deux autres femmes aussi jolies qu'elle, mais peut-être moins belles [1]. La duchesse de la Foëns était un type de beauté

[1] Elles étaient toutes trois sœurs du marquis de Marialva, ambassadeur de Portugal en France, et que nous avons tous connu et aimé autant qu'estimé. Les deux autres sœurs s'appelaient : l'une la marquise de Loulé, l'autre la marquise de Louriçal. La marquise de Loulé était femme du malheureux marquis de Loulé, assassiné par D. Miguel.

qu'on pouvait dire exceptionnelle. Les deux sœurs plaisaient; elle, elle attachait. Elle portait sur son front comme une révélation transparente de sa belle ame. Elle avait une piété qui la faisait vivre bien plus avec les anges qu'avec nous, et il perçait de cette intention au dehors de son beau visage!... Non, Raphaël n'a pas inventé ces belles têtes de vierges, rêvant le ciel en berçant l'enfant Jésus!... Cette expression divine ne se trouve pas au bout d'un pinceau; il faut la nature même, elle seule donne ses modèles.

La duchesse de la Foëns était attentive auprès de son mari comme elle l'aurait été auprès de son aïeul; deux petites filles, pas beaucoup plus grandes que la mienne (elle avait alors trois ans), étaient toujours auprès de leur mère, et formaient avec elle un ravissant tableau! J'allais assez souvent au Grillo[1], et j'entendais avec un double plaisir les narrations

[1] Quartier de Lisbonne, le plus haut de la ville par rapport au port.

du vieux duc en voyant sa jeune femme écouter comme moi ce que peut-être elle lui avait entendu répéter plus de cent fois, sans jamais témoigner un signe d'impatience !... A la mort du duc, quoiqu'elle fût encore jeune, la duchesse se retira dans un cloître. Ce devait être sa demeure et son tombeau. Le silence, la retraite pendant sa vie, et puis le ciel après sa mort !

C'était devant cet ange, en louant Dieu de ce qu'elle n'était pas née au milieu de ces horreurs, que le duc de la Foëns me racontait le tremblement de terre de la Toussaint. Un jour, le marquis de Pombal arriva tandis que le comte d'Obidos et le duc de la Foëns me peignaient les scènes du second jour du désastre. Que de sujets de tableaux dans ces différentes aventures dont ils furent témoins ! Je ne croyais pas que l'intérêt de cette narration pût s'accroître lorsque le marquis de Pombal fut annoncé. Il avait douze à quatorze ans à l'époque de la catastrophe ; il pouvait donc s'en rappeler toutes les circonstances frappantes ;

mais les papiers de son père, dont il avait la plus grande partie, étaient une source encore plus intéressante. Il aimait à être questionné sur lui, et je ne lui ai pas épargné les demandes, comme on peut le présumer.

Il me donna l'explication, par exemple, d'une bizarrerie que je ne pouvais comprendre. Derrière le nouveau quartier, près de la place du Commerce, on voyait de longues façades de palais plutôt que de maisons construites avec une apparence de luxe et d'une manière uniforme; le mode d'architecture, ou plutôt l'ordre, était à peu près le même que celui observé dans les rues neuves et sur la place du Commerce. Mais derrière ces façades on ne voyait que des décombres et des ruines! Toujours les restes parlans des désastres de 1755! Quelquefois on apercevait derrière une riche colonnade une chaumière habitée par un pauvre artisan qui appendait une vieille botte, une chaise brisée ou tel autre signe de sa profession à une des belles colonnades de la façade. Cette bigarrure me frappa; le marquis de

Pombal me l'expliqua.— « Mon père, me dit-il, n'aimait pas la noblesse, et n'en était pas aimé, non plus que du clergé ; mais, en revanche, le peuple l'adorait. A l'époque du tremblement de terre, mon père proposa de rebâtir toute la ville basse selon une règle d'architecture uniforme, avantage inoui pour contribuer à la beauté de la ville, et que nous devions au plus affreux malheur. Il présenta cet avis dans le conseil ; mais, à sa grande surprise, il y trouva des oppositions, quoique l'orgueil de chaque noble portugais dût se trouver flatté de voir embellir la capitale du royaume. Mais l'avis était de mon père, et cela suffisait... Ils prétendirent que la chose était impossible pour l'uniformité, et que n'ayant pas tous le même architecte, cela ne se pouvait faire. Mon père leur répondit en faisant construire les façades par l'architecte du roi, et aux frais de la couronne. Seulement, il donnait au nom du roi l'emplacement et la façade toute commencée avec les matériaux... à la seule charge de transporter les

décombres hors de la ville[1]. Eh bien ! rien ne se fit, et les façades demeurèrent comme vous les voyez ; et maintenant, parmi ces décombres, toujours là depuis 1755, au milieu des reptiles, des scorpions et des mille-pieds que ces ruines enfantent en profusion, quelques misérables artisans, pour ne pas payer une patente, construisent une sorte de cabane derrière une colonnade corinthienne, et végètent dans cette sorte de cloaque impur. »

De toutes les impressions vives qu'on reçoit en parcourant Lisbonne, une des plus profondes est, sans contredit, celle produite par la vue continuelle de ces ruines parlantes qui vous racontent le tremblement de terre et ses désastres !... S'il est vrai que l'histoire morale d'un peuple est dans ses monumens, que doivent raconter des ruines !...

Il n'est donc aucune partie de la ville qui ne contienne plus ou moins de ces odieux vesti-

[1] On avait défendu de les jeter dans le Tage; ils étaient trop nombreux !...

ges... La partie haute est celle qui souffrit le moins, par la raison que j'ai déjà dite, mais que je ne sais comment expliquer. C'est un phénomène qu'il appartient à la science de résoudre.

L'Espagne a toujours une *alameda* [1] dans ses villes même les moins populeuses et les moins belles. L'Espagnol a le besoin de la *causerie* plus qu'on ne le croit, et il le satisfait en allant chaque jour plusieurs fois dans la promenade publique, pour y retrouver les mêmes individus. En Portugal, c'est autre chose; nulle part on ne rencontre un de ces moyens de réunion. A Lisbonne même, la capitale du royaume, on ne trouve qu'une promenade publique fort ordinaire, et d'une telle tristesse, qu'il est plus salutaire d'aller respirer sur la plage ou sur l'une de ces collines d'où l'on découvre cette contrée si belle... La promenade publique est si peu connue, que j'ai vu dernièrement une personne qui a habité Lisbonne deux ans, et qui ne connaissait pas le jardin public.

[1] Promenade plantée de peupliers, du mot *alamo* (peuplier).

La troisième colline commence à l'endroit où est assis le château de Lisbonne[1]; elle se prolonge en terrasse jusqu'à l'extrémité de la ville du côté de l'est qui, ainsi que je l'ai dit, est la partie la plus belle de Lisbonne. Mais, dans cette *beauté* dont je parle, il ne faut chercher aucune architecture remarquable. Rien ne rappelle même la volonté dans ce genre. Tout y est mesquin, de mauvais goût. Il n'y a rien de vraiment gothique; ce n'est même pas la Renaissance. Les églises sont de je ne sais quelle époque. Il semble que 1200 et les siècles antécédens, ainsi que les suivans, aient passé par-dessus et par-dessous. Je ne comprends pas que depuis le tremblement de terre on ait construit avec plus de légèreté.... comme si une maison qui vous tombe sur la tête vous faisait moins de mal pour avoir un mur de deux pouces au lieu d'un de huit pouces! La distribution inté-

1 *O Castello dos Mouros.* C'est un château peu important comme forteresse. Il a été fortifié par les Français durant l'occupation du Portugal par le duc d'Abrantès.

rieure n'est pas plus conséquente avec le bon sens. On y brûle en été ; on y a froid en hiver. On n'y connaissait pas les cheminées lorsque nous y sommes arrivés, et l'aversion que les Portugais avaient et ont toujours pour les Espagnols leur faisait rejeter le brasero. Ce qui faisait qu'en hiver, car enfin il y en a un, on souffrait de l'humidité froide ou occasionée par la pluie abondante qui tombe pendant deux mois [1]. Cependant le climat de Lisbonne est sain et beau, mais il faut s'y habituer. Pour la navigation, l'hiver est à Lisbonne à la fin de juillet, août et les premiers jours de septembre. C'est l'hiver du feu : alors tout est calciné, aucune herbe, aucune plante verdoyante, enfin notre décembre et janvier. Les feuilles de l'oranger, de l'arbousier, de tous les arbres verts sont elles-mêmes d'un gris terne. La chaleur est terrible pendant quel-

[1] Pendant l'été de 1798, e thermomètre de Réaumur a marqué une chaleur de trente-deux degrés ! Celle de vingt-neuf et trente est ordinaire.

ques heures de la journée, et vers le coucher du soleil, il s'élève un vent de mer qui passe sur je ne sais quelles fleurs qui ont résisté à la canicule comme nous avons des violettes qui sont victorieuses de la neige, et vous êtes enveloppé d'une vapeur fraîche et odorante qui vous fait oublier les heures brûlantes du jour. Et puis, ces trois mois passés, on éprouve du froid en atteignant le mois de septembre; les soirées sont même très-froides, et peuvent être dangereuses en raison de la chaleur de midi. C'est en octobre que commencent les premières pluies. Alors vous entrez dans le paradis dont je vous ai donné un aperçu bien pâle, bien peu selon ses mérites, et pourtant d'après ce que je sens à son seul souvenir.

C'est dans les environs de Lisbonne qu'il faut apprendre à connaître cette contrée qu'on peut décrire, mais jamais peindre. Ces environs semblent être formés pour faire une décoration en manière de vestibule et d'entrée à cette vallée de Cintra, que l'amour a chantée avec sa voix de cygne dans Camoëns, que lord Byron

a célébrée dans Child Harold, et que tous ceux qui la parcourent admirent au point de ne la plus vouloir quitter.

A peine les premières pluies ont-elles rafraîchi la terre, que les fleurs de l'automne paraissent aussitôt [1] : les safrans, la renoncule odorante, les narcisses, les violettes, entre autres une espèce à grands pétales d'un violet pâle et d'une odeur embaumée ! Les jeunes herbes, le premier feuillage, toute cette parure verdoyante et parfumée, se déploient comme par enchantement, et la nature revêt sa robe comme une belle reine qui se pare. C'est une merveille que de suivre les progrès de la végétation dans les environs de Lisbonne surtout.

[1] Dans les mois de février et de mars, il faut surtout se méfier des effets du soleil. Le temps est encore froid par l'effet des courans d'air des montagnes, et pourtant le soleil est brûlant et cause des fièvres catarrhales appelées dans le pays *constipaçoès* (prononcez *constipaçons*, et surtout de la gorge). Aux environs de l'équinoxe on éprouve encore de grandes variations et des pluies accompagnées d'ouragans. La nature est en convulsion. C'est alors que le beau temps commence, après les tempêtes.

C'est au point qu'on peut à peine marquer un intervalle entre l'automne et le printemps! Alors vous marchez dans un pays enchanté; vous parcourez des collines du sommet desquelles vous voyez toujours le fleuve couvert de vaisseaux, tandis que vous errez à travers mille jardins plantés d'orangers, de citronniers, de myrtes, de grenadiers dont les belles fleurs rouges font l'ornement des simples haies d'un jardin de paysan. Les émanations fortes des fleurs de l'oranger et du citronnier répandent dans l'air et jettent dans l'atmosphère une langueur qui n'a rien de souffrant, et donne au contraire à la vie un charme qu'on aspire, et qu'on ne remplace jamais par du parfum factice. Rien ne tient lieu ordinairement de la nature, on le sait; mais je crois que là plus qu'ailleurs on en a la preuve.

Parmi les quintas [1] des environs de Lisbonne,

[1] Ces jardins s'appellent *quintas* lorsqu'il y a une maison annexée au jardin. Un jardin situé derrière votre maison, à la ville, s'appelle *quintal;* et tout jardin ordinaire, *jardin*, en faisant sonner l'*n;* un potager, ou un jardin ouvert, *horta.*

la plus agréable était celle du marquis d'Abrantès. Il aimait les plantes rares, et on cultivait chez lui toutes celles que le climat de Lisbonne ne pouvait rendre indigènes ; mais combien en trouvait-on que nous avons grand'peine à faire élever dans nos serres, et qui, dans cette quinta, venaient embarrasser mes pas, ou bien garnissaient un mur, et poussaient ainsi vigoureuses et pleines de sève sous ce ciel fécondant qui nous est inconnu, quoique nous sachions ce que c'est qu'un ciel bleu et un soleil pur!

Dans cette quinta du marquis d'Abrantès, on voyait s'élever la magnifique mangolie ; tous les géraniums les plus rares y viennent en pleine terre et ne sont jamais rentrés ; les dattiers, les bananiers, les magnolias et les pisangs y sont couverts de fleurs et de fruits ; toutes les belles espèces de *cereus* de l'Amérique forment des haies ravissantes avec leurs feuillages serrés, et celui du *mesembryanthemum* grimpe et retombe en flocons le long du mur de la quinta.

Le marquis d'Abrantès me fit donner une

clef de sa quinta de Bemfica, avec une invitation de m'y promener autant que je le voudrais. J'y allai un soir. La maison était déserte, et un seul jardinier habitait cette retraite enchantée. Le vent de la mer venait mourir chargé du parfum des *ajoncs* en fleurs, et se mêlait à celui des orangers et des milliers de plantes et d'arbustes en fleurs qui alors étaient en pleine sève et donnaient leur vie à l'air.

En entrant dans la quinta, je fus frappée de la douceur des parfums qui m'enveloppaient. Il y avait de la magie ! Je m'arrêtai et levai la tête... j'étais dans une longue allée plantée de magnolias [1] dont les roses blanches caressaient mes cheveux ! Entre les magnolias on avait planté des daturas, des genêts [2], des daphnés gnidiums cultivés [3]. C'était une profusion de

1 Le *grandiflora*.

2 *Genista sphærocarpa* et *monosperma*. Le sphærocarpa est jaune, le monosperma est blanc, avec un joli calice rouge. L'espèce jaune est très-odorante en Portugal : c'est une odeur de fleur d'oranger adoucie. Les deux espèces fleurissent en février, mars et avril.

3 C'est, à ce que prétendent quelques naturalistes, la *casia* des an-

parfums à donner la joie du ciel à qui aimait les fleurs comme moi. Je vais citer à ce propos une anecdote qui me concerne, pour l'instruction de ceux qui, comme moi, pourraient céder au charme attractif de ces ravissantes séductions.

Le jardinier du marquis, voyant que j'aimais les fleurs, me fit un bouquet ou plutôt une gerbe des plantes fleuries les plus rares, que j'emportai. Je remontai dans ma voiture, où j'étais seule, et ma route se fit dans un état de douce somnolence qui, en vérité, il faut le confesser, avait un charme que je ne puis décrire. C'était un rêve sans objet, un état si doux, si heureux, que je ne puis le comparer à rien qu'à lui-même.

Mon bouquet, ou plutôt ma botte de fleurs, était à côté de moi dans ma voiture, et lorsque le vent frais du soir passait sur tous ces trésors, il me semblait qu'une voix d'ange me parlait!

ciens. Ses feuilles sont étroites et serrées, ses fleurs en petits bouquets. Elles paraissent avec l'automne.

J'arrivai chez moi. Il y avait du monde dans mon salon. Je ne voulus voir personne, et passai dans ma chambre. Je me sentais fatiguée, mais non pas péniblement. J'avais seulement une lassitude qui voulait du repos. Je sonnai ma femme de chambre, et demandai mon coucher. Tout en me coiffant de nuit, je regardais mon bouquet, et le faisais admirer à mademoiselle Louise. Je ne pouvais en détacher ma vue. Lorsque je fus couchée, je donnai l'ordre de le mettre dans une jatte de porcelaine avec un peu d'eau, et de le placer sur une table en face de mon lit, en l'éclairant de manière que je ne perdisse de vue aucune de ses fleurs, et puis je renvoyai mes femmes. Il me tardait d'être seule avec mon bouquet; je lui parlais, je le questionnais; il me semblait que ces pétales si vifs dans leur couleur, ces pistils d'or, ces feuilles d'émeraude, me répondaient du sein de ces magnificences, de ces parfums embaumés! — Oh! me disais-je, c'est une création animée qu'une pareille merveille! Et mes yeux demi-clos regardaient au travers de mes paupières

abaissées la gerbe de fleurs et ses mille couleurs... Tout-à-coup je me lève à demi et regarde encore mes fleurs... Enfin, je me jette à bas de mon lit, vais droit au bouquet et le remporte avec moi ; je le place sur mon chevet, et posant ma joue dans une touffe de magnolias, je m'endors dessus après avoir conversé encore quelque temps, mais probablement en divaguant, avec mes fleurs.

J'avais pour habitude de me lever de fort bonne heure et de déjeuner avec M. d'Abrantès. A dix heures, heure à laquelle j'étais ordinairement prête, il vint à ma porte ; ma femme de chambre lui dit que je n'avais pas encore sonné. Il pensa que la promenade m'avait fatiguée, et défendit qu'on me réveillât. Une demi-heure après il revint, et ne me trouvant pas encore éveillée, il repartit encore. A onze heures il revint une troisième fois avec ma fille qui avait alors trois ans. L'enfant, moins patiente que son père, frappa avec ses petites mains et ses petits pieds, en m'appelant de sa douce voix d'ange. Je ne répondis pas. M. d'A-

brantès s'alarma, car il savait que le moindre bruit m'éveillait. Il appela lui-même, et ne recevant pas non plus de réponse, il ouvrit la porte et entra. Ma fille, accoutumée à venir m'embrasser tous les matins dans mon lit, y grimpa toute seule tandis que son père ouvrait les persiennes. Mais avant que le jour éclairât la chambre, la pauvre enfant jeta des cris perçans !... Mon visage était glacé, et le jour qui tombait sur moi lui fit voir son changement.

J'étais là couchée au milieu de mes fleurs qui me servaient d'oreiller, mais froide et pâle, et le visage changé d'une si horrible sorte, que j'étais méconnaissable... Ma pauvre petite fille me baisait en pleurant à chaudes larmes et en m'appelant de toutes ses forces ; mais je n'entendais rien et ne pouvais répondre... M. d'Abrantès était sur-le-champ descendu chez M. Magnien, le chirurgien attaché à l'ambassade, et l'avait ramené avec lui. En me voyant, il s'écria : — De l'air ! de l'air ! et ces fleurs, ces fleurs maudites, jetez-les loin d'ici... elles l'auront peut-être tuée !

Mon mari m'enleva alors dans ses bras et me porta sur le petit balcon de mon oratoire qui donnait sur la mer ; mais l'air ne me faisait pas revenir. Il fallut m'inonder de vinaigre et me donner de fortes secousses par des frictions. Enfin, je rouvris les yeux, mais avec une peine infinie. Je ne savais où j'étais, je sentais comme un reste de rêve... je voulais ressaisir le fil rompu d'une idée... mais je souffrais violemment... ma tête surtout, ma tête était en feu et pesait comme du plomb ; elle tombait de droite à gauche, et de gauche à droite, sans que je pusse la retenir. Enfin, vers les trois heures, la migraine qui me causait une douleur si violente céda un peu aux remèdes continus qu'on m'administra. Je pus sortir. Mon mari commanda l'escalère, et nous allâmes par eau à Almada, de l'autre côté du Tage. J'étais faible, étonnée, comme sortant d'une longue maladie. Cette course me remit ; cependant je ne pus manger qu'une orange dans toute la journée, et pendant plusieurs jours il me fut impossible de sentir une fleur.

Voilà ce que j'ai éprouvé en face de ces parfums embaumés que j'aime pourtant toujours autant, et dont le goût n'a pas diminué chez moi. J'aime autant les fleurs, et surtout celles qui, ce jour-là, ont failli me faire périr [1].

Almada, dont je viens de parler, est une grosse bourgade située sur la rive de l'Alemtejo, sur la côte du sud. C'est là que plusieurs habitans ont des quintas. Les collines qui l'entourent sont diaprées des plus belles fleurs. Le *convolvulus tricolor* [2] couvre la terre de ses

[1] J'avais été asphyxiée par le parfum des daphnés et des daturas; une heure de plus, et les accidens les plus graves, la mort peut-être, s'en suivaient.

[2] A Lisbonne les prairies sont sur les collines; mais il n'y a pas de prairies comme dans le nord de l'Europe. Les graminées y sont rares et isolées; le terrain est couvert de trèfle, mais non pas du nôtre. J'ai trouvé plus de douze espèces de trèfle différentes sur une petite colline, derrière le moulin à poudre, près d'Alcantara. J'avais pour guide les recommandations de deux savans distingués, M. Linck et M. le comte de Hoffmanseg, naturaliste de grand savoir, dont j'aime et estime le talent. Il avait rencontré des plantes admirables dans ce côté de Lisbonne, et j'y trouvai en effet une abondante récolte : le *scilla hyaccathoïdes*, dont on ignorait la patrie avant que

belles fleurs en coupes bleu céleste qui rivalisent avec le beau ciel du pays. L'église d'Almada mérite d'être vue, et c'est un but de promenade d'autant plus agréable qu'on revoit toujours avec un nouveau charme Lisbonne et ses riches alentours.

C'était à Almada qu'on donnait dans l'été les combats de taureaux. Il y a bien un cirque derrière la place du Rocio ; mais les gens de Lisbonne préféraient aller voir le taureau à Almada que dans cet endroit resserré, et ils avaient raison. Du reste, le mieux eût été de ne pas y aller du tout, parce que les combats de

Linck et le comte de Hoffmanseg l'eussent trouvé, l'*ornithogalum arabicum*, l'*allium spinosum*. Le botaniste Lécluse, qui a herborisé en Portugal il y a près de *deux cent cinquante ans*, vante la flore du Portugal ; et depuis on a découvert plus de plantes qu'il n'en signale dans son ouvrage, qui aujourd'hui se trouve presque nul. La flore du Portugal est, au reste, très-mal observée, et peu de savans la traitent comme elle doit l'être. Si j'eusse été maîtresse de mon temps, j'aurais bien aimé à faire un pareil travail ! Il eût été plus dans les habitudes d'une femme de s'en occuper que de souffrir comme j'ai souffert ! Et maintenant, ce n'est pas sur une terre arrosée de sang qu'il faut aller chercher des parfums et des fleurs !...

taureaux en Portugal ne sont qu'une mauvaise parodie de ceux de l'Espagne. Les taureaux sont *bouletés*. On leur met des boules d'ivoire ou d'os grosses comme une pomme au bout des cornes, et de cette manière l'homme qui les combat court moins de danger. Cette mesure fut ordonnée depuis que le fils du comte dos Arcos fut tué par un taureau en le combattant [1]. Il arrive toujours des accidens néanmoins, et je fus témoin d'un malheur le premier jour que je fus à Almada. Un homme se présenta pour combattre le taureau. L'animal avait le sentiment de sa force, mais sachant qu'elle était neutralisée dans l'usage de ses cornes, il n'essaya seulement pas de s'en servir. Il fondit sur l'homme, et de son museau lui fendit le sternum ! Le malheureux tomba en vomissant des flots de sang, et expira avant d'être transporté hors du cirque.

[1] Le taureau le saisit en surprise, comme le malheureux jeune homme se retournait pour parler au roi. L'instinct du taureau est bien remarquable dès qu'il voit son danger.

J'aime Almada !... j'aime son église surtout située sur une hauteur... Au bas est l'hôpital des Anglais... C'est principalement le soir qu'il faut aller à Almada !... Il faut partir de Lisbonne au soleil couchant ; on voit encore la cime des coteaux dorée par ses derniers rayons ; puis ils faiblissent, le ciel devient plus sombre, le vent fraîchit et s'élève... bientôt quelques lumières brillent entre les cordages et les mâtures noires de mille vaisseaux ; on entend des voix qui chantent ; c'est la barcarole de Venise, la chanson du lazzarone, le bolero de l'Andalou, le chant plaintif des bords du lac de l'Ecosse, et depuis la *roum* indienne jusqu'à la chanson française, les matelots de tous les pays chantent sur le tillac de leur navire en préparant leur souper. Il y a un mouvement, une vie dans ce tableau qui éloigne toute idée de trouble et de crainte, et en même temps que la rade s'illumine de ses mille feux, ceux de la ville commencent à briller dans l'ombre fraîchissante du soir. C'est alors que commence l'existence ! c'est alors que le mouvement est

possible aux membres harassés et courbés sous la fatigue d'une journée brûlante. Alors tout souvenir de crainte, de trouble, disparaît devant l'air frais de la nuit ! Dès que l'heure de l'angélus a sonné à Lisbonne, il ne faut pas admettre qu'on puisse parler d'affaires sérieuses. J'ai vu des exemples de cette nonchalance commandée par la puissance qu'exerce la chaleur en énervant les forces au-delà de tout ce qu'on peut dire. Un homme habile qui aurait des gens à lui, dont il pourrait disposer selon sa volonté, et non selon celle du temps, aurait, je crois, un bien grand avantage sur l'ennemi qui l'attendrait couché sur son lit de repos.

Le caractère des Portugais doit être l'objet d'une étude particulière. On croit communément dans le reste de l'Europe que l'Espagnol et le Portugais sont de même nation, et que l'habitant de la Péninsule est le même à Lisbonne qu'à Cadiz. C'est une erreur. Ces deux peuples sont aussi opposés de caractère et de nature qu'ils le sont de physique. A peine

a-t-on quitté Badajoz et passé le Cayo, petit ruisseau, limite des deux royaumes, qu'on s'aperçoit de la différence avant même que la prononciation en ait averti. En Espagne, le langage est comme l'homme, mesuré, grave, guttural, plein; en Portugal, c'est un léger sifflement des lèvres, une parole brève. En Espagne, des mots élégans, des phrases longues peut-être, mais toujours dignes; en Portugal, un parler plus entrecoupé. A Badajoz, du reste, jamais on ne parle portugais; à Elvas, on ne parle jamais espagnol, et pourtant il n'y a seulement qu'une demi-lieue d'une ville à l'autre; mais il y a un chemin que la haine a rendu bien long entre les deux peuples, et qui jamais ne sera abrégé!

Une grande différence existe entre eux pour le physique [1]. Des yeux noirs et une peau brune sont les seuls traits qui se rapportent. Le Portugais est trapu, plus gros qu'élancé, et n'a jamais

[1] Je répète pour le physique ce que j'ai dit pour le moral: c'est qu'il y a des exceptions.

d'élégance dans la taille; ses lèvres sont épaisses, ses cheveux souvent crépus, et ses traits ronds et massifs n'ont aucune analogie avec les lèvres fines, le nez effilé, les membres nerveux, souples, agiles et toujours élégans de l'Espagnol; qu'il soit Andalou ou Castillan, n'importe, le type est toujours le même, comme il l'est également chez le Portugais. Dans le premier, il y a toujours franchise dans le regard et dans la parole; dans l'autre, il existe une sorte de sentiment de son infériorité qui le rend non pas timide, mais craintif et continuellement en garde contre lui-même, ce qui empêche toute franchise dans l'abord. La même différence existe dans les haines de ces deux peuples. L'Espagnol sûr de lui, peu en crainte du Portugais, ne l'aime pas et le témoigne par une sorte de mépris. Le Portugais le hait, mais sa haine est active et dévorante comme la haine de l'impuissance. S'il y a quelques germes encore d'une bonne nature en Portugal, c'est sous la cape brune du paysan. La noblesse, sauf quelques exceptions parfaitement honorables,

parmi lesquelles je me glorifie de compter de nobles et de dignes amis, est entièrement dégénérée. Mais le peuple des campagnes, qu'il ne faut pas confondre avec celui des villes en Portugal, est encore bien bon par le cœur, et pourrait devenir une nation, si les curés et les moines, usant de leur dernier moment de pouvoir, ne perdaient pas ce qui reste de grand et de généreux dans cette nation. Quelques années encore, et ils sont tout-à-fait perdus. Je les connais; j'ai habité ce pays-là, et je l'ai toujours suivi avec un profond intérêt; mais j'en suis arrivée à ce point de mon étude, de déplorer la perte d'une belle nature qui tombe chaque jour sous les coups répétés du clergé et d'un savoir mal enseigné qui devient poison au lieu d'être ce qu'il devrait être, le baume du cœur et le régulateur de la pensée.

Toutes les fois que des hommes habiles et étrangers aux mœurs étroites des Portugais ont pris les rênes du gouvernement, la machine a bien marché, et la partie forte, la masse, a répondu à l'appel d'un homme de cœur. Voyez

le comte de la Lippe[1] ! cet homme, qui encore aujourd'hui est grand parmi la nation portugaise, est tout simplement appelé par le peuple *O gran conde!* La nation tout entière lui paie un tribut de vénération. Il est le créateur de l'armée portugaise, et comment !

[1] Comte de la Lippe-Buckenbourg. Voir son portrait, admirablement tracé, dans l'ouvrage de Zimmerman, intitulé *la Solitude*.

CHAPITRE IV.

Société de Lisbonne. — Le comte de Villaverde, premier ministre. — Le ministère en général. — Le corps diplomatique. — Le nonce du pape. — Souvenirs rappelés du jour de l'entrée à Lisbonne. — Ma présentation à la cour. — L'opéra de Lisbonne. — La Catalani. — La Guaforini. — Cintra. — Description de Queluz, résidence royale. — Ce que c'est que le Coraçaon de Jesu.

J'ai déjà dit que la société de Lisbonne était nulle quant au pays par lui-même. Je dis nulle, parce que je ne regarde pas comme élémens de société trois ou quatre maisons qui reçoivent parce que cela leur plaît. Il suit de là que lorsque ces familles vont à la campagne ou aux eaux, la *société* de la ville retombe dans sa

léthargie : c'était l'histoire de celle de Lisbonne au moment où j'y arrivai. La comtesse da Ega, jeune, jolie et spirituelle femme, avait *deviné* l'agrément de la vie sociable, et sa maison était le rendez-vous de tout ce que la ville de Lisbonne renfermait d'artistes, de poëtes et de personnes agréables et parlant français ou bien italien, qualité fort rare à cette époque à Lisbonne. La comtesse da Ega était fille du comte de Oyenhausen, et nièce du marquis d'Alorna, l'un des hommes les plus remarquables du Portugal, s'il n'en eût été en même temps le plus superstitieux. Il était parent de la famille régnante, et sa position lui donnait toute facilité pour avoir la première place en Portugal ; car on l'aimait en même temps qu'on l'appréciait. Il commandait une légion appelée la légion étrangère, dont la bonne tenue a fait dire au duc d'Abrantès que ce corps méritait les honneurs de la garde impériale, et à cette époque cet éloge était une gloire.

La comtesse da Ega venait de quitter Lisbonne pour aller à Madrid où son mari était

ambassadeur de Portugal. Elle était jeune et charmante; sa taille élancée et gracieuse, ses yeux d'un bleu doux et d'un éclat cependant assez vif, ses cheveux d'un blond ravissant, lui donnaient l'aspect d'une jeune fille du Nord, en même temps que la grâce incomparable de la taille des femmes du Midi révélait dans la sienne qu'elle était née sous le ciel de la Péninsule. Son instruction était vaste, et son esprit fin et tout français lui donnait un charme dans la conversation que je sus apprécier aussitôt que je l'eus rencontrée.

Mais elle n'était plus à Lisbonne, et je n'y trouvai que les *saudades* qu'elle y avait laissées. Une famille portugaise qui voulait la copier en même temps qu'elle avait l'anglomanie, la famille de Bellas, avait bien la prétention de la remplacer; mais on ne trouvait que la prétention, et voilà tout. La mère était nulle, les deux filles impertinentes plus que cela ne leur était permis; quant au marquis, je ne l'ai jamais vu, je l'ai cru long-temps un être de raison.

Les trois sœurs du marquis de Marialva,

qu'on appelait les *trois grâces*, avaient beaucoup de beauté, mais peu de ces ressources qui forment une maison agréable. La marquise de Loulé et la marquise de Louriçal avaient bonne envie d'aller dans le monde et de voir le monde ; mais la duchesse de la Foëns, leur aînée, vivait solitaire comme une carmélite. Elle avait épousé à vingt ans un homme de soixante-dix.

Le marquis de Loulé, homme agréable et tout Français dans ses façons, aimait fort le plaisir et le monde. Il dansait à merveille, et lorsque nous avions un bal, nous comptions sur le marquis de Loulé comme sur notre meilleur danseur. Je parlerai plus tard de la catastrophe qui a amené la mort d'un homme qui fuyait tous les ennuis politiques qui pouvaient le faire tomber dans un pareil précipice !

Le duc de la Foëns, malgré son grand âge, était l'homme le plus aimable de la cour de Lisbonne. Il était méchant, ce qui est prouvé par sa conduite à l'égard de cet homme que l'Allemagne pleure encore et que le Portugal, mainte-

nant que la mort a détruit les impressions de l'envie, estime autant qu'il le regrette aujourd'hui; le prince de Waldeck [1], persécuté par le duc de la Foëns, et qui mourut sa victime, le prince de Waldeck, le plus beau présent que l'Allemagne pût faire au Portugal, est aussi une preuve de l'ingratitude de ce royaume mal gouverné, mal dirigé, et qui payait les services par la persécution... Le peuple, au reste, était plus juste que ses chefs, et lorsque je fus à Lisbonne, quoique le prince de Waldeck fût mort depuis cinq ou six ans, son souvenir était palpitant dans la classe populaire. Le duc de la Foëns qui était haineux et passablement philosophe à la mauvaise façon de ceux qui n'y entendent rien; le duc de la Foëns résolut de mettre obstacle à l'arrivée et à l'établissement de tous ceux qui viendraient en Portugal. C'est ainsi que recevant la visite du comte de Novion, émigré français auquel Lisbonne doit sa sûreté, il lui demanda s'il avait

[1] Le prince de Waldeck mourut à Cintra, des suites d'une blessure qu'il avait reçue devant Thionville.

déjà visité plusieurs curiosités dans la ville !... — Allez surtout voir le tombeau du prince de Waldeck, monsieur le comte, lui dit-il avec un sourire plus que méchant surtout dans l'homme dont les tracasseries ont amené la fin du meilleur et du plus excellent des hommes [1] !...

Je n'écris pas un ouvrage dont le but soit de mériter le nom de *Voyage*. Ce titre est plus étendu que je ne veux le justifier. Je ne veux parler d'ailleurs que de ce que j'ai vu, ou bien de choses qui se trouvaient si près de moi, que je pouvais avoir sur elles des renseignemens positifs.

C'est ainsi que je raconte ce que je trouve dans mes notes sur le Portugal, parce que je suis certaine que le séjour que j'ai fait dans ce pays m'a mise à même d'en rapporter des détails inconnus en France.

J'ai parlé de la société portugaise et du peu

[1] « Monsieur le duc, répondit le comte de Novion, qui comprit l'allusion du duc de la Foëns, je n'ai pas vu le tombeau du prince de Waldeck ; si je le voyais, je le voudrais venger. »

de ressources qu'elle présentait. Le principal obstacle qu'on rencontrait chez les naturels du pays, était surtout, à cette époque, l'ignorance de la langue française. On parlait beaucoup l'italien, un peu l'anglais, et très-rarement le français. Il y avait ensuite une grande antipathie contre la France à cause de la révolution de 1793; antipathie qu'avait augmentée, sans le vouloir, le maréchal Lannes, qui, lorsqu'il apprenait que le prince régent [1] ne voulait pas signer quelque chose que le secrétaire d'ambassade lui envoyait, s'écriait :

— Ah! ah! il ne veut pas signer! nous allons voir beau jeu!... Il va avoir affaire à moi!...

Et le pauvre prince, dont le courage n'était pas la vertu, avait aussitôt la colique, et signait tout ce qu'on voulait.

Le maréchal Lannes, ce Roland de notre armée, comme chacun de ses frères d'armes se plaisait à le reconnaître, n'avait pas l'urbanité

[1] On appelait ainsi D. João VI avant la mort de sa mère, qui était reine de Portugal, mais folle.

des chevaliers courtois du temps fabuleux de la chevalerie, mais bien la vaillante rudesse de cette époque dans toute sa vérité. Que faire contre un homme qui tranche une question comme il le fit une fois dans le cours de sa mission diplomatique? C'est un fait assez plaisant pour en garder le souvenir.

Lannes avait eu la franchise de parler à l'Empereur comme personne ne l'avait fait jusque-là, relativement à ses affections intérieures. L'Empereur n'était plus amoureux de l'impératrice Joséphine, mais il voulait qu'on respectât son titre d'épouse de Napoléon, et il avait raison. En conséquence Lannes fut envoyé à Lisbonne avec le titre très-circonscrit pour son nom personnel de ministre plénipotentiaire de France. Arrivé dans une cour étrangère, dans laquelle il se trouvait malgré lui, le général Lannes y débuta avec toute l'humeur d'un homme qui ne veut pas être agréable, et qui veut même déplaire.

Il réussit bientôt au-delà de ses souhaits; le prince du Brésil, qui était poltron, le redouta

avec son grand sabre, au point de le prendre pour *croque-mitaine*. La princesse, qui cherchait partout des conquêtes, le trouva un mal-appris parce qu'il était amoureux de sa femme. La reine, dans un de ses momens lucides, ayant demandé s'il était *pieux*, et ayant appris qu'il n'allait jamais à la messe, le prit en horreur au point de crier au secours en entendant son nom. Les princesses, veuve, sœur, que sais-je, toute la famille enfin, y compris les petits princes, tout cette graine princière qui a poussé depuis, et qui a produit D. Miguel, D. Pedro, une foule de principicules qui, Dieu merci! ont prouvé que cette graine était à conserver, tout cela prit le général Lannes dans la plus belle des haines. Cela lui était égal, il allait toujours son train, et le grand sabre n'en retentissait que mieux sur les dalles de marbre des cloîtres de Mafra et des corridors de Queluz.

Mais lui aussi avait ses haines! il y avait une ambassade d'Angleterre qui était pour le général Lannes le plus grand tourment de son *exil*,

comme il appelait son sejour diplomatique en Portugal.

Cette ambassade d'Angleterre était alors occupée par sir Robert Fitz-Gerald, frère ou cousin de celui qui avait épousé *Paméla*, la fameuse Paméla... Ce sir Robert était un grand homme, très-beau, ayant une charmante tournure, et sachant surtout, comme personne à Lisbonne et même partout, ce que c'étaient que les manières du grand monde. Il avait pour femme une personne qui, je crois, le savait un peu moins. Elle avait la forme d'un *peigne* comme la duchesse de Gordon le disait de lord Cunningham. « Cet homme, disait la duchesse, ressemble à un *comb* (peigne) : il est tout *dent* et tout *dos!* »

Ce qui était vrai pour le marquis de Cunningham, l'était encore plus pour lady Fitz-Gerald. Elle était grande, osseuse, ayant de longs bras, de longues dents, des épaules au milieu desquelles s'encaissait une tête, dans laquelle on voyait deux yeux flamboyans qui dardaient des injures à tout ce qui portait le nom de Fran-

çais. Jugez ce que le général Lannes devait supporter de cette artillerie!

Sir Robert avait trop de tact pour déclarer la guerre de cette façon à la France. C'était bien assez que son pays s'en acquittât comme alors il le faisait, en prenant les bâtimens en mer sans déclaration de guerre; il se tenait donc tranquille, mais le général Lannes ne lui en savait aucun gré. Il y avait à l'ambassade une personne qui parlait pour vingt-cinq ennemis : c'était lady Fitz-Gerald; elle avait pour nous un sentiment étrange de haine; il allait jusqu'à la déraison. Lannes, qui était fort amusant dans ses grandes colères contre elle, disait que chez lui, quoiqu'il aimât passionnément sa femme, qui certes le méritait bien, il n'en était pas ainsi. Selon lui, la femme ne devait pas agir sans l'autorisation du mari; *la poule ne devait pas chanter devant le coq!* — Mais que faire devant lady Fitz-Gerald? J'aurais voulu l'y voir, le maréchal! Il en parlait bien à son aise.

Les deux maris diplomatiques se rencon-

traient au lever du prince du Brésil qui, pour éviter toute discussion d'étiquette, avait donné le pas au nonce du pape. De cette façon, nul ne se pouvait plaindre, puisque les deux ministres de France et d'Angleterre étaient *égaux en grade* [1].

Mais le général Lannes ne le voyait pas ainsi, et lorsque sir Robert arrivait à la porte de la salle d'audience à Queluz, et que là avec tout le dédain d'un pair d'Angleterre, et toute l'aisance d'un homme de cour, il passait devant le général de la république française qui tout en laissant traîner son grand sabre ne faisait pas plus d'effet ; quand ces momens se présentaient, et ils se présentaient souvent, le général devenait insensé de colère...

— J'en aurai raison ! s'écriait-il, en revenant chez lui furieux.

Mais le moyen ! comment aller dire à un

[1] Tous deux étaient ministres plénipotentiaires. Ce fut mon mari qui fut ambassadeur ; alors il aurait eu le pas sur lord Fitz-Gerald, mais le nonce tranchait la difficulté.

homme : — Vous m'impatientez ! battons-nous ensemble !

Un autre moyen de vengeance vint à l'esprit du maréchal, et dans le moment il le mit à exécution.

C'était la veille d'un jour où il devait aller faire sa cour à Queluz. Il fit monter dans son cabinet un homme de ses écuries dont il était parfaitement sûr, et lui expliqua sa volonté. L'homme le comprit et promit de la remplir à sa satisfaction.

Le lendemain matin, à onze heures, le général monte en voiture et se dirige vers Queluz. Il avait quatre chevaux sur une petite voiture coupée très-légère, mais dont pourtant le poids redoublé par la vitesse pouvait être redoutable ; son cocher était habile et avait le mot.

Sur la même route était aussi, à peu près à la même heure, le ministre d'Angleterre qui allait comme son confrère à la résidence royale. Il était dans une voiture anglaise attelée aussi de quatre chevaux, mais allant au très-petit

trot, pas d'ambassadeur enfin. Je ne sais comment la chose arriva; mais en passant près de la voiture anglaise, la voiture française l'accrocha si bien, que la voiture anglaise versa corps et biens dans l'un des fossés de la route. L'autre voiture poursuivit son chemin victorieusement et arriva à Queluz pour le moment de l'audience.

Le général Lannes trouva tout le corps diplomatique réuni. On attendit encore quelque temps pour laisser arriver le ministre d'Angleterre... Voyant qu'il ne venait pas, M. d'Araujo, alors ministre des affaires étrangères, vint dans la salle diplomatique pour connaître la cause du retard.... Pendant quelque temps le général Lannes laissa faire toutes les conjectures possibles sur l'absence de sir Robert; mais ennuyé enfin d'entendre toujours les mêmes paroles, et satisfait de regarder cette fatale porte que le ministre d'Angleterre ne lui rendrait plus aussi désagréable, il se tourna vers M. d'Araujo en lui disant :

— Vous attendez le ministre d'Angleterre,

eh ! mais il ne viendra pas aujourd'hui, je l'ai laissé dans un fossé sur la route de Lisbonne à Queluz...

— Vraiment ! dit M. d'Araujo avec ce sourire fin et spirituel qui lui était propre ! Comment avez-vous vu sir Robert dans cet embarras et ne lui avez-vous pas proposé une place dans votre voiture, puisque vous étiez seul ?... Cela eût été du plus exquis bon goût pour un ennemi, savez-vous !

Le général regarda le ministre avec un air étonné ; cette parole-là venait de lui indiquer qu'il avait manqué son triomphe.... — C'est vrai, disait-il... mais la porte... la porte !...

Lady Fitz-Gerald, en apprenant cette aventure, devint un peu plus méchante que par le passé ; et ce fut dans des dispositions aussi hostiles que vraiment haineuses pour tout ce qui portait un nom français, qu'elle accueillit la nouvelle ambassade. C'était d'ailleurs ce nom que nous rapportions avec nous cette fois, et qui donnait le pas sans discussion sur le ministre d'Angleterre comme sur tous les autres.

La légation espagnole était triste au premier aspect. Le comte de Campo-Allange, ambassadeur d'Espagne, ambassadeur de famille, était le plus digne des hommes sans aucun doute, mais il est difficile de trouver un homme plus nul que lui. Il était fort riche, mais avare et vieux. Ensuite, sa dévotion était si austère, si fanatique, qu'en vérité on aurait pu lui demander s'il était *vieux chrétien* [1]. Rien ne ressemblait à ce qu'il avait et ce qu'il appelait de la religion ; c'était un ascétisme furieux et sans nom. Le comte de Campo-Allange était veuf ; il était riche, et l'Espagne qui était pauvre alors, malgré son Mexique, était bien aise de trouver de bons, de *vieux chrétiens*, qui dépensassent leur argent pour la gloire de Dieu et du roi d'Espagne. Le comte avait été à Vienne où il s'était fait honneur de sa fortune, et où son souvenir comme excellent homme est encore vénéré. Son état-major diplomatique était composé de

[1] On sait qu'on appelle ainsi en Espagne les chrétiens de naissance et qui n'ont pas encore abjuré.

plusieurs jeunes Espagnols d'une opinion très-opposée, mais dont plusieurs avaient beaucoup d'esprit. J'ai oublié le nom de plusieurs d'entre eux, mais j'en ai conservé d'autres aussi que je n'oublierai jamais, par des motifs contraires. L'un est celui du premier secrétaire d'ambassade, D. Perez de Castro. Cet homme me faisait toujours une singulière impression lorsqu'il venait chez moi ; ses traits, fortement prononcés, étaient si expressifs, qu'on ne pouvait le fixer sans avoir aussitôt une sorte de révélation de ce qu'il était, et certes ce n'était pas un homme ordinaire !... La suite l'a prouvé.

—Si jamais il y a une révolution en Espagne, disais-je en regardant D. Perez, je suis sûre que D. Perez sera l'un des premiers à lever l'étendard de la révolte.

Je ne me trompais pas dans mes prévisions; à peine y eut-il un mouvement en Espagne que D. Francisco leva l'étendard de la révolte ou de la liberté comme on voudra, et qu'il jeta le cri de guerre...

L'autre secrétaire d'ambassade d'Espagne se

nommait Camille de los Rios ; il était fils naturel du comte de Fernand Nuñez. Il avait une charmante figure, une jolie tournure ; il avait été élevé au collége de Sorèze en France, et parlait français à ravir. La première fois que je le vis, je fus autant frappée de son bon air, de l'aisance de ses façons toutes françaises que de la pureté de son langage. Il était tellement aimé de la comtesse de Fernand Nuñez, femme de son père, qu'il avait plus de crédit sur elle que ses propres enfans, et cela ne m'étonna pas lorsqu'on me l'apprit. Il était tout simple que Camille de los Rios fût aimé de ceux avec lesquels il vivait : il était à la fois poli, spirituel, et tout-à-fait du monde.

Camille de los Rios avait une opinion toute opposée à celle de son confrère. Il le prouva bien lorsque, se trouvant en France après l'arrestation vraiment illégale du roi d'Espagne et de sa famille, il se fit enfermer à Pierre-Châtel, pour la véhémence de ses propos, et surtout pour le danger qu'on trouvait qu'il y avait à l'entendre prêcher dans un langage éloquent

une morale qui n'était pas celle de l'Empereur.

A Lisbonne, il était gai, fort causant, mais nullement politique; il causait avec les femmes, nous aidait à faire le thé, à le servir, avait toujours des bouquets à donner, un service à rendre... Je n'aurais jamais deviné enfin, sous cette enveloppe légère et toute mondaine, un homme à grandes vues et à pensées larges et généreuses.

Il dînait un jour chez moi avec toute l'ambassade d'Espagne. Au dessert je le vois me regarder en souriant avec une expression fine et malicieuse, comme pour me promettre quelque histoire réjouissante; c'était vrai.

— Que croyez-vous qu'a fait notre ambassadeur de ces belles porcelaines que vous admiriez l'autre jour à dîner à l'ambassade d'Espagne, madame l'ambassadrice? me dit-il.

— Mais il fait comme moi, je pense, il les admire beaucoup.

—Pas du tout! ce matin il lui est venu un remords en regardant un des deux vases qui sont sur la console, et qui lui ont été donnés ainsi

que le service par l'empereur d'Autriche, comme vous le savez... Il a fait venir son chapelain. Ils ont tous deux condamné les vases qui, sur-le-champ, ont été enlevés de la chambre, et confinés Dieu sait où; mais les assiettes de service du dessert sur lesquelles sont les admirables petits anges de Raphaël et les amours de l'Albane, leur arrêt a été plus rigoureux, et ils ont été condamnés sans appel...

— Comment, condamnés!

— Oui, condamnés à être, non pas *brûlés*, mais bien et duement *cassés*. Aussitôt l'arrêt rendu, il a reçu son exécution, et ces magnifiques assiettes que vous trouviez l'autre jour dignes des honneurs du cadre, sont maintenant au coin de la borne qui est devant notre hôtel, servant aux *muchachos* pour jouer au petit palet.

— Et ce que vous dites est sérieux?

— Très-sérieux.

Comment résister à une chose aussi ridicule? Quant à moi, je ne le pus, et le plus beau rire s'empara de moi. Je ne fis pas la sottise de ra-

conter cette belle histoire à mon mari ; il aurait fait une telle guerre au comte de Campo-Allange, que l'autre n'aurait pas pris la chose en plaisantant peut-être.

Huit jours après, les vases avaient pris le même chemin que les assiettes, et le plus beau service qui fût peut-être sorti de la manufacture de porcelaine de Vienne, fut ainsi mutilé par un homme qui avait cependant du cœur et une ame faite pour sentir ce qui était bien.

Le ministre de Hollande, M. d'Hormann, était un homme du temps de Charles-Quint, lorsque les Gantois et les Anversois existaient. C'était un bon Belge et un bon Hollandais tout à la fois. Il y avait dans cet homme de l'honneur, de la bonté, de la générosité; c'était le Belge-Flamand de Walter Scott, ou plutôt celui que M. Berthoud nous peint si vrai et si admirablement exact dans ses Chroniques de Flandre. M. d'Hormann était marié, et sa femme était comme lui une de ces personnes qu'on aime à connaître.

Mais ce qu'il y avait de plus remarquable dans

le corps diplomatique à cette époque à Lisbonne, c'était le nonce du pape... C'était un homme fort supérieur en tout point que monseigneur Galeppi; il était alors archevêque de Nisibis, et sa place de nonce du pape, place qui ne se donnait qu'à un homme habile dans la diplomatie, lui rapportait beaucoup d'argent.

Il était vieux, très-vieux même; cela ne l'empêcha pas de se déclarer mon adorateur le premier jour de mon arrivée, et de dire hautement qu'il tenait à honneur d'être mon cavalier servant; du reste, parfaitement soigné sur sa personne, toujours frisé, pomponné, parfumé, ne marchant que sur la pointe du pied de peur de salir ses souliers parfaitement cirés. Il avait l'air de ces abbés qu'on se représente dans les momens où la pensée errante cherche à se fixer sur un individu qui vous est dépeint sans que jamais son modèle se soit offert à vous. C'est ainsi que les abbés de ruelle et de boudoir nous ont été contés par nos grands-pères; nous ne les avons jamais vus...

Quant à moi, je crois que le nonce Galeppi était un de ces abbés-là.

Il avait un esprit de démon, moqueur de la façon la plus exquise ; jamais une personne ne me fut présentée sans que son portrait ne fût aussitôt tracé de main de maître par le nonce qui, en sa qualité de cavalier servant, se tenait à côté de mon fauteuil durant les longues et ennuyeuses heures qu'il me fallut subir pendant six semaines... L'usage de Lisbonne est qu'une ambassadrice attende chez elle que les dames du pays aillent la visiter. Elle reçoit ainsi plus de trois cents personnes qu'elle n'a jamais vues, qu'elle ne connaît par aucun antécédent, et auxquelles par conséquent elle ne sait que dire... C'est une des plus ennuyeuses corvées que j'aie été contrainte de faire dans toute ma vie.

Le nonce, une fois en possession du rôle de mon adorateur, le soutint avec une telle constance que je suis encore à comprendre comment cet homme ne s'est pas démenti une seule fois pendant les deux années que j'ai passées à

Lisbonne... C'était une manière de s'établir dans la maison d'une façon familière et pourtant sans bassesse. De tels arrangemens ne nous paraissent pas compatibles avec nos mœurs, nous qui sommes tellement peu flexibles que nous nous blessons par trop de raideur en face d'une difficulté.

Le nonce devait être bien avec l'ambassadeur de France; mais comment fraterniser avec le colonel-général des hussards? Le nonce du pape n'est pas guerroyant ni gaillard de sa nature, et il était difficile d'obtenir cette intimité qu'il désirait et qui lui était commandée, lorsqu'il apprit que l'ambassadeur avait une jeune femme; qu'elle fût agréable ou non, ce n'était pas ce qui l'inquiétait beaucoup : il avait soixante-dix ans; mais c'était une femme qu'on pouvait flatter et soigner, c'était assez pour lui; que lui importait qu'elle eût dix-huit ans!... Tant mieux, après tout.

Quelques années auparavant, étant à Florence avec le général Murat, il dut signer et discuter un traité avec le général; mais comme il crai-

gnait d'être deviné, il mit des lunettes vertes pour cacher son regard. Ce fut l'Empereur qui me raconta ce fait à mon retour en France, en me parlant du nonce et de sa finesse.

Lorsque tout fut terminé en Portugal pour la maison de Bragance, le nonce ne voulut pas partir pour le Brésil avec la famille exilée. Le duc d'Abrantès le trouva donc à Lisbonne, et il le trouva tout aussi obséquieux et tout aussi mielleux... Pendant quelque mois il parut dévoué à la cause de la France; mais aussitôt que l'escadre anglaise parut dans la rade, il prit un singulier parti : il se *déguisa en pêcheur*, et un beau soir il disparut et alla rejoindre ses amis les Anglais à bord du vaisseau-amiral.....

La famille de l'ambassadeur d'Autriche était pour moi, comme pour ses amis, la plus charmante relation. Madame de Lebzeltern était Espagnole, et depuis trente ans femme du ministre d'Autriche; ses enfans, au nombre de quatre, trois filles et un garçon, formaient la plus agréable partie de la société étrangère de Lisbonne, la seule à voir en raison du peu d'é-

tendue des relations qu'offraient les nobles du pays. Quant aux négocians, ils étaient encore plus difficiles à réunir autour d'une table gaiement servie, ou bien autour d'un piano pour faire ou entendre de la musique. La famille Lebzeltern était toujours disposée à faire tout ce qui convenait à chacun. Doña Maria, Doña Mariana et Doña Teresa, étaient les trois sœurs qui si long-temps ont embelli pour moi le séjour de Lisbonne. L'aînée surtout, Doña Mariana, était une personne dont l'esprit et le cœur m'ont donné de bien doux instans. Doña Teresa ne m'aimait pas. J'ai été long-temps à pouvoir en trouver la cause !... enfin j'ai connu ce terrible secret. La raison de l'infortunée s'est altérée !... et dans son délire elle a tout dit !... Le duc d'Abrantès en fut comme moi bien malheureux !... M. de Lebzeltern, qui est aujourd'hui ministre d'Autriche à Rome, est le frère de ces excellentes amies qui posséderont toujours mon amitié et mon estime.

Le comte de Wasilieff, ministre de Russie, était d'une telle nullité que je ne sais comment

j'ai conservé le souvenir de son nom. Il était garçon, ne recevait jamais, ne riait jamais, parlait à peine, comprenait peut-être encore moins, et en tout passait pour un de ces hommes dont le monde ne réclame rien, parce qu'il n'en attend rien.

Au moment où j'arrivai à Lisbonne, un homme fort agréable venait d'en partir : c'était le prince Auguste, duc de Sussex. Comme le traité d'Amiens n'était pas encore rompu sous le règne du général Lannes, le prince anglais venait très-fréquemment à l'ambassade de France. Je l'ai vivement regretté d'après ce que j'en ai entendu dire à Lisbonne.

Parmi les Portugais, il y avait donc comme gens remarquables à voir :

Le comte Sabugal, fils aîné du comte d'Obidos, l'un des plus grands seigneurs du pays. Il était tout jeune à cette époque, mais sa jolie tournure, son charmant esprit, sa facilité à faire des vers en italien et en français, son goût pour la société me le firent remarquer avec un intérêt qu'il a justifié au reste et même dépassé, et

mon amitié que je lui conserve encore aujourd'hui en est une preuve.

Le marquis de Valence, dont la naissance est aussi illustre que celle du comte Sabugal, était un homme agréable par son esprit et son charmant et très-remarquable talent sur le piano. Il était jeune aussi, mais fort laid.

Le marquis de Ponte de Lima, neveu de D. Lorenzo de Lima, ambassadeur de Portugal en France, était aussi très-sociable, mais d'un esprit bien moins remarquable que les deux précédens.

Le vicomte d'Araujo, ministre des affaires étrangères, était, selon moi, l'homme le plus supérieur de cette cour si pauvre en personnes aimables. Toujours absent de Lisbonne, il venait d'y rentrer à son grand regret pour y prendre un portefeuille sans autorité, un ministère sans pouvoir honorable, et pour y trouver non-seulement des ennuis, mais la plus cruelle de toutes les peines pour un homme d'Etat, celle occasionée par l'injustice d'un pays qui vous méconnaît. Il venait de Berlin, où il avait

été pendant plusieurs années comme ministre plénipotentiaire, quoique bien jeune. J'ai eu sa confiance, et je puis répondre qu'en le méconnaissant comme on le fit sous le ministère Villaverde, on se priva d'un homme qui pouvait sauver le Portugal. Il avait un cœur bien placé, des pensées généreuses et un esprit éclairé non-seulement par l'âge et une longue expérience des affaires, mais par un long séjour dans les cours du Nord à une époque où l'exemple qu'elles donnaient était certes le plus excellent qu'on pût recevoir. Il était vieux sans être humoriste.

Le vicomte d'Anadia, ministre de la marine, était aussi un homme agréable; mais sauvage dans son humeur, étrange dans ses goûts de solitude, cultivant la musique avec une sorte de passion, il ne voyait les étrangers surtout que lorsqu'il y était contraint; il avait toutefois beaucoup d'élémens agréables pour être un homme charmant, un homme du monde.

Le comte de Villaverde était premier minis-

tre du royaume de Portugal lorsque nous y arrivâmes. C'était, disait-on, un homme du plus haut mérite comme homme diplomatique; c'est possible, mais j'ai entendu discuter cette supériorité par M. de Rayneval qui était alors premier secrétaire d'ambassade de France, et dont le jugement est bien de quelque poids dans une telle matière. Le comte de Villaverde jouait comme un chat avec les difficultés contre lesquelles la loyauté était la seule arme à employer. Il faisait alors un grand travail et on se moquait de lui, parce que nous étions si forts à cette époque que rien n'était moins nécessaire que la ruse dans nos négociations. La diplomatie de l'Empire n'était certes pas difficile à faire.

Le comte de Villaverde avait l'aspect le plus burlesque qu'on pût trouver à un premier ministre. On faisait le tour de M. de Villaverde comme d'un monument informe qu'on trouverait dans sa route. On entendait parler ce monument, on s'arrêtait devant lui, et pourvu que ce fût l'heure du dîner, on tombait émerveillé

du spectacle que vous offrait le premier ministre du royaume de Portugal. M. Villaverde aurait dû être le ministre de Louis XVIII ; car quelque pénible qu'il soit à certaines personnes du parti royaliste de l'entendre dire, je ne puis m'empêcher de rappeler ici combien il mettait à mort de perdreaux, de poulardes et même de côtelettes. Je crois que c'est lui faire injure que de le nier même.

Quant à M. de Villaverde, c'était fabuleux ce qu'il engloutissait à chaque repas ! On m'en avait prévenue ; mais je n'avais pu me former aucune idée de la réalité. Je n'ai jamais vu qu'un homme dont le vaste estomac, ainsi que le sien, servît de réceptacle à un repas tout entier : c'était le prince Koslowski.

Quant au comte de Villaverde, il se mettait devant une table servie pour vingt-cinq couverts, et sur laquelle il y avait huit entrées, des relevés, des bouts de table, enfin tout ce qu'on met en semblables occasions. Je l'ai vu chez moi devant un semblable dîner, et manger de tous les plats. Et comme mon cuisinier

était un des plus excellens de France, M. de Villaverde recommençait souvent ses louanges en redemandant *deux* et *trois* fois du même plat... Il ne buvait que de l'eau [1] ; mais ce qu'il mangeait était effrayant. Après être sorti de table, il s'établissait dans une bonne et vaste bergère ; mais non pas dans la pièce où se tenait la maîtresse de la maison : il aurait fallu causer. Il était là avec toutes les suites de son intempérance !... buvant douze verres d'eau à la glace pour faire passer ce dîner qui, à lui seul, aurait rassasié plus de six personnes.

Je dois dire, au reste, que les Portugais et les Portugaises mangent beaucoup plus que les Espagnols [2]. Il existe entre eux une grande dif-

[1] C'est-à-dire à la manière des Anglais : ils boivent de l'eau pendant le premier service, et puis ils boivent du vin plus tard, au moment où le dîner s'anime.

[2] Le changement de l'Espagne depuis cent vingt ans est une étude bien curieuse à faire. A cette première époque, les Espagnols mangeaient énormément et buvaient beaucoup (mais jamais à être ivres) ; ils mangeaient surtout beaucoup de choses épicées. C'est au point qu'on voit dans les relations du temps que le musc, l'ambre, la canelle, le girofle, etc., étaient prodigués dans les assaisonnemens.

férence dans cette partie de la vie habituelle comme dans tout le reste.

Jamais je n'ai éprouvé plus de dégoût qu'en voyant le comte de Villaverde étendu dans cette bergère et digérant ce qui aurait nourri plus de six familles, tout en parlant à mots rompus des intérêts graves de deux nations. Cet homme a fait bien du mal au Portugal!...

Parmi les autres Portugais de distinction, on voyait le marquis d'Alorna, dont j'ai déjà parlé, et le marquis de Loulé, dont le fils devint plus tard le gendre de João VI, et qui lui-même fut assassiné à Salvatierra par D. Miguel! Le marquis était aimable et doux, mais sans aucune supériorité.

Sa mort a un aspect encore plus sinistre que la mort ne l'a ordinairement lorsqu'elle frappe une victime avec le poignard de l'assassin!... Le marquis de Loulé était avec D. Miguel à Salvatierra..... On prétend qu'il faisait la cour à une femme que D. Miguel aimait aussi..... D. Miguel, sans être jaloux comme il le fallait être pour commettre un crime, le

fut assez pour avoir le désir de faire couler le sang. Il s'adjoignit le fils du marquis d'A..., et un soir, tandis que la demeure royale était plongée dans le sommeil, son maître et d'infâmes sicaires se dirigèrent sans bruit vers l'appartement du malheureux marquis de Loulé qui, saisi à l'improviste, fut bientôt terrassé et lâchement assassiné!.... D. Miguel lui-même, après l'avoir frappé, lui enfonça un morceau de fer crochu dans la gorge pour assurer le crime!... La rivière coulait au bas de la fenêtre... le cadavre y fut jeté après avoir été d'abord déposé dans la salle du trône, derrière le trône lui-même!... Cet assassinat a une couleur encore plus infâme qu'un meurtre ordinaire!... D. Miguel n'a pas été assez signalé au mépris de l'Europe entière.

Mais l'objet d'une profonde étude, ce qui échappe à l'analyse de beaucoup de voyageurs en Portugal, en raison de la profonde solitude dans laquelle elle vivait, c'est la famille royale. Je l'ai vue souvent, et j'avoue que ma curiosité s'est entièrement attachée à elle. Ses secrets

paraissent attachans, même quand ils n'auraient pas intéressé comme ils le faisaient déjà une grande partie de l'Europe.

Le reine de Portugal, Doña Maria, était folle. Son esprit avait toujours été médiocre, et sa raison frappée à la fois par les malheurs de la France, l'établissement de la république, et par les attaques journalières du grand-inquisiteur qui était tout à la fois craintif et hardi ; craintif en face d'un danger légitimement provoqué par ses fautes, et audacieux devant des malheureux qui ne pouvaient lui résister. C'est ainsi qu'il voulait faire un auto-da-fé en 1806 pour cette vieille marchande d'oranges que je fus assez heureuse pour arracher de ses pates. Il parla à la reine sur un tel ton, que la pauvre princesse ne put y résister. Elle crut se voir déjà livrée au bras des démons! elle avait d'affreux accès, criait *qu'elle voyait le diable! qu'elle était en enfer!* et quelques mauvais plaisans prétendaient que ses cris étaient surtout aussi violens lorsqu'elle voyait le grand-inquisiteur... Le résultat de cette triste folie

fut de la faire interdire, et de donner la régence à son fils, D. João VI, infant de Portugal.

Jamais pouvoir ne tomba dans des mains moins dignes de le porter. Presque inepte, sans aucune éducation, chassant comme un sauvage de l'Amérique du Nord, sans aucune qualité apparente, même la plus infime, d'un physique presque repoussant, voilà quel était l'homme auquel le Portugal obéissait en 1808 au moment où l'Empereur déclara la déchéance de la maison de Bragance.

Le prince du Brésil, comme on appelait à Lisbonne le prince régent, avait épousé Doña Carlotta, infante d'Espagne et sœur de Ferdinand VII. Voici par exemple un type sur lequel il faut arrêter son attention. Elle a joué long-temps un grand rôle dans toutes les affaires du Portugal, et je dois la faire connaître comme je la connais, c'est-à-dire intimement.

Son physique est pour beaucoup dans le portrait que j'en veux tracer. Il est important de savoir comment une femme ainsi bâtie a pu vivre comme elle a toujours vécu.

Dire qu'une femme est laide, cela suffit pour fixer quelquefois la pensée, et l'empêcher de se faire des illusions sur un visage déplaisant ; mais ce n'est pas assez... En effet, il faut rendre compte de cette physionnomie toute effrayante pour oser raconter tout ce que j'en ai à dire.

La princesse du Brésil avait à peine cinq pieds dans la partie la plus haute de son corps. Je dis cela parce qu'une chute de cheval lui avait tellement raccourci une hanche, qu'elle boitait outrageusement, et que son épaule, également dérangée dans sa direction, en avait pris une toute opposée à celle que suivait sa sœur... Il résultait de tout cela que la poitrine de la pauvre princesse était, comme le reste du corps, un mystère de la nature lorsqu'elle s'amuse à se fourvoyer. J'ai entendu dire que cette partie d'elle-même était burlesque de difformité quand on avait le bonheur de la voir sans voile.

La tête qui surmontait un pareil corps aurait pu remédier à sa difformité en étant belle,

comme cela se voit chez beaucoup de bossues ; mais la nature avait voulu achever ce qu'elle avait si bien commencé, et sur ce malheureux corps était la tête la plus bizarrement laide qui se soit jamais promenée dans ce monde.

Les yeux en étaient petits, point ensemble, et ne donnaient que des regards méchans ou moqueurs (on voit qu'elle était en droit !) Son nez, par l'habitude de la chasse et d'une vie coureuse et errante, était presque toujours enflé et rouge comme celui d'un Suisse ; sa bouche, la partie la plus curieuse de cette figure repoussante, était garnie de plusieurs rangées de dents noires, vertes et jaunes, plantées en biais comme une flûte de Pan, ou comme une frange de rideau !... Sa peau rude et tannée avait pour surcroît de laideur des boutons presque toujours en suppuration, et présentait le spectacle le plus hideux ; ses mains étaient laides et noires et placées au bout de deux bras osseusement faits et tout-à-fait plats. Quant aux pieds, ils ne déparaient rien de ce charmant ensemble. Ses cheveux, d'une espèce

demi-crépue, étaient noirs ou plutôt bruns, et de cette sorte de cheveux que la brosse, le peigne et la pommade ne peuvent réduire à l'état de cheveux, et qui demeurent toujours à celui de crins.

C'est avec une telle tournure, une telle figure que la princesse du Brésil se met un jour à rêver qu'elle pouvait devenir une fameuse chasseresse ! et la voilà qui apprend à tirer au vol, qui monte à cheval, qui court les montagnes, les vallons, les plaines, pourchassant les sangliers à qui elle faisait peur, et les pauvres cerfs qu'elle médusait seulement par son regard ! Mais il ne fut plus besoin de ce moyen; et bientôt elle surpassa son royal mari qui, de son côté, jouait à l'Hippolyte tant qu'il avait de force, et les deux époux laissaient le Portugal aux soins de Dieu et du comte de Villaverde, ce qui veut dire qu'en Portugal comme partout Dieu et le diable se mêlaient des affaires; ils allaient parcourant le pays et tuant du gibier avec la même ardeur sérieuse que leurs aïeux

mettaient jadis à battre la campagne pour en expulser les Maures !

Je revenais un jour de Cintra, lorsque je trouvai la princesse partant pour une de ces chasses qui duraient huit jours, et pendant lesquelles la royale chasseresse ne se refusait aucun plaisir. En l'apercevant, je crus avoir une vision... elle n'était pas agréable, comme on en va juger !

La princesse, avec l'aimable visage et la tournure que je viens de décrire, était montée sur un assez joli cheval du pays, petit, mais d'une belle encollure, et tout-à-fait propre à courir la montagne. Sa maîtresse était sur lui, non pas comme nous y sommes, nous et les Anglaises, mais comme on voit encore aujourd'hui des femmes de fermiers dans les Cévennes ou dans quelque province reculée, c'est-à-dire *jambe de-ci jambe de-çà*. Elle avait recouvert cette élégance avec une jupe en drap vert, bordée d'un large galon d'or et fendue devant et derrière; sur cette jupe elle portait une veste également en drap vert, galonnée

en or, et absolument faite *en veste de chasse*. Sa carabine était attachée à une large bandoulière, et elle la portait en sautoir ! mais la plus drôle partie de sa toilette était sa coiffure !

J'ai déjà dit que ses cheveux étaient affreux, et tellement rebelles au peigne et au fer, qu'ils ne pouvaient se soumettre à la main du coiffeur. Ils étaient rassemblés dans un large ruban noir et formaient ce qu'on appelle un *cadogan*. Sur cette crinière était posé élégamment et un peu en tapageur, sur l'oreille, un vaste chapeau A TROIS CORNES, bordé du galon d'or, qui me rappelle ce que Walter Scott raconte du chapeau du capitaine Cragengeilth dans *la Fiancée de Lamermoor*. C'est ainsi que la princesse du Brésil, jouant à la Calypso, parcourait ses forêts.

Le prince et elle, aimant tous deux la chasse avec passion, se disputaient souvent la pièce qui tombait. Un jour M. d'Araujo, m'écrivant par une occasion sûre, me disait :

— Nous avons eu grande et noble chasse ces jours derniers à Mafra. Les deux chefs

sont revenus contens de leurs exploits ; cependant une violente discussion s'est élevée au moment du partage des pauvres victimes : l'un des chefs prétendait avoir tiré sur un superbe sanglier et l'avoir tué ; l'autre avait la même prétention en ajoutant : — Comme si un sanglier pouvait tomber devant vous ! — *L'une* répondait à cela avec raison qu'une balle envoyée par une femme tuait comme si un homme l'avait lancée. Enfin la discussion s'est tellement aigrie, que les parties se sont précipitées sur l'objet de la querelle ; *l'une* a saisi une oreille, *l'autre* s'est emparé d'une des défenses, car c'était d'une hure de sanglier qu'il s'agissait, et chacun a tiré à soi. Devinez à qui est demeurée la victoire [1] ?

C'est ainsi qu'on écrivait en 1807 sur cette famille qui n'inspirait ni respect, ni attachement.

La princesse du Brésil, avec cette figure

[1] La lettre indiquait que c'était au prince dont la mâchoire était beaucoup plus prononcée que celle de la princesse.

vraiment hétéroclite, avait les goûts les plus étranges ! elle avait le cœur tendre enfin ! Cette malheureuse disposition l'entraînait dans des aventures dont le récit serait repoussant sans avoir le côté comique de Bocace ou de la reine de Navarre. Ce n'était pas de la galanterie, ce n'était même pas de l'abandon. C'était une dépravation, un délire infâme de tout ce que l'imagination la plus fougueuse en même temps que la plus usée et la plus inerte comme sensation peut enfanter ! Elle n'avait même pas d'amant en titre, parce que, disait-elle, elle ne voulait pas être battue comme sa mère par ce *Godoï*, et qu'elle voulait sa liberté... Aussi en usait-elle largement ! et Dieu sait combien elle donna carrière à sa pensée, et ensuite à l'exécution de cette pensée !... Comme ambassadeur de France, le duc d'Abrantès était *obligé de faire connaissance* avec cette infâme turpitude qui se révélait à vous sous toutes les formes aussitôt qu'on remuait le cloaque infernal où tous les vices de l'humanité étaient renfermés ! que de choses il apprit ainsi !

— En vérité, me dit-il un jour, je ne puis écrire tout cela à l'Empereur ! il croira que je me suis laissé raconter tout ce que des rapports méchans ont pu inventer..... et pourtant ce n'est que la vérite ! encore en ai-je retranché !

C'était en effet une relation curieuse !

— Mais, dis-je à mon mari, c'est une chose trop forte pour ne pas être une maladie terrible envoyée comme châtiment de Dieu !

Junot se mit à rire. Cela me piqua, et j'ajoutai :

— Et puis d'ailleurs la princesse Pauline en fait terriblement aussi !.. L'Empereur, en regardant autour de lui, pourra se convaincre que ses sœurs ne sont pas éloignées de la route que suit la princesse du Brésil.

Junot me regarda avec une expression de colère que je ne lui avais jamais vue !

— Comment peux-tu prononcer le nom de la princesse Pauline à côté de celui de cette Messaline ! me dit-il. Il est vrai, ajouta-t-il en se radoucissant, que je ne puis défendre la

princesse Pauline... mais elle est si jolie au moins celle-là !

— Que les péchés lui seront remis, n'est-ce pas, mon ami ! Et puis elle t'a aimé, toi : c'est un motif puissant pour que je lui pardonne. Elle t'a aimé avant, bien avant notre mariage ; c'est assez pour que je ne sois pas jalouse...

— Tu pardonnes donc aux femmes qui m'aiment? me dit-il en venant à moi et me regardant avec une singulière expression.

— Oui, sans doute ; mais à celles qui t'ont aimé lorsque nous étions inconnus l'un à l'autre ; autrement... Ici je fus un peu plus sévère dans mon expression, et je finis par déclarer que je regarderais comme mes ennemies toutes les femmes qui, me connaissant, voudraient reprendre le cœur de mon mari !...

— N'ai-je pas raison ? lui dis-je.

— Sans doute, sans doute...

Et il riait : cela m'impatientait... pourquoi rire !... Ce ne fut que quelques années après qu'un jour, en parlant de la princesse du Brésil, j'appris au milieu des rires les plus fous,

que la princesse avait été un moment séduite par la belle tournure de l'ambassadeur de France.... et qu'un rendez-vous lui avait été donné dans une quinta du côté de *Pedrosa*, appartenant à la princesse veuve, comme on la nommait à Lisbonne !...

— Mais j'ai refusé, comme tu peux croire, me dit Junot.

Je lui dis que je n'en croyais rien... Il riait comme un enfant... mais riait toujours...

— Songe donc comme elle est laide, me disait-il ; sais-tu bien que cela passe la permission qu'on a de l'être !

J'en convins ; mais cette histoire ne m'a jamais paru claire. Je la rapporte ici parce que d'abord il n'y avait aucune fatuité à Junot de ce souvenir bien certainement, et puis que la princesse elle-même ne faisait aucun mystère de ces sortes d'aventures. Junot était non-seulement très-bel homme, ayant une noble et belle tournure ; mais il plaisait par cette expression énergique et toute martiale que je n'ai vue qu'à Kléber et à lui. On voyait qu'il était

brave sans savoir son nom ; son regard avait le feu de son ame, et tout ce que son bon et loyal cœur renfermait d'élevé et de généreux se révélait par ses yeux aussi expressifs que pleins d'esprit et de sentiment. Je ne fus donc pas étonnée que la princesse du Brésil eût compris tout cela.

Une femme qui avait non-seulement beaucoup aimé mon mari, mais qui s'était compromise pour lui au point de le compromettre, voulut, après les enchantemens de l'amour satisfaits, persuader au public que jamais elle n'avait eu *de goût* même pour Junot. Mais le plus comique, c'est que ce fut *à moi*, à moi, confidente de mon *mari*, une fois réveillé de ce sommeil léthargique, qu'elle vint raconter des choses d'un goût détestable pour me prouver, ainsi qu'au public, qu'elle n'avait jamais aimé le duc d'Abrantès... Je l'écoutai longtemps en silence... Pourquoi voulait-elle donc me persuader que jamais elle n'avait aimé un homme agréable et spirituel, lorsque toute la France et toute l'Europe connaissaient cette

affaire!... pour que je revinsse à cette amitié d'enfance qui nous a unies si long-temps, et que cette liaison a détruite!

Voilà un échantillon de ma bêtise! je perds une illusion, j'en reprends dix! Cependant l'insistance de cette femme finit par me déplaire... rien n'est plus désagréable que d'être prise pour dupe... Je gardai donc le silence à ses propos répétés; elle est fine et adroite, cette femme; elle s'aperçut qu'elle avait peu d'espoir de me convaincre : alors l'humeur s'en mêla.

— Et puis, ajouta-t-elle d'un ton piqué, comment peut-on croire que je sois assez peu amie de moi-même pour former une liaison que tout d'abord condamnait!... et puis moi!... moi surtout qui ai un si beau mari!... comment voulez-vous que je puisse l'avoir quitté pour aimer le général Junot! mon Dieu! mon Dieu! mais qu'aurait-on dit de moi!...

— Ce qu'on aurait dit, madame? TOUT, avant de dire comme vous!

— Comment, on ne comprendrait pas

qu'ayant un mari aussi beau, je ne puis le quitter pour un homme moins bien que lui !

— Non, madame, c'est un trop mauvais système de défense... On dira seulement que vous avez eu mauvais goût si vous parvenez à prouver que Junot est moins bien que votre mari, ce que je n'admets pas, et ce sera tout.

La femme dont je parle est pourtant fort spirituelle. Mais c'est une des maladies de l'esprit, que de s'aveugler sur une vérité.

Me voici bien loin de la princesse du Brésil. Cette malheureuse femme avait quelquefois le besoin de faire ce qu'elle appelait une *retraite*. Alors elle n'allait ni à Queluz, résidence royale, ni à Salvatierra, ni à Cintra, mais à Mafra. C'était dans ce royal monastère que la souveraine du Portugal allait se retirer pendant quelques semaines! La relation de ce qui se passait dans ce monastère pendant ce séjour est d'une telle force, que l'imagination ne peut sans dégoût s'arrêter devant de telles turpitudes; il y a maintenant bien des années d'écoulées devant de tels souvenirs, et cepen-

dant mon cœur est encore tout palpitant d'indignation comme il le fut au récit des écarts licencieux que cette femme se permettait au nom *de la religion!...*

Il y avait des jeunes moines à Mafra; ils jouaient la comédie, la tragédie, pendant les saturnales qui avaient très-souvent lieu au moment du carême... Cela me rappelle la Cinci, qui ne voulut pas faire TUER son père le 8 septembre, parce que c'était le jour de la fête de la Vierge!.... Cet assemblage monstrueux de libertinage et de piété soulève le cœur!...

D. Miguel était né lorsque je fus à Lisbonne, ou bien il vint au monde lorsque j'y arrivai. Son père est, selon les uns, un écuyer de la princesse, et, selon les autres, un médecin de Lisbonne. Mais ce qui est certain, c'est qu'il n'est pas fils de João VI. Il ne tient, au reste, ni de sa mère ni d'aucun des membres de la famille de Bragance, ainsi que tous les enfans de la princesse du Brésil. D. Pedro, l'aîné de la famille, celui qu'on appelait le prince de

Beira, et qui fut depuis empereur du Brésil, était un joli enfant; mais il a bien changé, et lorsque je le vis à Paris, en 1831, je crus voir un valet de chambre de mauvaise maison sans place.

Les princesses n'étaient ni bien ni mal; on en a vu un échantillon, à Paris, dans la marquise de Loulé. Ce qui est à remarquer dans cette famille de Portugal, c'est que pas un enfant ne ressemble à sa sœur ou à son frère.... C'est une diversité comique.

Il y avait des princesses aussi, comme tantes, sœur, belle-sœur; mais cela ne faisait aucun bruit, et souvent on repartait de Lisbonne sans savoir qu'elles existassent.

Il y avait à Lisbonne beaucoup d'émigrés français qui avaient été accueillis par le gouvernement portugais avec une bonté paternelle. Quelques-uns avaient pris du service, payant ainsi l'hospitalité qu'on leur donnait. J'en connaissais plusieurs. M. le comte de Novion surtout, que je retrouvai là-bas avec un vrai plaisir, parce qu'il était l'ami de ma

famille, fut plus utile au Portugal qu'aucun d'eux. Il fit éclairer la ville, créa une légion de police dont il fit le plus magnifique régiment, que Junot trouvait aussi beau que le plus beau régiment de la garde impériale, et certes alors nous avions le droit d'être orgueilleux et de nous donner pour modèles! M. le comte de Novion fut très-utile au duc d'Abrantès le jour où il entra dans Lisbonne.

Parmi les émigrés français, on remarquait aussi le comte d'Artaize, de la maison de Roquefeuille, et de notre antique noblesse du Midi. La famille de Roquefeuille est une des plus illustres de notre nobiliaire. M. le comte d'Artaize était dans la légion étrangère du marquis d'Alorna, et avait même un escadron comme propriété dans cette légion. Il était l'ami et l'aide-de-camp du marquis d'Alorna. Il avait ce qu'il a encore, un esprit charmant, et surtout ces bonnes manières, si rares maintenant, et qu'on ne retrouve que dans les vrais gentilshommes. Il a toujours le même amour des arts, le même goût pour la poésie. Il s'aper-

çut, il y a quelque temps, que nous n'avions pas de traduction du Camoëns, et il traduisit *en vers* le bel épisode d'Inez de Castro. Il me l'a lu, il y a peu de jours, et j'ai été non-seulement ravie de la fidélité bien conservée des tableaux et des descriptions, chose si rare dans une traduction en vers d'un ouvrage écrit en vers lui-même; mais j'ai été agréablement surprise en y retrouvant le cachet positif du poëte portugais, si outrageusement mutilé par M. de La Harpe, qui a cru qu'on pouvait faire une traduction en prenant une grammaire et un dictionnaire. Ce n'est pas d'un tel homme que Charles-Quint a dit : *Un homme qui sait quatre langues vaut quatre hommes.*

C'est peut-être un peu exagéré, mais il est de fait que l'étude approfondie d'une littérature étrangère révèle l'homme à l'homme sous des faces nouvelles. Il y a toujours à découvrir dans une terre qui ne fut pour nous, jusque-là, qu'un pays environné de nuages et caché à nos yeux....

J'ai donc été charmée de cette traduction du

Camoëns; je regrette que ce soit seulement un épisode. La manière avec laquelle M. le comte d'Artaize a traité ce morceau garantit celle qu'il emploierait pour nous donner le passage du Cap de Bonne-Espérance! le génie des tempêtes se dressant devant Vasco de Gama et lui prédisant l'avenir!... Toutes les fois que je lis dans le Camoëns cet admirable passage, je suis en respect à la vue de cet élan de l'esprit humain qui rapproche l'homme de la divinité!...

Le nom d'Inez de Castro est presque magique pour évoquer tout ce qui tient à sa belle patrie!... à ces bords enchantés du Mondego, à ces ravissans environs de Coïmbre dont la beauté peut rivaliser avec tout ce que l'Espagne peut à son tour offrir à l'étranger qui parcourt la Péninsule. Je puis même ajouter que l'université de Coïmbre l'emportait de beaucoup sur toutes celles d'Espagne. Le seul défaut qu'on pouvait lui reprocher à l'époque où j'ai pu comparer les réglemens de l'université de Coïmbre avec ceux de l'université de Salamanque, par exemple, consistait principalement dans ce

qu'ils étaient spécialement subordonnés à un seul homme, le chancelier de l'université. A Coïmbre, c'était *toujours* le prieur-général des Augustins. S'il était un imbécile, tant pis pour les professeurs et encore plus pour les élèves. Les chaires étaient excessivement nombreuses. J'ai rapporté le tableau de leur subdivision qui n'était peut-être pas bien bonne; mais elle est plus étendue qu'en Allemagne, à ce que me dit le comte d'Offmanseg [1].

Rien n'était plus singulier que le costume des écoliers de l'université de Coïmbre, ou, pour parler plus juste, des étudians. C'était un habit long, d'étoffe noire appelée *tabis*; l'habit

[1] La théologie, huit chaires (cadeiras); le droit canon, neuf; le droit civil, huit; la médecine, six; les mathématiques, quatre; la philosophie, quatre. Il est à remarquer que, dans cette dernière partie, il n'est question ni de la logique, ni de la métaphysique à Coïmbre; on n'y pense même pas, car ces quatre chaires étaient occupées par le professeur de zoologie, de minéralogie, de physique expérimentale et de chimie, de botanique et d'économie; enfin de toutes les sciences proprement dites philosophiques, il n'y a que le droit naturel, mais enseigné par un professeur de droit canon.

est sans manches, noué par derrière avec des cordons, et garni par devant de deux rangs de boutons très-serrés qui descendent depuis le menton jusqu'aux pieds; c'était l'habit de dessous. Par-dessus celui-là on en passait un autre également noir et long, mais avec des manches très-larges. Il ressemblait à celui de beaucoup de pasteurs protestans, ainsi que j'en avais vu dans le Nord. Chacun tient à la main un petit sac noir qui contient un mouchoir, une tabatière, car à l'époque même dont je parle, c'était une sorte de fureur en Portugal que de prendre du tabac, quel que fût l'âge et le sexe; on voyait les trois quarts des personnes qui étaient réunies dans un salon prendre du tabac.

Quelque chaleur, quelque humidité qu'il fît, les écoliers avaient toujours la tête nue. Il n'y avait que les professeurs ou tout au plus les gradués qui pouvaient porter une petite barette noire. Ce costume, bien qu'en étoffe très-légère, car le tabis est une sorte de serge de laine très-fine, est très-incommode. Mais aucune raison ne pouvait en dispenser, et quel

que fût le nom et le rang de l'étudiant, il était mis à une forte amende s'il sortait de chez lui sans en être revêtu [1].

M. de Pombal m'a dit que son père, le *gran marques*, avait voulu abolir ce costume; mais on lui démontra que c'était une économie pour la masse. Le nombre des étudians était de douze à quinze cents, et même de deux mille, mais non pas de huit mille comme le disent quelques livres portugais.

Le cabinet d'histoire naturelle n'était pas très-bien organisé, et je ne présume pas que depuis cette époque il se soit augmenté. Vandelli, l'homme par excellence alors en Portugal, avait fait l'arrangement du cabinet de Coïmbre d'après le système de Linné: ce dont je l'approuve fort; mais il est moins remarquable que le cabinet et la collection d'instrumens de physique. Cette collection est pré-

[1] L'université de Coïmbre fut fondée par le roi D. Dinez, l'an 1291. Elle fut d'abord à Lisbonne, ensuite à Coïmbre, puis à Lisbonne, et définitivement fixée à Coïmbre, en 1537, par le roi Jean III.

cieuse ; plusieurs des plus rares instrumens ont été faits en Angleterre. Ceux construits en Portugal sont en très-beau bois du Brésil, mais *dorés*. On m'a répondu que cette bizarrerie était pour *conserver* le bois. Le laboratoire de chimie est également beau et parfaitement éclairé ; il y a une belle collection d'instrumens pneumatiques et plusieurs appareils chimiques, d'après la nouvelle nomenclature antiphlogistique ; on y trouvait encore une belle collection d'instrumens de chirurgie [1].

Il y avait alors comme inspecteur du jardin botanique un homme d'un rare mérite, qui, selon la coutume alors régulatrice dans toute la Péninsule, était à l'écart ; c'était D. Feliz de Avellar Brotero. Le jardin botanique de Coïmbre était bien supérieur au jardin du roi à Lis-

[1] Le duc d'Abrantès rapporta de Lisbonne une grande caisse contenant plus de deux cents instrumens de chirurgie confectionnés en Angleterre. Il y en avait de fort curieux, et ceux qui n'étaient que la copie de ceux que nous avions ici avaient le grand avantage d'être faits en Angleterre et d'être d'acier anglais. J'ai donné cette caisse à un homme de l'art.

bonne. Chaque plante avait un jalon avec son nom, sa classification, comme au Jardin des Plantes de Paris. C'était là qu'on pouvait étudier avec fruit la belle et curieuse flore du Portugal. Le bel ouvrage de M. Brotero est une preuve bien honorable pour lui de ce que j'avance [1]. Il a habité huit ans la France ; il a été ensuite en Angleterre, en Allemagne, et, comme l'abeille, il a rapporté son miel à la ruche. Vandelli l'éloigna de Lisbonne par jalousie ; mais le comte de Caparica, pendant le peu de temps qu'il fut au pouvoir, fit tout le bien qu'on lui permit et rappela Brotero à Lisbonne.

D. Constantino Botelho de Lacerda Lobo, professeur de physique, était à l'époque dont je parle, il y a déjà long-temps, un homme habile, fort laborieux et cultivant avec fruit les sciences économiques.

1 *Compendio de botanica*, ou *noçoes elementares desta sciencia segundo os melhores escritores modernos, expostas na lingua portugueza*, par Feliz Avellar Brotero. Paris, etc. Cet ouvrage est remarquable par sa clarté et son étendue ; 2 vol. in-8. Je ne le crois pas traduit.

D. Thomé Rodriguez Sobral, professeur de chimie, était un homme fort habile. Il parlait très-bien français et suivait toutes les nouvelles méthodes de nos hommes de sciences. Il enseignait la chimie d'après les nouveaux principes antiphlogistiques et la nomenclature de Chaptal, de Fourcroy, etc. Il s'occupait en ce moment de publier un Manuel de chimie qui manquait en Portugal. Je ne sais comment tout cela se gouverne depuis la révolution. Ce que je sais, c'est que rien n'a été assuré par le bouleversement qui a eu lieu et que les entraves qui ont pu être détruites d'une part se seront élevées plus menaçantes d'une autre part. L'ardeur révolutionnaire est bien funeste à tout ce qui tient à l'étude. Il faut du calme, de la paix, du silence pour écrire. Il faut plus, il faut non-seulement le repos matériel, mais celui du cœur. Qu'importe que l'inquisition n'ouvre plus ses cachots pour y renfermer des milliers de têtes innocentes? qu'importe l'abolition d'une censure stupide, si le tocsin de la révolte sonne à

l'oreille de l'auteur qui veille.... et si le canon du despotisme vient terminer une jeune et brillante vie qui s'annonçait radieuse et savante!

Oh! quelle douleur de voir ces beaux rivages du Mondego souillés par le sang et ravagés par le fer et le feu! Rien ne peut donner une idée des environs de Coïmbre. Quoique montagneux, ils sont bien cultivés et les montagnes sont toutes couronnées de petites forêts, de beaux pins à la couronne élégante, et de ces magnifiques chênes de France dont l'ombrage séculaire prend plus de beauté à chaque année qui passe sur eux. Les vallées sont entrecoupées de ruisseaux qui entretiennent non-seulement une grande fraîcheur, mais une fertilité inconnue dans nos paysages du Midi : d'élégantes maisons de campagne, des *quintas*, des monastères, des manufactures même, entourées de bois d'orangers, d'oliviers, du bel arbre dont le port élégant est encore rehaussé par sa belle verdure et l'éclat de ses fruits [1]. Le beau

[1] *Arbutus unedo*, le fraisier arbre. J'ai fait plusieurs fois la des-

cyprès de Portugal (*siliquastre*), tous les arbres d'Europe et même ceux que nous admirons dans les belles forêts de la Basse-Saxe, forment autour de Coïmbre des retraites enchantées et bordent le beau fleuve du Mondego qui baigne les murailles de la ville et se promène dans l'étroite mais fertile vallée dans laquelle Coïmbre est bâtie. Dans le lointain, on voit à l'horizon la haute montagne de Lousao, et plus loin celle de Busacco, au sommet de laquelle est situé le fameux monastère des Carmélites, renommé pour ses reliques. Masséna lui a depuis attaché au front une autre célébrité! C'est à cette Sierra de Busacco qu'eut lieu cette sanglante et funeste affaire où six mille Français furent massacrés par la sottise d'un chef qui avait été habile, mais dans un autre temps. Le maréchal Ney et le duc d'Abrantès, ainsi que le général Reynier, commandant tous trois en chef les trois corps d'ar-

cription de cet arbre; il faut s'en faire une idée pour avoir celle des paysages espagnols et portugais, surtout au midi de la Péninsule.

mée qui composaient celle de Portugal [1], furent tous les trois d'avis contraire. Le prince d'Essling ne voulut rien entendre; il fit attaquer cette montagne qui était à pic et dont le sommet était couronné par les troupes anglaises et portugaises qui tiraient sur les Français comme sur du gibier qu'on aurait traqué pour l'amener sous la bouche de l'arme à feu des tireurs des royales chasses de l'Escurial ou de Saint-Ildefonse!... Oh! quel souvenir que celui de ces malheureux massacrés, presque sans défense, par le fer d'un Anglais, tombant sous la balle assurée d'un Portugais, tandis que cette même armée anglo-portugaise, forte de plus de quarante mille hommes, formait, deux ans avant [2], un pont d'or à quinze mille

1 Le maréchal Ney commandait le sixième, le duc d'Abrantès le huitième, et le général Reynier le deuxième.

2 Le hasard me fit trouver l'autre jour une biographie dont je demanderai un compte sévère à l'homme qui s'est chargé de l'écrire. Cette biographie est celle de mon mari. Ce qui est certain, c'est que l'auteur n'aurait jamais osé la faire si le général Junot eût été vivant. J'interrogerai ce personnage, fort inconnu du reste, car il s'appelle

Français pour les voir s'éloigner du Portugal. On signait enfin la convention de Cintra, cette convention qui attache un brillant fleuron à la

Sicard, nom assez ignoré, à moins qu'il ne se réfugie derrière le maître des sourds-muets. S'il est son neveu, il aurait pu apprendre de son oncle qu'on s'informe auprès des parens qu'il a laissés de ce qui regarde celui dont on fait la biographie. Il ne s'exposerait pas à mettre des balourdises très-fortes, des mensonges sur la vie matériellement active et politique d'un homme comme le général Junot. Le général Junot fut l'un des vingt-quatre que l'Empereur choisit dans toute la France militaire pour les nommer grands-officiers de l'Empire *. Ces vingt-quatre grands-officiers qui représentaient les douze pairs de Charlemagne, la seule noblesse que Napoléon aurait dû maintenir; ces vingt-quatre preux du temps si lumineux de l'Empire sont à une portée trop haute pour que leur nom soit prononcé, leur vie jugée par un homme obscur dont le nom est inconnu à la France et le serait demeuré long-temps, toujours peut-être, s'il ne lui fût venu dans la pensée d'invectiver un nom que la reconnaissance de la patrie proclame à Versailles et sur l'Arc-de-Triomphe, et qui par ce fait et celui de la mort d'un brave succombant sous les blessures qui lui sillonnaient le front et la poitrine **, devait être pour lui un nom sacré. S'il fallait chercher

* Le sénatus-consulte, qui nomme les vingt-quatre grands-officiers de l'Empire, dit: « Il y aura seize maréchaux, quatre colonels-généraux et quatre inspecteurs-généraux; ces grands-officiers seront appelés par lettres alphabétiques autour du trône, le jour d'une cérémonie. »

** Trois blessures capitales reçues à la tête, l'une très-visible à la tempe gauche,

couronne militaire de Junot!... Quelle lettre il m'écrivait de Busacco! Son noble cœur était brisé! Il me disait : « Jamais mon ame ne fut si triste. »

quel est ce faiseur de biographies, je trouverais, j'en suis sûre, que ce n'est pas autre chose que quelque sous-lieutenant retiré, à qui le duc d'Abrantès aura dit, avec sa franchise un peu rude, qu'il était un sot et un ignorant. S'il est jeune, ce sera le fils de quelqu'un comme cela. Remarquez que je lui fais encore une bonne et belle part. Car il serait un peu singulier qu'un homme qui n'aurait aucun motif pour le faire (et la vengeance en est un), s'en vînt de propos délibéré, comme le ferait un Prussien, salir, ou du moins tenter de salir, l'un des beaux noms de notre armée; mais s'il avait, ou s'il croyait avoir à se plaindre du général Junot, pourquoi ne pas lui en avoir demandé satisfaction? Junot la lui aurait donnée, n'eût-il été que sous lieutenant; car jamais une ame ne fut plus noble et plus grande que la sienne. Que de gens qu'il a trouvés ingrats et mal pour lui, et dont jamais il ne s'est vengé qu'en redoublant de bienfaits, lui cupide!... Cette parole est devenue une stupidité si elle ne le fut pas dès le premier jour.... Ce brave monsieur, *faiseur* de biographies, entrepreneur plutôt, me fait l'effet de recueillir ses documens dans les bruits populaires du quai de la Vallée ou des piliers des Halles.

l'autre cachée, mais terrible, au sommet du crâne, et la dernière à la face (une balle de carabine lui partagea les os propres du nez), furent la cause et de sa mort, et du genre de cette mort.

Mais retournons au Mondego.

C'est en face de Coïmbre, sur les bords du fleuve, qu'on voit encore aujourd'hui une quinta appelée la *quinta das Lagrimas*. Un peu plus haut est la *fonte das Lagrimas* (la fontaine des Larmes). Elle prend sa source dans une colline ombragée par des bouquets de lauriers et de cyprès. C'est en ce lieu que la tradition place l'habitation d'Inez de Castro; c'est là qu'elle fut assassinée. Le roi Alphonse IV étant

M'en revenant d'Italie, il y a plusieurs années, je me trouvai contrainte d'attendre dans une auberge près de Saint-Maurice. Un homme s'y trouvait avec la croix. Il parlait du maréchal Macdonald avec une expression qui me déplut. Je lui fis observer qu'il ne pouvait sans inconvénient, étant Français, continuer sur ce ton. Il insista. Je voulus savoir qui il était. C'était un lieutenant suisse en retraite qui avait servi en 1809 sous le maréchal Macdonald comme sous-officier et que celui-ci n'avait pas voulu porter pour la croix, parce que probablement le maréchal, qui est un homme de conscience, n'a pas voulu donner une croix à un homme qui ne la méritait pas. Eh bien! si cet homme avait été chargé de faire la biographie du maréchal Macdonald, voilà une des plus belles branches de notre laurier sur laquelle une limace aurait déposé sa bave!... Oh! combien il faut être circonspect en lisant l'histoire!...

un jour à *Montemor o Velho*, près de Coïmbre, se rendit auprès d'Inez pendant que D. Pedro était à la chasse, et Inez fut assassinée. Au reste rien n'est incertain comme sa mort, même dans le pays. Elle fut assassinée, c'est un fait certain; mais la manière dont le meurtre fut accompli est encore obscure et le sera toujours.... Je ne crois pas que rien soit plus dramatique que cette action de D. Pedro faisant déterrer Inez et couronnant son cadavre, puisque cette jeune et belle tête avait été privée de la couronne !... M. de Forbin, frappé de la beauté du sujet, a fait un tableau représentant le couronnement d'Inez. Ce tableau a du talent comme tout ce qu'il faisait alors; mais il y a une chose assez remarquable. On sait que M. de Forbin n'est pas habile pour faire les figures. Il a montré un autre genre d'habileté dans le tableau d'Inez, dont le beau coloris, la transparence des tons, la limpidité des eaux sont admirables; mais on n'y voit pas un visage. Celui d'Inez est tellement dans l'ombre qu'on ne l'aperçoit pas, et puis à dessein les traits en sont effa-

cés. D. Pedro a, je crois, la visière baissée; le grand de Portugal qui rend hommage est incliné, la tête penchée. Le prieur du monastère a son capuchon fort avancé. Quant aux autres personnages, ils sont dans l'ombre ou bien ils ont leur capuchon baissé, ou leur visière.

Le tableau de Saint-Evre, que M. le duc d'Orléans a donné à Victor Hugo et qui représente le même sujet, a été pris d'une plus intelligente manière peut-être. Inez est placée sur son trône sous le dais, et son squelette, recouvert par un linceul, se laisse voir à travers les plis du linge qui accuse la forme horrible et osseuse du squelette. Les bras surtout, pendans, disloqués et recouverts de gants blancs, sont hideux de vérité. C'est un beau tableau.

Inez et D. Pedro connaissaient tout le charme d'une belle nature dans un amour heureux, en choisissant pour leur retraite cette demeure charmante, la *quinta das Lagrimas*. La vallée de Coïmbre et la ville se présentent dans toute leur magnificence. Les bords du Mondego pa-

raissent plus fleuris et plus verts, et la poésie se révèle sous chaque massif d'arbres qui offre une retraite enchantée.

C'est là que le Camoëns a imaginé son troisième chant de la Lusiade; ce troisième chant qui seul suffirait pour faire oublier les imperfections du grand poëte, si l'épisode du génie des tempêtes n'y était pas; ce troisième chant où le bonheur d'Inez est dépeint d'une si ravissante manière. Voici les vers portugais. Je les transcris sur une bonne édition, chose assez rare à Paris.

Estavas, linda Inez, posta em focego,
De teus annos colhendo doce fruto,
Naquelle engano da Alma, ledo e cego,
Que a fortuna nao deixa durar muito;
Nos sandosos campos do Mondego
De teus formosos olhos nunca enxuto,
Aos montes ensinando, e as ervenhas,
O nome, que no peito escrito tinhas.

Do teu principe, alli te respondiam
As lembranças, que na Alma henoravam,
Que sempre antes teus olhos se apartavam
De noite en doces sonhos que mentiam,

De dia em pensamentos que voavam;
E quanto em fim cuidava e quanto via
Eram tudo memoria de alegria.

« Tu étais, belle Inez, dans un doux repos; » de tes années goûtant les charmes et les doux » fruits, t'endormant dans cette ivresse de » l'ame, cette gaieté aveugle et heureuse que » la fortune ne détruit que trop tôt. Dans les » belles prairies du Mondego, tu mouillais » l'herbe des larmes qui sortaient de tes beaux » yeux, tandis que tu disais un nom que l'écho » des montagnes répétait, tandis qu'il était ins- » crit dans ton cœur.

» C'est là que de ton seigneur le souvenir se » retraçait à toi, et lorsqu'il s'éloignait de la » demeure, la nuit il reparaissait à ta mé- » moire dans des songes qui te rappelaient le » passé, le jour à ton esprit, et ce que tu son- » geais, ce que tu voyais ne te retraçait que le » bonheur. »

Notre langue ne peut traduire ces vers ra-

vissans ; je n'ai rien trouvé d'aussi harmonieusement poétique dans le Tasse, dans le Dante, que ces deux vers :

De noite en doces sonhos que mentiam,
De dia em pensamentos que voavam.

Quel mot que celui de *ledo* pour *gaîté* (lieta), *linda* comme douce et belle personne, ou bien douce et belle chose ! et *formoso* pour rendre une beauté sublime ! Ce n'est pas lorsque la langue portugaise est ainsi employée qu'elle me déplaît.

Ce qui contribue beaucoup à la beauté du pays dans cette partie du Portugal, c'est un ornement de la nature qu'elle y jette à profusion et qui lui donne un caractère particulier de beauté ; c'est le cyprès de Portugal (*cupressus lusitanica* de Lhéritier) ; il n'est beau que sur les bords du Mondego et près de la Sierra de Busacco, où le premier fut apporté de Goa dans l'Inde par un moine qui le planta dans le jardin du monastère où il prospéra et d'où il se répandit dans la contrée. Dans les environs de Lisbonne il est rare et petit.

C'est près de l'embouchure du Mondego, dans la province de Beira, le long du rivage du fleuve, que le duc d'Abrantès ordonna des recherches pour découvrir les traces du charbon de terre [1] qui devait s'y trouver. En effet, on y découvrit non-seulement des mines de charbon de terre, mais beaucoup d'autres encore qui furent explorées et mises en œuvre [2].

C'est dans les environs de Coïmbre aussi qu'on trouve ces vases appelés *alcarrazas*. Rien ne rappelle plus l'Orient que ces sortes de vases qui sont d'une terre argileuse et rouge, sans vernis et très-peu cuits. L'eau traverse la terre molle, et il s'opère ainsi une évaporation qui, en plaçant le vase dans un courant d'air, maintient l'eau constamment fraîche et quelquefois au degré de glace. C'est en revenant d'une de ces délicieuses promenades, que la nature seule offre autour de Coïmbre, qu'on est vraiment heureux de trouver des boissons presque gla-

[1] Depuis Buarcos jusqu'à Figuiera et au cabo Espichel.

[2] Voir pour ces détails l'ouvrage du général Thiébault sur le Portugal.

cées qui vous font trouver le repos bien doux sous l'ombrage de la quinta des Augustins, là où sont les beaux lauriers des Indes venus de Goa [1], ces beaux arbres devenus indigènes et apportés de l'île de Madère, ces orangers, ces citronniers, dont les fleurs neigeuses parfument l'air et tombent dans les belles eaux du fleuve qui serpente par mille détours dans cette vallée qu'il fertilise. Où jamais peut-on voir un pays plus favorisé du ciel! Grenade, sans doute; mais Grenade est seule au monde; c'est la reine des cités; toutefois Coïmbre est sa noble et charmante sœur!

Une particularité assez singulière existait à cette quinta das Lagrimas où mourut Inez. D. Pedro avait un pavillon de chasse près de Coïmbre où il venait loger en apparence pour voir Inez avec plus de liberté. Un ruisseau très-abondant allait du pavillon de chasse au jardin d'Inez dans la quinta des Larmes en traversant des prairies solitaires. D. Pedro mettait

1 *Laurus indica.*

sur ce ruisseau une large écorce de chêne vert, appelé chêne-liége ; sur ce liége il posait une énorme gerbe de fleurs, et au milieu des fleurs, des tablettes adressées à Inez. Cet envoi d'amour voguait doucement jusqu'au jardin d'Inez où il était arrêté par une grille de fer qui y était encore en 1806. Cette fantaisie du cœur révèle une passion bien profonde !... On conçoit, en voyant cet homme d'un caractère si fort devenir un faible enfant par l'amour, ce que ce même homme deviendrait aussi lorsque cet amour lui ferait sentir ses douleurs.

Les autres émigrés français étaient M. de Saint-Mézard, ancien garde-du-corps; M. de Viomesnil, neveu du maréchal, et l'un des hommes les plus disposés à noyer les chagrins de l'exil dans un flacon de Porto, et d'autres dont j'ai oublié les noms...

On voit que les ressources, pour la société, étaient assez circonscrites, et que nous étions un peu laissés à nous-mêmes quant au corps diplomatique. Il y avait ensuite, à cette époque, une sorte de crainte qui faisait bien venir chez

l'ambassadeur de France; mais on se souvenait du général Lannes et on avait peur. J'ai été long-temps à effacer ce souvenir, et puis ensuite j'obtins que mon salon fût un peu plus le mien que celui *de l'ambassadrice*, et j'eus le bonheur de réussir. Je recevais tous les jours, je donnais deux bals par mois, et des concerts assez fréquemment. Le corps diplomatique se réunissait chaque soir chez moi : on jouait au whist, et pendant ce temps-là je demeurais dans une autre pièce, où avec quelques jeunes femmes nous dansions au piano ou bien nous faisions de la musique, nous jouions des charades en action, des proverbes; à onze heures et demie ou minuit, on apportait le thé, et puis la poularde au riz [1], mets chéri des Portugais. C'est ainsi que le temps se passait les jours où il n'y avait pas d'opéra, ce qui était rare; il était excellent alors à Lisbonne. C'était la Catalani, Crescentini et Monbelli pour l'opéra séria, et Marco Portogallo pour

1 *Caldo de galina*, autant que je puis me le rappeler.

compositeur ; pour le bouffe, Naldi, la Guaforini, Olivieri, et Fioravanti pour maestro. Naldi était accompli. Jamais je n'ai rencontré un artiste aussi excellent que Naldi, jamais je n'ai connu de cœur plus parfait que celui de cet homme, qui m'a prouvé que toutes les professions peuvent fournir de nobles ames.

Naldi avait, comme tous les acteurs en renom, des appointemens très-forts. Il les employait dignement et paternellement à l'éducation de sa famille et de celle de sa femme [1]. Le reste était consacré aux besoins de ses compatriotes malheureux. J'entendais raconter en tous lieux des traits de Naldi, qui auraient honoré le duc et pair le plus orgueilleux!..... Quant à lui, plein de bonté, mais aussi naturel qu'il était excellent, il ne cachait pas ses bonnes actions, mais il ne les vantait pas non plus. Un jour il me revint une aventure dont il était le héros. Je fus d'abord étonnée, parce que,

[1] Madame Vigano, dont nous admirons le gracieux talent, est fille de madame Naldi.

quelque fût l'excellence du cœur de Naldi, il était cependant une borne à l'excessive crédulité, et voici ce qui s'était passé.

Naldi avait, dans le nombre de ses pensionnaires, un homme de Venise, rusé compère s'il en fut jamais, et le vrai vampire qui devait faire contribuer une honnête créature comme Naldi... Cet homme, nommé *Filangieri*, du nom du fameux publiciste italien, était bien plus digne d'être Bergamasque que Vénitien. Il exploitait Naldi comme une mine toujours neuve; et à l'aide d'une femme qu'il avait, de cinq enfans et d'un vieux père, cet homme tirait de Naldi tout ce qu'il voulait pour aller le jouer ou le manger. C'était une vérité que savait tout Lisbonne. Un jour cet homme demande à Naldi une somme assez forte; c'était cent piastres [1]... Pour un malheureux qui recevait l'aumône, cent piastres étaient une somme exorbitante... Cependant Naldi, toujours bon, les lui donne en lui faisant

[1] Cent piastres font cinq cents francs d'argent de France, comme la piastre romaine et espagnole.

observer que de six mois il n'aura rien, et qu'il faut qu'il se contente de ses appointemens, puisqu'il vient de payer des dettes avec ces cinq cents francs. Filangieri se confond en remerciemens, pleure, se met à genoux devant Naldi comme devant Dieu, et lui demande de le protéger de ses conseils comme il le secourt de son argent.

Naldi avait la manie de faire des collections et d'avoir des objets précieux auxquels il mettait une valeur des plus grandes, surtout lorsque la chose lui était donnée par une personne qu'il aimait. Il avait une montre qui lui avait été donnée par le prince Auguste, et à laquelle il tenait extrêmement; cette montre valait en effet beaucoup d'argent, et l'on voyait en elle le présent d'un fils de roi.

Naldi était à la répétition; Fioravanti venait de composer pour lui le beau et poétique opéra de la *Camilla* que je préfère à celle de Paër; j'en suis fâchée, mais c'est vrai. Cet opéra était admirablement joué par la Guaforini et Naldi. L'une faisait la duchesse, et l'autre le duc.

Naldi était fort assidu aux répétitions, et tous les jours il était hors de chez lui depuis onze heures du matin jusqu'à six heures du soir, moment où il rentrait seulement pour dîner; encore souvent il venait dîner chez moi où je l'emmenais après la répétition que j'allais entendre dans ma loge. Mon hôtel était à quatre pas du théâtre, et les répétitions étaient un grand plaisir pour moi, qui toujours ai compris la belle et mélodieuse musique de Fioravanti. J'allais donc écouter la répétition, et puis j'emmenais Naldi dîner à l'ambassade où nous lui faisions faire de la musique pendant toute la soirée. Il était si complaisant qu'il demeurait de lui-même au piano à nous chanter *Papagallo*, et l'air des *Virtuosi ambulanti* dont au reste les paroles sont de lui, particularité assez remarquable lorsqu'on sait à quel degré Naldi était laid!...

Un jour, comme je l'ai dit, Naldi étant à la répétition, sa femme à la campagne avec ses enfans, leur appartement était demeuré presque seul. Naldi, devant dîner chez moi, veut

se rhabiller avant de venir; du théâtre il court chez lui, monte rapidement, et, comme il était fort distrait, il ne remarque pas que ses portes sont toutes ouvertes... Il entre dans l'appartement, et voit enfin qu'il est seul et que cependant tout est ouvert... Il ouvre la porte de son cabinet, et demeure immobile en se trouvant en face d'un homme qui décrochait au même instant sa belle montre du duc de Sussex...

— Ah! coquin! s'écria-t-il en s'élançant sur le voleur.

Naldi était grand et fort : sa main fit une impression profonde dans le cou du voleur; mais elle se desserra aussitôt en reconnaissant Filangieri dans l'homme qui le dévalisait.

— Malheureux! lui dit Naldi; car le tremblement et la pâleur du misérable étaient des révélateurs de son crime quand il n'aurait pas tenu encore dans sa main la preuve du délit.

— Eh bien! me répondras-tu enfin? s'écria Naldi, dont la probité de cœur aurait voulu

qu cet homme lui eût prouvé qu'il était innocent ; me diras-tu ce que tu fais ici, ma montre à la main !...

Filangieri ne put soutenir ce regard de l'honnête homme... il tomba sur ses genoux et pleura...

— Toi ! toi ! un voleur !... malheureux ! lorsque, l'autre jour encore, je t'ai donné cent piastres !... Pourquoi ne pas m'en avoir demandé deux cents ?

Filangieri vit son salut dans ces paroles ; le fripon reprit son audace.

— Ah ! monsieur Naldi, voilà mon tort, c'est d'avoir manqué de confiance en vous, vous mon bienfaiteur, celui de mes enfans, le sauveur de ma femme, de mon vieux père !

Et le coquin pleurait à verse.

— Mais enfin, que voulais-tu donc faire de ma montre ? de cette montre que tu sais bien que je préfère à tous mes autres bijoux ! qu'en voulais-tu faire ? la vendre, misérable !

— Monsieur Naldi, j'ai eu tort de ne pas tout vous avouer avant-hier... mais je devais deux

cents piastres au lieu des cent que je vous ai confessées!... C'était à mon propriétaire que je devais les autres cent piastres!... Il m'a menacé de me mettre ce soir à la porte avec ma pauvre femme qui vient d'accoucher, monsieur Naldi, comme vous savez... et mon pauvre vieux père qui ne peut plus marcher! toute ma petite famille qu'on allait mettre à la porte!... Alors, monsieur Naldi, je suis venu vous trouver pour implorer votre pitié... Vous étiez sorti... Je suis entré dans le cabinet pour vous écrire... j'ai vu la montre, monsieur Naldi... et le diable m'a tenté... J'allais l'emporter; mais par le saint corps de mon patron, monsieur Naldi, je l'aurais rapportée demain!... oh! oui, bien sûr, je l'aurais rapportée demain... Mais aujourd'hui, mon vieux père! ma femme qui pouvait mourir de cette révolution!... ah! monsieur Naldi! monsieur Naldi! pardonnez-moi!

Naldi était, comme je l'ai dit, un de ces hommes à l'ame noble et grande, ayant une exquise sensibilité... Le tableau de ce vieux père, de cette femme mis à la porte avec des

enfans sans pain et sans souliers, ce tableau lui fit une telle impression qu'il se précipita vers Filangieri et le releva lui-même avec une expression que le coquin ne saisit que trop... Il pleura encore pour assurer le succès de sa fourberie.

— Et pourquoi ne pas m'avoir tout dit? s'écria Naldi! car enfin je ne t'ai pas habitué au refus, ce me semble?

— Oh! non, monsieur Naldi! bien au contraire! mais j'en avais de la honte, cent piastres déjà!...

— Et tu n'étais pas honteux de me voler!... jolie capitulation de conscience!... car enfin tu voulais me voler ma montre, coquin?

A cette pensée sa colère s'allumait.

— Non, non, monsieur Naldi, s'écriait le misérable... je ne voulais pas la vendre! Oh! je sais trop que c'est un bijou précieux! oh! non, monsieur Naldi, je voulais seulement la porter chez Isaac [1]; il m'aurait donné cent piastres

[1] Isaac était un juif d'Afrique fort riche, qui faisait une foule d'af-

sur la montre, monsieur Naldi, je vous aurais avoué ma faute demain dans une lettre; je vous aurais dit où était la montre!... Ah! monsieur Naldi! vendre la montre du prince!...

Et Filangieri s'inclinait devant la montre avec un respect tout divin.

Naldi reprit la montre qui lui paraissait plus précieuse ,après le danger qu'elle venait de courir.

— Pauvre montre, disait-il entre ses dents, tu l'as échappée belle! pauvre montre!... Aller me prendre ma montre, disait-il plus haut avec un accent de colère... ma montre!... aller la porter chez Isaac, ce juif, ce païen-là! et pour cent piastres encore, quand elle en vaut plus de cinq cents (c'était vrai)!...

— Ah! monsieur Naldi! et ma pauvre femme, et mon vieux père!...

Le coquin *jouait* de Naldi comme d'un instrument... La femme, le vieux père et les en-

faires d'usure avec les acteurs, et qui de plus avait souvent de très-belles perles et de belles émeraudes, qu'il nous vendait très-cher.

fans revenaient toujours pour frapper sur des cordes que le misérable savait bien être vulnérables... Aussi, dès qu'il eut encore reparlé de sa femme, de ses enfans et de son vieux père, Naldi se sentit attendri et le fit taire.

— Assez, assez! lui dit-il, oublions tout cela et recommençons une nouvelle et bonne vie... Que tout ce qui s'est passé soit enseveli dans le néant; que ta femme surtout l'ignore ainsi que ton père! le malheureux vieillard pourrait en mourir!... Mais comment faire pour arrêter les poursuites du propriétaire!... Ne m'as-tu pas dit qu'Isaac t'aurait donné cent piastres sur la montre?

Il ne réfléchissait pas, en lui demandant cela, comment il se faisait que Filangieri fût si bien informé à l'avance de la valeur de la montre.

— Oui, monsieur Naldi, dit le coquin, Isaac m'aurait donné cent piastres! et j'aurais empêché que ma pauvre famille ne fût mise à la porte demain matin au lever du soleil!...

— Eh bien! dit Naldi, tout embarrassé de son action, et presque honteux par l'instinct de

son esprit, tandis que celui de son cœur le portait à secourir le malheur n'importe sous quelle forme il se montrât devant lui ; eh bien ! puisque je suis arrivé à temps pour t'épargner une faute, il faut que cela tourne à ton profit pour que tu puisses remercier Dieu, sans aucune amère pensée, du bonheur de demeurer *pur* à côté du péril...

Et Naldi s'inclinant devant une madone qui était à côté de son bureau, fit une oraison de quelques paroles...

Filangieri se jeta à genoux en se frappant la poitrine, et en répétant des actes de contrition plus chauds et plus repentans les uns que les autres.

Naldi, en attendant que le repentir vînt très-réellement au voleur, s'en alla à son secrétaire, et, prenant cent piastres, il les donna à Filangieri !... Cette action peut paraître niaise à beaucoup de gens ; quant à moi, je n'y ai vu que le cœur le plus excellent et l'ame la plus noblement charitable. Je voudrais savoir quelles sont les actions de ce genre qu'on peut

citer à la suite de noms bien connus, non-seulement à la Banque, mais à la Bourse où chaque mois ils paient des différences pour plusieurs centaines de mille francs! Mais les registres des actions comme celle de Naldi se trouvent-ils dans leur maison!

Je n'ai jamais connu d'homme plus laid que Naldi, et surtout d'une laideur plus repoussante! *Faccia di graticola*, *naso d'elefante*, *occhi di civetta*, *bocca di spelonca*. C'est ainsi que lui-même fait son portrait dans cet air des *Virtuosi ambulanti*, dont il a composé les paroles.

La Catalani, la Guaforini et lui gagnaient à eux trois, après le départ de Crescentini, plus de cent quatre-vingt mille francs *comme appointemens* seulement. La Catalani, par exemple, avait 60,000 fr. de fixe, une table de six couverts, une voiture, chose de première nécessité à Lisbonne, et deux bénéfices par an. Chaque bénéfice lui valait plus de 40,000 fr.

Aussi, lorsqu'arrivée à Paris où mes instan-

ces et celles de la maréchale Lannes l'avaient fait venir, elle vit la lésinerie de nos Français, je crois qu'elle dut bien regretter de nous avoir écoutées, et qu'elle aurait bien voulu se retrouver au théâtre San-Carlos. Mais le voyage était fait, et puis elle était riche, et puis M. Walabreck était Français, et c'était pour elle une grande chose, car elle idolâtrait son mari. Elle était belle personne sur le théâtre, et me rappelait la Grisi, ou pour mieux dire la Grisi me la rappelle... Elle était parfaitement vertueuse, et Lisbonne a vu tout son talent et sa vertu briller de leur plus grand éclat malgré les séductions que Bandeira, fermier des diamans, M. Becford [1] et une foule de grands de Portugal, ayant le duc de Cadaval en tête, ont essayées, mais sans réussir. La Catalani avait à cette époque une voix comme jamais je n'en ai entendu : c'est fabuleux. On sait bien ce que c'est qu'une belle voix; mais une voix comme la

[1] M. Becford, père de la duchesse d'Hamilton, et non pas *Betford.*

sienne alors, c'est une merveille inconnue. La cause en est naturelle; mais je ne crois pas qu'elle soit très-répandue... Elle avait un jour un mal de gorge assez fort, une de ces *constipaçãons* comme en donne le climat de Lisbonne aux étrangers, et, malgré son mal de gorge, elle pouvait chanter. Elle n'était qu'enrouée, mais point *empéchée*. Le médecin qui l'examina, et qui était le docteur Piquanzo, médecin de la famille royale de Bragance, regarda son gosier, et vit avec admiration qu'elle n'avait pas d'amigdales. Cette chose singulière, mais cependant pas unique, fit impression sur cet homme; il en parla à toute la ville, et entre autres chez moi où il venait pour me soigner. La nature fait quelquefois de ces jeux; mais lorsque c'est une personne comme la Catalani qui en est l'objet, c'est un coup du sort dont elle doit remercier le ciel néanmoins!

Il est ensuite de mode aujourd'hui de tout frapper de mort dès qu'une chose a vingt-cinq ans d'existence. Hélas! les dispensateurs de ces tristes et ridicules jugemens auront aussi

leur passé, et ce passé sans couleur ne les rappellera en rien à la génération qui suivra... Malheur à celui qui donne l'exemple! il doit s'attendre que lui aussi subira la loi d'oubli. Le fait est que le talent de la Catalani était admirable, et que nous lui avons dû de ravissantes heures [1]!... Je ne l'ai pas oubliée, moi, et je sais que jamais je n'ai retrouvé une voix comme la sienne. Crescentini, dans plusieurs opéras, et la Catalani dans des morceaux où sa voix admirable se donnait entièrement dans le beau vaisseau du théâtre San-Carlos, sont pour moi le type de ce que le chant peut procurer de plus complet comme jouissance de cet art.

Crescentini! Crescentini! voilà ce que la voix humaine, jointe à la plus exquise méthode, peut produire d'admirable! et quel jeu! Comme cet homme jouait dans *Roméo et Juliette!* Ce souvenir est toujours vivant en moi comme au premier jour. Je lui en ai de la reconnaissance.

[1] Ne voyons-nous pas l'ingratitude de Paris pour Nourrit! Admirez Duprez; d'accord: mais pourquoi repousser le souvenir?

Arrivée à Lisbonne le vendredi saint, je ne fus présentée que deux mois après. Il faisait déjà chaud, et la campagne des environs offrait un coup-d'œil ravissant. Je jouissais pleinement de cette belle nature, et tous les jours j'allais me promener en gondole sur le Tage, soit pour aller à Almada, ou bien remonter jusqu'à *Saccavin*, ou bien encore profiter de la brise du soir, et aller en calèche jusqu'à *Pedrosa*, à une charmante quinta que possédait dans ce lieu la duchesse de Cadaval. La belle quinta du marquis d'Abrantès à Bemfica était aussi souvent le but de mes promenades. Cette charmante maison de campagne avait pour moi le double avantage de m'offrir une ravissante solitude, et un lieu rempli des plus belles plantes exotiques chez nous, et venant dans ce jardin presque sans culture! C'est ainsi que je voyais des avenues de *magnolia grandiflora*, des cactus d'une espèce rare, le fraisier-arbre (*arbutus unedo*), dans les champs, sur le bord du chemin. En venant de Lisbonne, je voyais des haies de gre-

nadiers avec leurs belles fleurs pourprées, dont le rouge éclatant se détachait sur l'émeraude de leur feuillage ; partout je pouvais cueillir des touffes de cette belle muflande que Lamark a décrite pour la première fois dans son Encyclopédie (*anthyrrhinum amethystinum*), et la belle *iris alata*... et une foule d'autres plantes que j'ai envoyées à l'impératrice Joséphine, en lui faisant observer la différence des plantes du Midi avec celles que notre France voit venir dans ses champs, quoique de la même espèce. Dans le jardin du marquis d'Abrantès, je trouvai en très-belle floraison la belle mangolie, le dattier, le pisang, le bananier... Il y en avait un entre autres couvert de fleurs et qui annonçait une quantité considérable de régimes de figues-bananes. Le bec-de-grue du Cap (géranium), toutes les céréales de l'Amérique y étaient cultivés avec grand soin, et formaient des haies naturelles. Le *mesembryanthemum* grimpait le long des murs, et retombait avec une grâce ravissante en guirlandes d'un tissu serré, mais toujours d'une forme char-

mante... Que d'heures agréables j'ai passées dans ces délicieuses retraites!

Mais le monde et ses exigences étaient toujours là! Junot me prévint que la princesse du Brésil me recevrait le mercredi suivant. Nous étions au vendredi. Je n'avais que six jours pour m'apprêter; mais depuis deux mois je me préparais à cette terrible journée de ma présentation, et, lorsqu'elle arriva, je me trouvai en mesure.

C'est que je devais porter des paniers! des paniers, grands Dieux, dans le XIX^e^ siècle! J'avais fait valoir la puissance de la France pour être exemptée de cette cruelle et pénible corvée; jamais je n'en eus le pouvoir. Le prince du Brésil aurait renoncé plutôt à sa couronne qu'à l'étiquette barbare des paniers. Ainsi donc le jour où je me rendis à Queluz, je revêtis un grand habit en moire blanche brodé en or sur toutes les coutures. Je passai les maudits paniers, et me voilà toute enharnachée et emplumassée comme un cheval de carrosse, prête à monter seule en voiture, mon

mari ayant été présenté huit jours avant. Mais voici bien un autre embarras. Jamais je n'avais vu personne en paniers et je ne savais pas comment on s'en tirait avec cette sotte coutume : je craignais surtout de casser mes plumes ou d'endommager cette ridicule toilette. Ces pensées me tenaient immobile à la portière de ma voiture dans laquelle je ne pouvais pas monter, attendu que je ne pouvais ni entrer de face, à cause de la largeur démesurée de mes paniers, ni demeurer dans cette voiture sans la crainte de briser mes plumes qui étaient très-élevées... J'étais là comme une vraie sotte, ayant d'un côté mon mari qui n'en savait pas plus que moi, et de l'autre M. de Rayneval qui, comme on le sait, n'était pas habile en fait de toilette. Que faire?... j'étais près de pleurer. Il y avait devant la porte une foule immense qui regardait d'un air hébété cette représentation de carnaval pour elle... Enfin Junot me dit :

— Mais que faire? ces dames n'ont cependant pas des voitures différentes des nôtres! quel diable d'empêchement se trouve-t-il donc?....

Et de nouveau il recommençait et essayait de me faire entrer dans la boîte roulante, mais impossible !... Enfin, au moment où nous désespérions de me voir partir, M. de Cherval, qui rentrait, nous trouva dans cette agitation fiévreuse : il se mit à rire en apprenant la cause de ce trouble et la fit cesser à l'instant. Les paniers étaient de son temps, et de plus il était un de ces abbés qui présidaient aux toilettes : il fut d'abord au fait !

— Vous devez avoir une sorte de charnière à vos paniers, me dit-il, ils doivent se ployer.

Nous cherchâmes.... c'était vrai.

— Eh bien ! ramenez ce côté sur vous-même ; montez de côté et asseyez-vous presque par terre...

J'exécutai toutes ces évolutions et m'en trouvai admirablement ; seulement je fus obligée d'ôter ma toque empanachée. Ma femme de chambre me donna une glace pour me recoiffer à Queluz ; mais cette précaution était inutile ; je trouvai en arrivant madame Moscoso, ancienne gouvernante du prince d'Espagne, qui m'offrit

gracieusement son appartement au nom de la princesse pour me reposer en attendant le moment de la présentation. Madame Moscoso était une femme âgée fort aimable ; elle était Espagnole...

Lorsque le moment de la présentation fut venu, on vint m'avertir. Un page, précédant un gentilhomme de la chambre, me dit, en portugais que je ne comprenais pas du tout, que la princesse *m'attendait*. Je les suivis tous deux ; ils me firent passer par une foule de détours obscurs, de corridors étroits et humides, mais surtout d'une malpropreté révoltante ; rien n'en peut donner l'idée : c'est au point que rien n'est en harmonie, si ce mot peut convenir avec un semblable souvenir. J'étais fort empêchée avec mes beaux *habits* tout *reluisans d'or* au milieu de la poussière et des toiles d'araignées qui s'accrochaient à mes plumes !... Enfin nous arrivâmes dans les grands appartemens et nous y fûmes reçus par la grande-maîtresse de la princesse du Brésil, qui me salua avec un air plus que contraint. Je sus depuis qu'elle

exécrait les Français... J'ai oublié son nom....

Lorsque j'entrai dans la chambre où se tenait la princesse, je fus surprise au point d'en oublier ma timidité et je me tirai fort bien de mon introduction. Je fis très-facilement et profondément mes trois révérences; je débitai ensuite mon compliment et je me sentis du courage au cœur non-seulement pour n'avoir aucune peur pour moi-même, mais pour railler tout à mon bon plaisir lorsqu'une fois je serais loin de la résidence royale de la famille souveraine de Portugal, cette maison de Bragance qui pouvait être grande dans les siècles passés, mais qui maintenant était plus que petite, dès qu'elle prêtait au ridicule. La chambre où me reçut la princesse, était celle où elle donnait ses audiences de la plus grande cérémonie; c'était une chambre d'une grandeur très-ordinaire, carrée et sans autre ornement que des bâtons moulés et dorés encadrant des panneaux où se trouvaient des sujets en grisaille. Les meubles en étaient plus qu'ordinaires et ils étaient fort rares: on en va voir la raison; qu'en avait-on

besoin ? Le plancher était recouvert d'un fort beau tapis de Turquie.

La princesse, au moment où mon nom lui fut prononcé, ce qui fut dit en manière d'annonce, se leva du lieu où elle était assise et qui n'était autre que le tapis!... Elle était là au milieu de huit ou dix femmes toutes plus épouvantables les unes que les autres et vêtues d'une si étrange sorte, que je crus me trouver au milieu d'une troupe fantastique...

La princesse, que je voyais pour la première fois, avait la plus étrange parure du monde; avec cette figure que je vous ai dépeinte, elle portait une robe de mousseline de l'Inde brodée en coton et en or, comme nous en avons rapporté des pièces en grand nombre pour faire des rideaux. Cette robe mal faite, sans forme précise, recouvrait un corps qui lui-même n'en avait aucune; ses cheveux demi-frisés étaient *tournés* à la grecque et ornés d'une profusion des plus admirables choses en perles et en pierres précieuses que j'eusse vues à cette époque où j'étais encore bien jeune et où notre ré-

volution nous avait privés de toutes les parures de ce genre. Ce ne fut que sous l'Empire qu'elles nous furent rendues.

La princesse avait les bras nus, et comme ils étaient affreux, maigres, plats, osseux et même velus, je laisse à penser le joli spectacle que cela faisait. Elle me parla en mauvais français, faveur qu'on me fit beaucoup valoir, attendu qu'aux grandes présentations elle ne parlait qu'en portugais. Elle m'entretint de sa mère, pour qui elle ne me parut pas avoir une tendresse très-profonde; puis elle me dit que j'étais jolie et que j'avais la physionomie portugaise. La reine d'Espagne m'avait déjà favorisée du compliment que j'avais la *physionomie espagnole*. Elle me parla aussi de sa belle-sœur; mais je savais qu'elle ne l'aimait pas, et je ne me laissai aller à rien qui pût me compromettre vis-à-vis d'elle. Nous avions nos instructions, et, puisqu'il faut le dire, Junot avait été chargé de contreminer le prince de la Paix et de tâcher d'entrer dans la confiance du prince

des Asturies [1]. C'est moi que Junot chargea de ce soin, et comme mon oncle avait été à la cour de Turin, et à celle de Naples surtout, où la princesse devait se souvenir de l'avoir connu, j'emportai une sorte de lettre de créance de lui auprès de la princesse des Asturies. Ce fut ce qui m'en fit si bien accueillir et qui prolongea nos relations. Je lui ai envoyé plusieurs objets de la Chine qu'elle ne voulait pas demander au comte de Campo-Allange, tout dévoué au prince de la Paix. Junot fit ces envois au nombre de trois. Il y en eut, je pense, pour près de dix mille francs. L'Empereur était *seul* à connaître cette mesure ; mais la princesse ne nous aimait pas, je crois, et l'Empereur ne parvint qu'à faire croire à Ferdinand VII qu'il lui voulait en effet du bien ; aussi lorsqu'un peu plus tard il devint veuf, Ferdinand vit aussitôt que l'Empereur pouvait lui donner

[1] Instructions secrètes et personnelles de l'Empereur à Junot. Cette correspondance intime que Napoléon écrivait quelquefois de sa propre main fut reprise par le duc de Rovigo à la mort de M. d'Abrantès. J'ai raconté ce fait dans mes Mémoires sur l'Empire.

une femme, puisqu'il prenait tant d'intérêt à lui!...

Povero simplice!

C'était une femme bien supérieure que la princesse des Asturies [1] ! Je ne crois pas en avoir jamais rencontré une qui la valût. Voilà ce qu'il faudrait aujourd'hui à l'Espagne, et non pas une personne comme celle qui est à la tête du gouvernement. Nous avons eu, à Paris, un bel échantillon, j'espère, des hommes qui sont distingués par elle pour être aux affaires!...

La princesse du Brésil me parla de sa belle-sœur avec l'apparence de l'intérêt, sans que je lui répondisse autre chose que ce que je pouvais dire. Aussi mon mari et M. de Rayneval m'applaudirent-ils lorsque je leur rendis compte de ma conduite. La séance fut assez longue, et au bout d'une demi-heure, chose fort

[1] Je ne sais si j'ai dit dans ces Souvenirs une particularité remarquable. La princesse parlait toutes les langues de l'Europe, et au cercle de la cour elle adressait la parole à chaque ambassadeur dans sa langue; elle n'avait pourtant que vingt-deux ans!... Quelle reine d'Espagne elle eût été!...

rare, car les audiences étaient terminées en dix minutes, je fus congédiée gracieusement par un signe de tête de la princesse.

Alors je vis se lever de terre une demi-douzaine de femmes vêtues d'une jupe de soie d'un rouge très-éclatant et portant une *traîne* en gros de Naples gros bleu brodé en or. Sur leur tête était un petit bonnet tout ratatiné, dont le sommet était orné d'une fleur gros bleu et rouge comme la jupe et la queue! Enfin elles ressemblaient à ces oiseaux de l'Amérique du Sud, ces oiseaux au plumage doré et aux vives couleurs, qu'on appelle des *catacouas;* c'était bien curieux comme laideur ridicule.

Oui, j'ai vu cela!

Ces dames du palais, car ce n'était rien moins que des dames du palais, étaient toujours, ainsi que je les avais vues, assises par terre autour de leur princesse avec laquelle elles devisent, chantent, mangent, ou bien se rendent le mutuel service de tuer les petits insectes qu'elles nourrissent sur leur tête.

Ce n'est pas un conte encore que cela, JE L'AI VU !

Voici encore ce que J'AI VU.

Une charmante femme portugaise, dont je tairai le nom, arriva à Paris pour y briller, comme elle en avait en effet le droit, car elle était charmante, et puis elle était la reine de l'élégance à Lisbonne. Elle avait surtout les plus ravissans cheveux blonds que j'aie vus. Je lui envoyai mon coiffeur : c'était alors Doisy, qui demeurait rue du Mont-Blanc au coin de celle des Mathurins. Il me dit le lendemain qu'il ne voulait pas coiffer ma jolie Portugaise, attendu qu'elle avait la tête remplie non-seulement de ce qu'on appelle des *lentes* (les œufs de cette indigne vermine), mais que les personnages eux-mêmes se promenaient dans sa belle chevelure !

— Vous comprenez, madame, que mes mains, mes habits, peuvent garder un de ces individus. Songez à ma réputation perdue.

— Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je, et tout aussitôt je me sentis une forte démangeaison à la

tête. Oui, oui, Doisy, n'allez plus là!... Mon Dieu! que deviendrions-nous si nous allions avoir ce fléau!...

Mais le lendemain Doisy m'apprit que ma jolie Portugaise avait consenti à laisser *couper ses cheveux*. En effet, nous la vîmes le même jour avec ses cheveux coupés et conséquemment faciles à nettoyer. Doisy me dit toutefois qu'il fut plus de six mois à lui rendre la tête parfaitement nette.

Cette manière d'être assise par terre est évidemment une coutume des Arabes, conservée par tradition. Je fus surtout émerveillée de l'agilité avec laquelle ces femmes se relevaient. Lorsque je racontai cette scène à quelques-unes de nos dames ici, elles me dirent que ce que j'avais fait à Queluz, en gardant mon sérieux devant ces femmes au ventre rouge et à la queue bleue, se levant, comme une troupe de mouettes dans l'orage, à la vue d'une jeune femme bien mise et élégante, était vraiment un trait héroïque.

Lorsque j'eus pris congé, après avoir fait mes

trois révérences en arrière, en donnant le coup de pied dans la traîne pour ne pas tomber, chose que je redoutais avec la crainte d'un vrai malheur, j'allai aussitôt rendre visite à cette *camareira-mor* (grande-maîtresse) qui m'avait lancé des regards si furibonds. Comme une chose convenue dans l'étiquette, elle avait couru chez elle où elle m'attendait, et où je la trouvai toute prête à me recevoir lorsque j'arrivai. C'était, comme je l'ai dit plus haut, une vieille petite femme fort laide, noire et sèche, qui me parut avoir l'humeur d'une vieille fille acariâtre ; mais on me dit qu'elle était veuve. Je plaignis son mari... mais non pas d'être mort...

Queluz est un lieu peu digne d'être la résidence d'un souverain aussi puissant que l'était alors le roi de Portugal... La position en est belle, et pour y arriver on traverse de grands villages bien bâtis et une belle campagne, Belem, et surtout Oeyras dont le vin est si bon, et qui appartient au marquis de Pombal [1]. Plusieurs autres bourgades qui se tien-

1 En parlant de la société de Lisbonne, j'ai oublié M. le marquis

nent d'une façon si rapprochée qu'elles paraissent un faubourg de la ville, servent de décoration à la route de Lisbonne à Queluz; partout de l'activité, partout de l'industrie, dans les environs de Lisbonne, non-seulement même sur cette route, mais tout autour de la ville... Il y a une grande différence en cela de l'Espagne au Portugal, si ce n'est la Catalogne et une partie du littoral de l'Andalousie.

Pour aller à Queluz on traverse d'abord Belem, comme je l'ai dit; on passe au pied de sa tour carrée. C'est un peu après cette tour de Belem qu'on a construit le fort de Saint-Julien (San-Julião), qui sert à protéger et à couvrir l'entrée du port. Il est d'un difficile accès, ce port; le chenal en est fort étroit, et un banc de pierre en barre l'entrée; ce banc s'appelle *Os Cachopos*. Un peu plus loin on trouve la pe-

et madame la marquise de Pombal. Je dois réparer ici cet oubli et dire combien toute deux étaient aimables et prévenans pour les étrangers. J'ai eu particulièrement à me louer de leur extrême bienveillance et de leur hospitalité.

tite ville, ou plutôt la bourgade d'Oeyras; et puis, toujours en descendant la rivière, Cascaës, petite ville importante à cause de ses forts; elle est assez bien bâtie sur une langue de terre, sous laquelle les vaisseaux peuvent ancrer.

Comprend-on qu'en 1798, le Portugal recevait garnison de l'Angleterre dans cette même ville de Cascaës et dans Oeyras!... C'était des régimens dont les officiers étaient des émigrés *soldés* par l'Angleterre [1], comme le régiment de Dillon par exemple. Des dragons anglais enfin étaient à Belem... De cette manière Lisbonne et son port étaient entre les mains des Anglais en 1795, 1797 et 1798, et même, autant que je puis me le rappeler, en 1800. Il semble bien étrange que le ministère portugais se soit ainsi laissé lier les mains; mais il faut aussi convenir que nous avions été bien imprudens, et que le Directoire avait en

1 Le Portugal n'avait à sa solde qu'un régiment d'émigrés; c'était un régiment d'artillerie, dont le chef s'appelait *Roquelet*.

cela, comme en tout, commis une faute grave en abandonnant le Portugal aux Anglais; et le gouvernement portugais sut au moins, avec le secours de l'Angleterre, imposer à la France; ce qui n'était pas au reste bien difficile en 1798 et 1799.

C'est entre Oeyras et le village de Carcavellos qu'on récolte le vin très-estimé qu'on appelle en Angleterre *Lisbon wine;* en Allemagne, *vin portugais*, et chez nous comme en Portugal, *vin de Carcavellos.*

Les vignes qui le produisent sont dans des *quintas* situées sur des collines qui s'abaissent doucement vers la mer... On récolte le raisin avec une joie vraiment digne des villages les plus gais de notre beau Languedoc..... J'ai assisté à l'une des vendanges, et j'y ai vu une joie vive et franche, et de ces danses, de ces amours même comme Florian les a chantés dans Galathée... J'ai été avec la marquise de Pombal dans une quinta qui lui appartenait, et dans laquelle se récoltaient les plus beaux raisins destinés à faire ce vin d'Oeyras, dont

les Anglais sont si friands. Une fois que le raisin est récolté, on le jette dans les pressoirs, et puis, quand le jus en est exprimé, on porte ce jus à Lisbonne où se confectionne le vin de Carcavellos.

A deux lieues de Belem [1], on trouve enfin Queluz. Rien n'annonce une résidence royale; c'est plutôt une retraite solitaire et toute simple qu'une maison de souverain... Il est vrai que la folie s'y cachait; c'est là que la reine était renfermée. Le prince régent n'avait pas été élevé pour le trône; il devait revenir à son frère aîné, prince d'un mérite très-supérieur, qui mourut de la petite vérole. Il était aimé et fut très-regretté... Quant à João VI, ce n'était qu'une bête; seulement il n'était pas méchant, mais stupide. C'est une fâcheuse maladie pour un homme destiné à régner!...

Jamais résidence royale, je l'ai déjà dit, ne fut moins annoncée que Queluz. Le château

1 Deux *legoas*, lieues de Portugal, c'est-à-dire du double des nôtres.

est fort ordinaire, et quelques maisons, ou plutôt quelques chaumières, composaient seulement le village qui prenait son nom du château. Quant à la *quinta* qui entourait le château, elle était plus ordinaire qu'aucune de celles qui sont en foule sur les montagnes de Cintra, quelques milles plus loin... L'avenue est plantée de mangolies, de becs-de-grue du Cap, et de beaucoup d'autres plantes exotiques qui réussissent fort bien en ce lieu, et montraient dès-lors tout le parti qu'on en pouvait tirer.

Lorsque le duc d'Abrantès arriva à Lisbonne pour y être plus souverain que le prince du Brésil [1], il fut à Queluz, et voulut y demeurer

[1] Le *Dictionnaire de la conversation*, qui contient de bonnes choses, en contient aussi d'absurdes; de ce nombre sont les biographies. J'en connais cinq ou six qui me font une telle peur pour les autres, que j'ai pris le parti de ne les pas consulter. Il y a une biographie du duc d'Abrantès dans laquelle il y a autant de fautes que de lignes. J'en ai parlé dans les pages précédentes. Depuis je l'ai relue, et j'ai vu combien elle était fautive. Non-seulement le monsieur ne sait ni le mois de naissance, ni le lieu où est né Junot, mais il le fait gouverneur de Paris en 1804, et il ne le fut qu'en 1806. Ce fut Murat et puis Louis Bonaparte qui furent gouverneurs de Paris, tandis que

pendant les plus grandes chaleurs. C'était bien moins agréable que Cintra ; mais c'était plus près de Lisbonne, et il le préférait pour cette

Junot commandait *en chef*, et non pas comme général de division, le superbe corps des grenadiers réunis d'Arras. Il fut de là ambassadeur en Portugal, puis revint à Austerlitz *à franc étrier* pour y faire le service d'aide-de-camp, et voilà tout. Ce monsieur qui parle sans savoir ce qu'il dit, et qui distribue le blâme comme la louange, dit que Junot fit des actions héroïques à la bataille d'Austerlitz. Il fut *aide-de-camp de l'Empereur*, attendu qu'arrivé la veille à sept heures et demie du matin, il n'y avait plus de corps à lui donner. Il aurait fait ces actions sans doute, si elles se fussent présentées, car il y était habitué; mais le fait réel, c'est que cela n'a pas été. Il fut ensuite nommé gouverneur-général de Parme et Plaisance, y apaisa la révolte par une noble et sage conduite, et fut rappelé en juin 1806 pour être gouverneur de Paris. L'Empereur partit pour Iéna ; voulant laisser derrière lui un homme de tête, de cœur et d'habileté, sur lequel il pût compter, il laissa Junot avec une autorité comme personne ne l'eut et ne l'aura jamais. Plus de 60,000 hommes étaient sous ses ordres, et il commandait jusqu'à Tours! Voilà l'homme que ce monsieur, dont j'oublie toujours le nom, juge de lui-même un homme incapable!...

Lorsqu'il fut envoyé en 1807 en Portugal, ce fut comme général-en chef et non comme ambassadeur, comme le dit ce monsieur. Il y fut avec l'autorité *illimitée d'un vice-roi*, autorité que lui conféra l'Empereur qui, j'espère, se connaissait en hommes. Il avait un *ministère*, et ne correspondait qu'avec l'Empereur. Quant à la

raison. Mon beau-frère, M. de Geouffre, fut chargé par Junot de faire arranger Queluz, et Queluz devint ce que devait être une demeure réservée à l'homme qui avait le pouvoir dans le pays. Je ne sais comment D. Miguel, D. João IV

convention de Cintra (et non pas de Lisbonne), c'est un des plus beaux faits de nos guerres. Si ce monsieur l'ignore, qu'il apprenne son histoire de France, ou qu'il lise Childe-Harold... De là Junot fut envoyé à Saragosse où il *fit, pendant cinquante-deux jours, le siége de la ville*, et où le maréchal Lannes n'arriva que pour lui enlever une conquête qui était son œuvre. De Saragosse, le duc d'Abrantès alla en Allemagne où il commanda un corps d'armée du côté de Bayreuth, pendant la campagne de Wagram. Il revint ensuite à Paris dont il était toujours gouverneur, et dont les douzes maires, qu'il fût absent ou présent, n'en venaient pas moins me souhaiter du bonheur le jour de l'an et celui de ma fête, parce que j'étais sa femme, et que la ville de Paris, dont il était gouverneur actif lorsqu'il exerçait cette charge en l'absence de l'Empereur, l'aimait chèrement. — Ce fut en 1809 que nous partîmes pour l'Espagne. Là encore la biographie fourmille d'erreurs. C'est comme une gageure. Ce monsieur devrait parier en sens contraire. Il me semble que tout le monde y gagnerait. Je préviens, au reste, ceux qui auraient besoin d'avoir des renseignemens justes sur plusieurs individus, de ne pas consulter sans vérification le *Dictionnaire de la Conversation*. On prétend qu'on le traduit de l'allemand. On traduit peut-être aussi les biographies de l'allemand en français!... Je le croirais assez, à en juger par ce monsieur.

et Dona Maria ont traité Queluz, mais ils l'ont trouvé parfaitement habitable et dégagé de ces toiles d'araignées, de ces monceaux de poussière et d'ordures qui encombraient les corridors obscurs de ce palais de roi; car le duc d'Abrantès, aidé de mon beau-frère, en avait fait une charmante maison de campagne. Il en était ainsi d'une foule d'autres détails sur des choses autrement importantes, si bien que le duc d'Abrantès a été non-seulement méconnu par ceux-là même qui l'en remerciaient à mains jointes lorsqu'il avait le pouvoir à Lisbonne; mais ils ont eu la lâcheté de le payer avec de l'ingratitude! eh bien! je pourrais me venger de ces hommes ingrats à mon tour. J'aurais pu le faire, surtout lorsque D. Miguel était au pouvoir, et voici comment :

Lorsque le duc d'Abrantès entra dans Lisbonne, il le fit avec une imprudence peut-être blâmable, mais avec ce courage qu'on lui connaît, et surtout cette loyauté qui éloignait de son noble cœur toute pensée de perfidie. Le comte de Novion, ancien ami de ma famille, et com-

mandant de la légion de police, seule et véritable force de la ville de Lisbonne, lui offrit d'assurer la tranquillité de la ville, et le fit en effet comme un digne et loyal Français qu'il était toujours. Le commerce de la ville de Lisbonne se réunit alors avec plusieurs personnes de la haute noblesse, et ils formèrent une sorte de junte : elle composa une adresse qui fut présentée au duc d'Abrantès pour être transmise à l'empereur Napoléon!... Cette adresse fut écrite par une main habile après avoir été traduite du portugais en français, et approuvée à *l'unanimité* par tous les membres de cette assemblée, et avec une telle joie ! une telle sorte de délire!... Mais il fallait lui donner une authenticité solennelle, il fallait que tout ce qui était dit dans cette adresse fût regardé comme le cri du cœur!... Comment faire? — *Il faut signer nous-mêmes, individuellement, cette adresse*, s'écrièrent-ils!...

Et TOUS signèrent cette pièce dont la basse et ignoble flatterie souleva le noble cœur de Junot; il regarda en pitié le peuple dont les man-

dataires pouvaient s'avilir au point de dire à leur vainqueur, à l'homme qu'ils détestaient, qu'ils haïssaient de cette haine éprouvée par des cœurs qui ne comprennent pas la gloire : *Nous vous vénérons, nous vous adorons comme* DIEU MÊME. Et ces mêmes hommes ont la sotte méchanceté de persister à dire qu'ils ne voient en lui qu'un *fougueux Langeli!* Eh bien! cette pièce remarquable et d'un style qui serait burlesque s'il ne révoltait, fut revêtue de *quarante-deux signatures* DES PLUS NOTABLES du pays dans la noblesse et dans le commerce!... Et savez-vous où elle est cette pièce? dans mes mains... Je l'ai trouvée parmi les papiers importans du duc d'Abrantès. Il ne la fit pas parvenir à l'Empereur; car il le connaissait et savait que rien ne lui causait plus de prévention contre un homme qu'une position honteuse acceptée, provoquée même volontairement; qu'aurait-il pensé d'une nation!... Il ne dépend pas de nous d'être heureux ou malheureux; mais il dépend bien certainement de nous d'être toujours dignement placés. Qu'importe l'infortune alors? qu'im-

porte ce que le sort nous envoie? Il nous trouve revêtu d'une cuirasse contre laquelle s'émoussent tous ses traits.

Mais Junot conserva cette pièce. Je l'ai. J'aurais pu la faire paraître dans mes Mémoires sur l'Empire, en apprenant que les Portugais avaient la basse ingratitude d'accuser le duc d'Abrantès de leur avoir été hostile et dur, lorsque jamais administration ne fut plus paternelle! On osa attaquer sa vie politique [1] et administrative dans ce pays, lorsqu'il brava trois fois la terrible volonté de l'Empereur en lui désobéissant et retardant, au péril de lui-même, l'exécution des ordres qu'il avait reçus. L'affaire des cotons surtout où Junot obtint de l'Empereur la remise du terrible séquestre qui ruinait le commerce de Lisbonne, cette affaire dont je connais tous les admirables détails et qui me fait être fière de porter le nom

[1] M. le comte de Palma osa bien, en 1814, venir réclamer chez moi la Bible de Portugal, qui avait été donnée au duc d'Abrantès par l'Empereur!.... J'ai raconté ce fait dans mes Mémoires sur l'Empire,

du duc d'Abrantès, a été présentée par la malveillante ingratitude de quelques ames qui ne peuvent supporter le poids d'un bienfait! Je sais bien que les preuves sont là. Je sais bien que tous les Portugais ne sont pas ingrats; j'en connais même dont je suis heureuse d'être l'amie, et dont le noble cœur sait reconnaître ce qui fut fait pour leur patrie souffrante. Aussi ces cœurs-là sont-ils la sauvegarde du reste de la nation. Je pourrais faire beaucoup de mal, j'en ai les moyens et je ne les veux pas employer. Mais que la vengeance ne soit pas non plus trop long-temps provoquée. La patience a des bornes, et la plus longue arrive enfin à ce terme dont je suis plus près que ne le croit peut-être leur imprévoyance.

Me voilà maintenant rejetée dans une autre route que celle qui conduit à Cintra! Cintra, paradis, admirable séjour, qu'on voudrait habiter pour la fin de sa vie!... Cintra!... quels souvenirs de paix et de bonheur surtout ce nom réveille en moi!... C'est une de ces pensées qui calment bien des douleurs.

A quelque distance de Queluz, on trouve *Bellas*. C'est une bourgade assez considérable, ayant une belle quinta appartenant au comte de Pombeiro, et chose assez rare, une fort bonne auberge. C'est une merveille encore plus rare en Portugal qu'en Espagne. En Espagne, vous trouvez au moins une *venta*, une *posada ;* quelque sale et mal tenue que soit cette posada ou cette venta, vous avez le droit, en payant le *ruido de casa*, d'avoir un abri, et vous avez même la chance de trouver des provisions. Mais en Portugal, ce n'est pas cela. Vous arrivez dans un village; quelque considérable qu'il soit, vous n'y trouvez d'auberge sous aucun nom : là, ni *fonda*, ni *venta*, ni *posada*, si ce n'est pourtant dans l'Estremadure, parce que c'est la route habituelle de Madrid à Lisbonne, et la seule. Aussi y trouve-t-on des auberges même meilleures qu'aucune des *fondas* que j'ai rencontrées en Espagne. Cette rareté d'auberges dans l'intérieur du pays est toute naturelle; on n'y voyage pas; on n'y rencontre sur les routes solitaires que tracent les mulets qui por-

tent sur leur dos les marchandises et les objets de commerce du pays, que des Portugais allant d'une ville à une autre, ou quelques curieux comme moi, par exemple, se hasardant dans l'intérieur du pays par curiosité et munis alors de lettres de recommandation pour les notables d'une ville ou d'un village. Dans une excursion que je fis du côté d'Amarante et de Coïmbre, je me pourvus de lettres du ministère et d'une recommandation de mon ami le nonce du pape pour le curé du lieu, quel qu'il fût, où je voudrais passer la nuit. Ce fut cette dernière recommandation qui me fut la plus utile.

Cette extrême rareté de voyageurs a donc été toujours le principal empêchement de la commodité des routes et de l'établissement des auberges; pour qui, en effet, seraient-elles établies? pour qui donc les maîtres feraient-ils des provisions? Les étrangers qui viennent en Portugal n'ont affaire qu'à Lisbonne ou bien à Oporto. S'ils viennent par terre, ce qui est excessivement rare, ils prennent la route d'Espagne et passent par Aldea-Gallega, comme je

l'ai fait; autrement on arrive en Portugal par mer, soit qu'on y entre par Lisbonne ou par Oporto. J'ai compris la rareté des auberges en Portugal; je ne l'ai jamais comprise en Espagne, sur une route aussi fréquentée que celle par exemple de Bayonne à Madrid.

Quoi qu'il en soit, l'auberge de Bellas était excellente. J'ai voulu savoir pour quelle raison ce bourg avait cette préférence, et j'ai su que des *Anglais* et des *Français*, impatientés d'être obligés de revenir à Lisbonne en sortant de la cour, avaient fait établir une auberge à Bellas sur la route de Cintra, pour avoir alors un lieu de station où ils pussent se reposer avant de regagner leur quinta. Voilà comment il y avait, à l'époque où j'étais à Lisbonne, une bonne auberge à Bellas. Mais quant aux Portugais, ils n'y étaient pour rien, comme dans tout ce qui regarde l'amélioration du pays en ce genre. Les routes, les embellissemens dans les villes, les auberges, tout cela est regardé par eux comme un fléau pour leur bonheur intérieur. Ils ressemblent en cela aux Chinois

dont au reste ils se font gloire d'être les amis et les correspondans.

Voilà une histoire qui arriva à Lisbonne un peu avant l'époque où j'y étais comme ambassadrice; elle est assez curieuse pour que je l'inscrive ici comme devant servir pour juger une nation. Les Chinois ne nous sont pas inconnus, je le sais; mais cependant rien encore de semblable ne s'est présenté à l'esprit étonné pour bien connaître les hommes.

Les rapports sont fréquens entre le Portugal et la Chine. A l'époque dont je parle surtout, des vaisseaux richement chargés arrivaient journellement de la Chine et apportaient une foule d'objets rares et précieux, soit en soieries, soit en ébène, en écaille et surtout en ivoire. L'Angleterre, qui semblait prévoir ce qui est devenu une sorte de fureur, achetait déjà, et même fort cher, toutes ces choses envoyées par les Chinois. Quant à nous, nous en avions horreur [1]; et ce moment de transition des modes

[1] Excepté pour les objets en ivoire curieusement travaillés.

grecques et romaines à ce luxe vraiment riche et beau que l'Empire nous ramena, n'avait rien de commun avec les magots, les vieux casques rouillés et toutes ces choses qui sont aujourd'hui tant de mode et tant souhaitées. Que n'ai-je prévu cette époque ! que de belles horreurs j'aurais! et comme elles m'auraient peu coûté ! Je me rappelle avoir rapporté un éventail à Madame Mère, en ivoire, travaillé avec un soin qui, du reste, n'appartient qu'aux Chinois. Cet éventail dont les branches, vrai modèle de délicatesse dans le travail, étaient rassemblées par un diamant mal taillé, mais fort beau et d'une eau admirable, était peint des deux côtés avec un grand talent. Il y avait au milieu une fort belle miniature représentant la demeure de l'empereur de la Chine à la campagne, et des deux côtés étaient son portrait et celui de l'impératrice régnante ; dans l'autre partie étaient des sujets variés ; eh bien! cet éventail vraiment précieux ne me coûta que cent piastres [1].

[1] Cinq cents francs de notre monnaie.

Voici maintenant l'histoire *chino-portugaise*.

Le marquis de Nysa est connu par tous ceux qui ont eu quelques rapports avec le Portugal dans les cours étrangères; grand, magnifique, homme de cour et de la bonne époque, spirituel, *grand seigneur* dans toute l'acception du mot, il a laissé de lui, en Russie surtout, un souvenir qui vivra long-temps, d'autant plus que les hommes comme lui deviennent tous les jours plus rares. Il était frère de l'ambassadeur de Portugal en France, D. Lorenzo de Lima; celui-ci est sans contredit un homme fort aimable aussi, mais le marquis de Nysa lui était peut-être supérieur.

Il était tellement fastueux, qu'en Russie il fit quelquefois peur à Potemkin! Un jour il donna à Catherine II une fête, dont l'illumination seule coûta plus de 30,000 francs de notre monnaie, et la fête répondait à cette magnificence de vestibule. Le marquis de Nysa était donc l'homme de l'époque qui était le plus digne de rapeler D. Juan, comte de Melgar, amirante de Castille, qui, donnant une fête au

roi d'Espagne, fit tapisser une petite grotte de son jardin dans laquelle devait souper le roi, d'une vigne en vermeille dont les grappes étaient formées par des lapis-lazuli, des grenats, des améthystes, des topazes pour les raisins noirs, et des péridots pour les raisins blancs. Le marquis de Nysa était capable d'en agir de même.

Un jour, il entend parler d'un service qui avait été donné à l'ambassadeur d'Espagne à Vienne par l'empereur d'Autriche. Ce service offert comme marque de la munificence impériale était extrêmement beau. Le marquis de Nysa se mit à rire.

— Je veux en avoir un UNIQUE en Europe, dit-il. Il fit aussitôt venir chez lui le capitaine du port, le plus connu par son habileté dans ses courses lointaines. L'homme qu'on lui amena avait été justement en Chine plusieurs fois. Le marquis lui demanda combien il lui faudrait de temps pour aller en Chine, y commander un service de porcelaine et le faire exécuter d'après les modèles qu'il lui donnerait. Le capi-

taine lui dit que dans quatre ans il pouvait lui affirmer qu'il aurait son service aussi complet que possible, mais que les Chinois en demanderaient peut-être un prix exorbitant.

— Cela m'est égal, que la chose soit faite et je paierai *ce qu'ils voudront*.

Heureusement que le capitaine était un honnête homme.

Le marquis, une fois déterminé, ne voulut pas un moment de retard; il allait tous les jours au port pour activer le départ de son envoyé. Enfin, la veille du jour où il devait mettre à la voile, le marquis le fit venir à son hôtel et lui renouvela ses instructions; puis ayant fait appeler son maître-d'hôtel, il lui commanda de prendre toutes les pièces qui composent un service de porcelaine[1] et de les donner pour modèles au capitaine. Le maître-d'hôtel fit aussitôt emballer tous les objets désignés et choi-

[1] Comme des soupières, des raviers, des bouts de tables, des plats, des plateaux à petits pots, des assiettes de toutes grandeurs, des corbeilles pour le fruit, des jattes pour les fromages à la crême, des compotiers, des glacières pour des glaces, etc., etc.

sis par le marquis, et le capitaine portugais partit pour la Chine avec sa mission, qu'il devait remplir à quelque prix que ce fût.

M. de Nysa fut heureux en espérance d'une si charmante manière, qu'en vérité il ne dut pas se plaindre ensuite de trouver la réalité moins belle, comme cela arrive toujours.

— J'aurai un service comme le roi n'en a pas un bien positivement! s'écriait le marquis en se frottant les mains.... un service fait, peint, doré, colorié surtout en Chine, et dont les formes seront gracieuses comme toutes celles de la manufacture de Sèvres et de Vienne!... Ce service sera unique en Europe!

En effet, il avait raison.

Le voyage du capitaine fut plus court qu'il ne l'avait annoncé, et au bout de trois ans il était de retour à Lisbonne. Comme le service du marquis avait été le principal motif de son voyage, il le fit aussitôt prévenir de son arrivée, et celui-ci, dans sa joie, fit inviter plus de cinquante personnes pour qu'elles assistassent au déballement du précieux service que le capi-

taine lui affirmait être une des plus belles œuvres de la Chine. Les caisses arrivent, on les transporte dans une vaste galerie, et tout le monde entoure la première qui en s'ouvrant doit donner la vue du chef-d'œuvre chinois... On enlève le couvercle; mais à peine la dernière planche est-elle ôtée et le premier objet déballé, qu'un cri échappe au marquis.

— Ah ! mon Dieu ! quel malheur !

— Qu'avez-vous donc, monsieur le marquis ?

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mais donnez-moi donc vite une seconde pièce ! eh bien, encore ! le même malheur !

— Ah ! en effet, c'est un vrai malheur !...

— Encore ! ah ça, mais c'est le diable qui s'en mêle !... tout mon service fêlé, écorné, cassé ! pas une pièce intacte !

— Je m'en étais douté d'avance, dit un vieux moine qui était aumonier de la marquise douairière, le jour où j'ai vu M. le marquis commander un service à ces païens de Chinois qui ont fait rôtir, il n'y a pas encore deux ans, deux de nos missionnaires; je me suis dit que cette

commande aurait un mauvais sort... et vous voyez!

Le vieux moine racontait cela à une autre vieille ganache comme lui qui opinait du bonnet, et disait toujours oui à tout ce qu'il entendait. Le marquis ne fut pas aussi approbateur, et lorsqu'il entendit les dernières paroles du moine, il alla à lui, le prit par le bras, l'entraîna vers la table, et lui montrant les pièces que lui-même avait données pour modèles, il fit voir au moine que l'influence païenne n'était autre chose que sa propre sottise.

On se rappelle que, le jour du départ du capitaine, le marquis choisit avec son maître-d'hôtel toutes les pièces qui devaient composer le service chinois. On pense bien que pour des pièces aventurées comme l'étaient celles-là, le marquis ne choisit pas dans son garde-meuble celles qui étaient intactes. Il prit au contraire toutes celles qui étaient non-seulement avariées par le temps, comme par exemple jaunies ou ternies par le feu, mais encore celles dont les fleurs étaient passées de couleur, la dorure

presque effacée, celles enfin qui étaient plus ou moins fendues ou cassées. La principale entre autres, une magnifique soupière à laquelle il manquait une anse, et qui était presque *dédorée*, avait été si minutieusement copiée, que le ton des couleurs et l'or presque effacé se retrouvaient avec une ressemblance désespérante sur la soupière chinoise.

Il en était de même de toutes les autres pièces. Ce service fut tellement manqué que jamais le marquis ne put s'en servir. Il alla à Pétersbourg depuis et l'emporta avec lui tel qu'il était, mais plutôt comme objet de curiosité et pour raconter le fait avec les preuves à l'appui que pour son usage personnel.

Voilà où en sont les Chinois [1].

[1] Lorsque milord Macarthney fut envoyé en Chine, je crois en 1795, l'un de mes amis les plus intimes, M. de Lageard de Cherval, était à Londres; il vit l'ambassadeur avant son départ au milieu de ses embarras diplomatiques et personnels, car le cabinet britannique voulait que cette ambassade eût un éclat inaccoutumé dans les fastes diplomatiques. Les présens envoyés à l'empereur de la Chine étaient estimés plusieurs millions. L'ambassade était magnifique. Lord Macarthney partit donc sous les meilleurs auspices; sa mission était de

Et moi ! où donc en suis-je aussi ? N'étais-je pas en chemin pour Cintra ? Si je m'arrête ainsi à chaque lieu, je n'arriverai jamais, et pourtant je

faire conclure un traité d'alliance entre la Grande-Bretagne et la Chine. Lord Macarthney demeura trois ans dans son voyage. A son retour, il ne fut question ni de traité, ni de présens renvoyés comme échange de politesse à ce souverain qui envoyait un des pairs de son royaume pour donner le salut fraternel à cet empereur qui habite à l'extrémité du monde civilisé. Une sorte de mystère parut même envelopper l'ambassade de lord Macarthney ; lui-même semblait ne pas aimer à en parler. Mais M. de Cherval le rencontrant quelque temps après dans le château de leur ami commun, lord Carrington, lord Macarthney lui raconta le mauvais succès de son ambassade, qu'au reste il parut attribuer à deux missionnaires français qui avaient tout pouvoir sur l'empereur de la Chine.

Lorsque l'ambassadeur du roi d'Angleterre fut arrivé en Chine, il fit prévenir le grand Colao. Mais l'empereur était parti, malgré son grand âge, pour la petite Tatarie, à huit ou neuf cents lieues de là, pour chasser le tigre. Lord Macarthney fut obligé de courir après lui. C'est ainsi qu'il atteignit la petite ville où l'empereur jugea enfin de s'arrêter et de lui donner son audience. Cette audience ne fut qu'une nouvelle offense. Le grand Colao signifia à lord Macarthney qu'il devait s'agenouiller et baiser la terre devant l'empereur pour être admis devant lui. Lord Macarthney refusa. « Alors vous ne verrez pas l'empereur. — Eh bien ! qu'est-ce que cela au prix d'une humiliation ? — Qu'est-ce à dire ? nous nous

veux faire connaître Cintra à ceux qui ne connaissent que le nom de ce paradis.

A quelque distance de Queluz, on trouve

prosternons journellement devant sa majesté sacrée! — Vous en avez l'habitude, moi je ne le fais jamais, même devant mon souverain. » Le grand Colao insista; lord Macarthney ne voulut entendre à rien, et l'audience allait être refusée des deux côtés, lorsque le grand Colao arrangea tout en disant que lord Macarthney paraîtrait devant sa majesté chinoise *, et s'inclinerait, mais devant le portrait du roi d'Angleterre. Le mezzo-terminé fut adopté, et le jour fixé. Ce fut le jour de naissance de l'empereur de la Chine; il avait 84 ans. L'ambassadeur, précédé de ses pages, de ses gentilshommes, fit son entrée dans la salle où se tenait l'empereur de la Chine. L'empereur était vieux, mais encore vert, et sa physionomie annonçait de la malice et un esprit railleur; il dit à l'interprète deux ou trois paroles, et ne parut faire aucune attention à lord Macarthney; mais il attira à lui un jeune page de l'ambassadeur, fils de milord G..., premier secrétaire d'ambassade, et lui donna une petite bourse toute vieille et toute déchirée. A la vue de ce présent, les Chinois levèrent les mains et leurs vilains yeux au ciel en témoignant un profond respect au jeune enfant qui venait d'être décoré d'un insigne aussi honorable. On demanda ce que cela signifiait; on répondit que c'était la bourse de bétel de l'empereur, et que dans tout le cours de son règne il ne l'avait donnée que trois fois!... Lord Macarthney eut depuis plusieurs conférences infructueuses avec le grand Colao, et le traité fut définitivement refusé; le grand Colao

* Mais sans s'agenouiller et sans baiser la terre.

donc Bellas, sa *quinta* et son *auberge*. A peu de distance est une sorte de village où se trouvent des eaux thermales; le Portugal est rempli de ces sortes de phénomènes, tant le sol du pays qui environne Queluz et en partie Lisbonne est entouré et composé en grande partie de basalte ou de pierre calcaire. Ces eaux thermales, dont je viens de parler, sortent d'une pierre sablonneuse; M. Magnien voulut en faire une analyse, il y trouva du vitriol. Je dis cela, non pas que j'aie la moindre prétention à la science sublime de la chimie et de la physique, mais parce que je crois que cette analyse est la seule qui ait été faite. Quand on pense qu'en

ne voulut entendre à aucune transaction. Lorsqu'il fut enfin prouvé que l'Angleterre n'aurait rien de la Chine, lord Macarthney demanda son audience de congé. Il reçut alors des mains de l'empereur, pour son frère d'Angleterre, un petit livre très-médiocrement relié, qui disait, pour toute morale, que lorsque l'on était bien chez soi on y demeurait. Voilà ce que produisit le voyage de lord Macarthney dans les terres lointaines où le gouvernement anglais l'avait envoyé pour chercher une augmentation de richesses, et pour y faire un de ces traités que l'Angleterre savait si bien demander et même solliciter, et ensuite violer, comme nous en avons fait la triste et terrible expérience.

1806 les eaux de Caldas da Rainha n'avaient pas encore été analysées! C'était sur leur valeur approximative que les docteurs de Lisbonne les prescrivaient! C'est une pitié risible.

Le pays après Bellas est assez triste; c'est l'avenue de Cintra. Il semble que la nature soit coquette pour elle-même et fasse précéder ses beautés d'une décoration plus sévère, afin de les faire ressortir avec plus d'avantage.

C'est vers le sud-ouest de Lisbonne que s'élève une chaîne de montagnes hautes et escarpées qui terminent, comme je l'ai dit en parlant de Lisbonne, l'horizon de ce beau paysage. Ce sont les montagnes de Cintra. Elles s'étendent du nord-ouest au sud-ouest; elles se terminent à Cabo de Rocca. On compte de Lisbonne à Cintra quatre *legoas*, c'est-à-dire six de nos lieues.

La vallée de Cintra elle-même a d'abord un aspect fantastique. D'un côté tout ce que peut offrir le pays le plus âpre et le plus farouche, le plus désert; c'est un pays comme frappé de la malédiction de Dieu, c'est une sorte d'enfer. Mais combien on est surpris et enchanté en sor-

tant du village de Cintra ! comme la nature est changée ! c'est un Eden ! Jusqu'à une certaine hauteur, mais très-accessible, la montagne est couverte de maisons de campagne, de ces *quintas*, ces petites retraites si ravissantes dont les jardins, plantés d'orangers et de citronniers, ressemblent à un bouquet de mariée ! .. de bosquets formés de pignons, de bananiers, d'arbres exotiques, de l'île de Madère surtout, et devenus indigènes par la culture des Anglais et des Français dans cette terre aimée du ciel ; car des Portugais, des hommes du pays, n'en parlez jamais, n'en espérez rien quand il s'agira de faire quelque chose de bien et de bon même pour leur propre intérêt !

Il y a à Cintra une végétation toute particulière et vraiment belle : ce sont des chênes, des châtaigniers, des pignons, des arbres fruitiers de toutes les zônes et de toutes les espèces. J'ai vu à Colarès un jardin qui contient *des pommiers* et *des bananiers !*... Partout des ruisseaux purs et abondans, partout des prairies, des ombrages, partout des maisons bâties avec une co-

quetterie vraiment charmante pour la décoration de la vallée. J'habitais une de ces *quintas;* elle appartenait à une Française, madame de La Roche, veuve d'un négociant. Le jardin était un bois d'orangers dont les arbres avaient à peu près vingt pieds de haut; une prairie artificielle, genre de culture que les Anglais ont introduit dans le Portugal depuis plusieurs années, descendait jusqu'à la vallée, tandis que vers le sommet des rochers amoncelés s'annonçait une nature plus sévère.... A l'extrémité de l'un de ces rochers, on voit un couvent presque suspendu dans les airs; sur un autre, on découvre un vieux château construit par les Maures et presque en ruines, presque dangereux à aborder. A côté des maisons, on voit un des arbres les plus charmans dans un paysage; c'est le fraisier-arbre (*arbutus unedo*), ainsi que des caroubiers (*ceratonia siliqua*). On y trouve aussi des *phylliriées*, des *myrica faga*. C'est un Eden enfin! un paradis embaumé!

Les maisons de Cintra sont dispersées et ne forment pas de village proprement dit; elles

sont éparses sur la pente de la montagne et n'en sont que plus pittoresques. On voit à Cintra un château appartenant aux rois de Portugal. Ce château est un monument très-remarquable; c'est là qu'est mort Alphonse, lorsqu'enfermé par son frère D. Pedro, il devint fou. Etant dans la chambre où il mourut, il n'avait qu'une pensée, celle d'aller tuer le frère qui lui avait enlevé sa femme. Il voulait le massacrer... il rugissait.... il marchait toujours dans le même sens, et la dalle de marbre vint à ce point d'être creusée sous ses pieds.... Il mourut dans des crises affreuses et terribles.

Colarès est un petit village, bien situé, dans le fond de la vallée de Cintra. Si Camoëns parle des montagnes de Cintra, il en parle dans un style mythologique familier aux poëtes méridionaux, et dit que les nayades de ces lieux cherchent à se cacher, à se sauver dans leurs grottes rafraîchissantes pour échapper aux doux liens; mais que l'amour les arrête

dans ses lacs, et leur fait sentir dans les ondes toute la chaleur de ses feux.

A l'ouest de Cintra, au pied des montagnes et proche de la mer, est situé le village de Colarès; il est renommé pour ses vergers, ses bois de châtaigniers et surtout ses arbres fruitiers. Une grande partie des fruits qu'on mange à Lisbonne viennent de Colarès. On va de Cintra à Colarès sur des ânes. Sur le sommet de la montagne est un couvent de capucins, bâti entre des rochers. On l'appelle vulgairement le *Couvent de liége*, parce que les arbres qui l'entourent sont des chênes verts qui rapportent le liége, et de larges morceaux de cette écorce couvrent les parois de rocher du couvent pour préserver de l'humidité. Ces pauvres capucins sont dans une misère profonde; on les rendait bien heureux quand on leur donnait quelques pièces d'argent comme aumône. En hiver, il y a quelquefois de la neige. Vers Cabo de Rocca, les montagnes s'abaissent et se terminent par une plate-forme nue, déserte, qui forme le promontoire; sa pente est assez

forte, c'est-à-dire de soixante à quatre-vingts pieds. Près de là se voient une chapelle en ruines et un fanal. Le jour où j'y allai, il faisait un temps affreux, une tempête des plus furieuses. Il était près de six heures du soir : c'était au mois d'octobre, et le tonnerre grondait, le vent soufflait avec violence... Nous étions à cheval; nos chevaux reculèrent.... J'eus alors la preuve que les femmes ne sont pas toujours les plus poltrones.... Parmi ceux qui me liront il en est qui me comprendront... car tout le monde ne meurt pas ici-bas! La mer très-profonde en cet endroit se brise avec fracas contre les rochers. Près de cette côte, on voit les montagnes de Mafra. Mafra, où est situé le monastère royal, et qui est devenu un lieu de sacrilége et de prostitution, est vis-à-vis le Cabo d'Espichel. Lorsque nous y retournâmes, ce fut par mer. Quel souvenir! quelle journée! Nous faillîmes périr!... Le duc n'était pas cette fois avec nous pour dominer la lâcheté des autres, et mon courage de femme ne suffisait pas... Cependant, malgré ma juste crainte, lors-

que nous doublâmes le cap, je jetai un cri d'admiration ! Je voyais les ruines du temple d'Isis qui couronnent les montagnes de la Lune... ces montagnes que les anciens nommaient *Montes Lunæ*, et le cap *Promontorium magnum*. Ce temple était, disent les anciens, le plus beau qui fût en Portugal, où les Romains avaient des monumens remarquables.

Une autre chaîne de montagnes s'étend parallèlement plus loin vers le nord, et se joint à celle-ci par d'autres montagnes plus élevées, mais interrompues par la mer, la *Cabeça de Mentechique* et d'autres. De la mer, on aperçoit ces montagnes formant un vaste amphithéâtre ; elles sont composées de pierre calcaire lamelleuse et compacte. A l'endroit où elles s'abaissent vers la mer, est le château de Mafra avec le couvent dont j'ai parlé ! Il a été bâti par Jean V qui était aussi religieux que magnifique. Ce château a coûté autant, je crois, que l'Escurial.

Une des parures les plus remarquables de la campagne de Mafra et des montagnes de Cin-

tra, c'est le *convolvulus tricolor*. Il couvrait la campagne de ses belles fleurs bleu céleste qui rivalisaient avec le beau ciel du pays... Des vignes, des prés, des bois de châtaigniers couvraient aussi de leur ombrage les prairies sur lesquelles se déroulaient des guirlandes de *viburnum timus*. Les myrtes et les lauriers sont également abondans dans cette partie des montagnes de Cintra...

Cintra renferme aussi quelques quintas dont la description n'a jamais été faite par le peu de voyageurs qui ont écrit sur le Portugal.

L'une de ces maisons est appelée *Pegna Verde;* elle appartenait jadis à D. João de Castro, le vainqueur de l'Inde... C'est lui qui fut l'honneur de la Lusitanie. De retour dans sa patrie, D. João fit un testament bizarre. Il voulut que son cœur reposât dans une tombe placée sur le sommet le plus élevé de la montagne. Ce tombeau est de forme ronde et en dôme comme un tombeau turc; il n'y manque qu'un croissant. Ce cœur repose donc dans ce tombeau; mais voici la singulière condition

qu'il imposa à ses héritiers. Il voulut que Pegna Verde ne fût jamais plantée que d'arbres ne rapportant rien... aussi n'y voit-on ni orangers, ni citronniers, ni oliviers, ni enfin aucun arbre donnant des fruits. D. João de Castro avait, en faisant ce testament, une pensée qui n'a jamais été connue. A défaut d'observation de cette condition, la quinta de Pegna Verde passe comme propriété à l'un des hôpitaux de Lisbonne.

Cette quinta est une des choses les plus ravissantes qui soient à Cintra. Que de fois je suis allée passer de douces heures dans cette retraite enchantée! J'y portais mon chevalet, et je prenais des vues de Colarès aussi pittoresques que belles. Quelles nuances vives et senties le soleil du midi jetait sur ces masses de verdure, et qui se reflétaient en jets lumineux sur les prairies de trèfle qui tapissent le sol! J'y peignais une partie du jour, et lorsque venait le soir, j'obtenais du coucher du soleil des effets que je n'ai même pas retrouvés en Italie, ni en Andalousie... Je ne puis comprendre com-

ment je n'ai vu que là ce que je viens de dire.

L'autre campagne est une charmante *villa* italienne, semblable à tout ce qu'on raconte de ces maisons, idéal d'élégance ; elle est formée de deux pavillons d'une forme légère et moderne, et réunis ensemble par une arcade sculptée à jour. Autour des pavillons il y a des touffes de beaux géraniums, de rosiers, de lilas et d'arbustes fleuris. Aucune plante du pays ne rappelle le Portugal ; on ne se douterait pas qu'on n'est pas à Paris. Cette charmante maison s'appelle *Alegria ;* elle appartient au marquis de Marialva, le frère des *trois grâces*, la marquise de Loulé, la marquise de Louriçal et la duchesse de La Foëns.

Je logeais presque à Colarès, et la famille Lebzeltern habitait le château royal, dont les cheminées de forme pointue se montrent de toutes parts ; quelque partie de la vallée qu'on habite, on voit ces cheminées dans quelque lieu qu'on se place pour voir le château. La famille de Lebzeltern et moi nous étions très-liées ; je partais donc tous les soirs de chez

moi après dîner et je montais à âne pour aller passer la soirée avec mes amis et prendre le thé... Nous partions au moment du coucher du soleil, et lorsque la brise de la mer, toute suave et parfumée, venait frapper nos joues, après avoir passé sur les bosquets de Cintra et ses bois d'orangers et de citronniers en fleurs!... Nous arrivions au château, nous causions, nous prenions du thé, et puis nous remontions à cheval ou à âne, et nous retournions à Cintra à la lueur de ces magiques étoiles qui scintillaient dans un ciel ardoisé, et de cette lune admirable qui donne une si voluptueuse clarté à ce beau paysage; quelquefois aussi, lorsque le temps était plus sombre, nous faisions allumer des torches... Il fallait voir alors comment leur lueur projetait de longues traces lumineuses sur les masses vert foncé que formaient les chênes, les lauriers et les pignons de la Pegna. M. de Rayneval, M. de Cherval et M. Magnien m'accompagnaient ordinairement lorsque le duc ne pouvait venir. Je n'aimais pas cela parce qu'alors M. d'Abrantès ve-

nait seul au devant de moi, et que l'*Éden de Cintra* n'était pas toujours sans dangers; il y avait dans mes craintes une sorte de niaiserie, à ce que disait le duc... Comment pouvait-on craindre un malheur dans ce paradis? Cependant il nous arriva une fois une aventure qui prouva que mes craintes n'étaient pas si ridicules. C'était vers le milieu d'octobre; la chaleur était encore grande; pourtant les nuits étaient déjà fraîches : aussi mon valet de chambre m'apportait ordinairement une mante de taffetas noir qui non-seulement m'enveloppait le corps tout entier, mais qui avait un capuchon que je mettais aussi. J'étais un soir plus enveloppée que de coutume, et nous cheminions en caravane le long du chemin très-boisé qui est au bas, non-seulement de Pegna-Verde[1], mais d'une autre *quinta* aussi très-grande, dont j'ai oublié le nom, lorsque tout-à-coup nous entendîmes un

[1] L'histoire de Pegna-Verde et du château royal de Cintra sera rapportée dans un ouvrage que je publierai l'année prochaine sur le Portugal et l'Espagne, dans ce qui regarde leurs monumens et leur littérature.

bruit fort singulier tout près de nous. La route, en cet endroit, est tellement couverte par les branches alongées des arbres qui passent par-dessus le mur en ruines qui entoure la quinta, que nous ne pûmes voir la cause de ce bruit. Nous marchions guidés par la lumière de nos torches; je n'avais, ce soir-là, avec moi que M. de Rayneval et M. Magnien. Aussitôt que le bruit dont j'ai parlé se fit entendre, M. de Rayneval s'arrêta; comme il marchait le premier, la colonne s'arrêta aussi. Je dérangeai mon capuchon et demandai ce que c'était, car je n'avais rien entendu; le bruit avait cessé.

— On aurait dit que quelqu'un appelait au secours avec une voix étouffée, dit Joseph, mon valet de chambre de confiance, qui marchait à côté de ma mule.

Joseph était un homme de cœur et de courage; il avait servi avec mon mari dans les guerres d'Italie, et tout récemment encore il avait donné des preuves de son courage en même temps que de son attachement à son colonel en le sauvant dans une rivière où il était tombé, ne

sachant pas nager. Joseph n'aimait pas ce passage des deux quintas ; il avait déjà *grondé* son général de ce que quelquefois il venait seul au-devant de moi à minuit et quelquefois plus tard. En ce moment, le bruit que l'on avait entendu recommença. Je regardai Joseph ; il me regarda aussi et me comprit ; nous pâlîmes tous deux.

— Joseph, lui dis-je, avez-vous une arme?

Il tira de son sein un couteau catalan, et de la poche de son pantalon deux petits pistolets parfaitement bons, avec lesquels je m'amusais quelquefois à tirer à la cible; le duc m'avait montré et j'étais alors assez habile [1].

— Donnez-m'en un, dis-je à Joseph, et descendez-moi de ma mule.

[1] M. d'Abrantès était, comme on le sait, d'une force étonnante et d'une adresse à tirer le pistolet qui, depuis lui, ne fut jamais égalée. Il tirait à vingt-cinq pas et sans viser fort long-temps. J'ai été témoin de plusieurs faits qui tenaient du sortilège.

Un jour il y eut une espèce d'assaut pour se disputer une très-magnifique boîte de pistolets de la manufacture de Versailles. M. de Livry et M. d'Abrantès concoururent seuls. M. de Livry coupa douze

— Où donc madame veut-elle aller? dit Joseph.

— Je ne sais.... mais je voudrais entrer dans la quinta... Il se passe là quelque scène tragique. Il est évident qu'on lutte avec quelqu'un qui se défend!... Joseph, ce n'est pas une femme! c'est une voix d'homme!...

Et la plus affreuse pensée traversa mon cœur comme un glaive. Joseph le sentait comme moi, mais le pauvre homme n'osait parler.

M. de Rayneval avait aussi l'intention de pénétrer dans la quinta. Il venait de frapper à la porte en planches mal jointes, qui en fermait l'entrée, mais sans être entendu ou du

fois de suite la balle sur la lame de la cible (c'était ce qu'il fallait faire). M. d'Abrantès gagna. Sa balle fut toujours coupée sur le milieu de la lame de couteau et par le milieu de la balle elle-même.

En plein midi, au soleil, il éteignait une bougie allumée et posée par terre à vingt-cinq pas de lui. J'ai entendu dire que c'était ce qu'il y avait de plus difficile. Il m'avait donné des leçons avec une patience extrême, et comme il ne faut pour cet exercice ni force, ni ce qui est nécessaire pour faire des armes, j'y devins assez habile en peu de temps. Je tirais assez bien, même à cheval et au galop.

moins sans que l'on nous répondît. Il pensait comme moi que le bruit très-singulier que nous entendions venait de la quinta. Dans ce moment, un cri moins étouffé se fit entendre ; il avait été poussé près de nous ! à quelques pas !... Je devins encore plus pâle. C'était bien une voix d'homme ! Mon Dieu ! qui pouvait donc crier ainsi ? Ce cri était affreux. Je sautai à terre, mon inquiétude était horrible. Mon mari était peut-être venu au-devant de moi ! Ce n'était pas encore le temps de la guerre de parti, mais on n'aimait pas les Français, et puis Junot était ambassadeur de France, il avait peut-être sur lui des bijoux, de l'argent ! Enfin je me disais que des misérables pouvaient tout oser et que jamais un crime n'a coûté à la faim et à la misère, comme nous en avions la preuve tous les jours autour de nous.

Plusieurs montagnards qui portaient nos torches nous regardaient d'un air non-seulement étonné, mais avec une expression de reproche qui m'engagea à leur parler. Je leur demandai si jamais on avait vu des vols et des

assassinats dans cette vallée de Cintra. Jamais un meurtre pour voler n'avait été commis, me dirent les montagnards. Mais pour se venger [1], c'est une autre chose, reprit un petit jeune homme, à peine âgé de vingt ans, qui se tenait près de M. de Rayneval.

Je le regardai avec mépris... Mais cet homme ne savait pas que l'inquiétude la plus violente me tourmentait en ce moment. J'aurais voulu marcher pour fuir ce lieu sombre et vraiment effrayant. J'aurais voulu pénétrer sous les voûtes ténébreuses de la quinta. Je ne savais ce que je voulais enfin, lorsque tout-à-coup j'entendis le galop d'un cheval dans la partie tournante du chemin qui conduisait chez moi. Ce ne pouvait être que Junot. Je poussai un cri de joie; c'était vrai!... Je me précipitai au-devant de lui.

1 La jalousie et la vengeance étaient alors deux passions terribles chez les Portugais. Il pouvait y avoir une raison peut-être inconnue de moi qui pouvait amener un danger pour M. d'Abrantès... La politique ensuite pouvait aussi prendre ce masque. « Entourez votre mari de beaucoup de précautions, et même malgré lui, » m'avait dit le comte de Novion, chef de la police militaire de Lisbonne.

Je pris ses mains, je les baisai, j'étais folle de joie. Il se mit à rire. M. de Rayneval lui expliqua l'affaire, car maintenant que je ne craignais plus pour lui, je craignais, non pas les *voleurs*, mais qu'il me grondât d'être toujours *ridiculement inquiète*. Cependant notre récit parut l'intéresser. Il descendit de cheval et voulut attendre pour savoir si le bruit recommencerait. Mais, dans cet instant, un autre bruit tout aussi étrange vint augmenter le trouble et la curiosité. On parlait de l'autre côté du mur. Auparavant il était évident qu'il y avait du monde dans la quinta. Maintenant ce n'était plus douteux.

— Qui est là ? demanda le duc à haute voix, répondez ou je vais faire abattre ce mur par mes gens, et en peu de momens nous serons près de vous.

Un gémissement étouffé semblable aux autres se fit entendre de nouveau.

— Diable ! dit Junot.

Et il regarda comment il pourrait en effet parvenir dans la quinta ; mais sa menace était

vaine, ses gens n'avaient ni massue, ni pioche pour jeter le mur à bas, et quelque ruiné qu'il parût, il était encore solide.

— Répondrez-vous ! répéta-t-il de sa belle voix de commandement si sonore et si claire; répondez ou je jette le mur à bas !

Et prenant une très-grosse pierre, il se mit lui-même à frapper contre le mur. M. de Rayneval l'imita ; je pris aussi une pierre et me mis à frapper. Dans ce moment, Junot vit le pistolet que Joseph m'avait donné, et que je tenais de la main gauche tandis que de la droite je frappais. Junot se mit à rire, et ce rire, dans un pareil moment, fit un singulier effet probablement sur ceux qui écoutaient pour savoir leur sort ; car, de la manière dont nous nous annoncions, nous paraissions hostiles... Cependant le rire produisit ce que n'avait pas fait la menace, il fit enfin répondre : une voix d'homme mâle et profonde dit en très-bon français, mais avec un accent assez singulier, car il y avait de l'italien et de l'allemand dans cet accent :

— Passez votre chemin et ne vous mêlez pas de ce qui ne vous regarde pas.

— Voilà qui est au moins parlé, dit Junot ; mais permettez-moi de vous dire que j'ai le droit de demander si parmi vous il est quelqu'un qui souffre et à qui l'on fasse violence : qu'il parle.

Un nouveau gémissement se fit entendre.

—De par le diable ! j'entrerai dans cette quinta, s'écria Junot, et s'élançant après le mur, il voulait y grimper, lorsque je me jetai presque à ses genoux. Quelle imprudence n'aurait-il pas commise en effet ! des poignards pouvaient l'attendre de l'autre côté !... Pendant ce temps un grand mouvement se fit entendre de nouveau dans la quinta. On aurait dit qu'on entraînait violemment quelqu'un qui résistait... Alors Junot ne put se contenir, il s'élança à la porte en bois qui fermait l'entrée de la quinta. Joseph et les montagnards, qui se montrèrent très-bien dans cette circonstance, frappèrent à coups redoublés ainsi que Junot, et enfin une planche de la porte tomba ! Junot

allait s'élancer par cette ouverture lorsque Joseph le retint.

— Un moment, mon général, c'est à moi qu'il appartient d'aller en avant... c'est à moi d'aller en éclaireur. Vous serez, avec madame, le corps de réserve... Viens avec moi, dit-il à un homme de l'escorte qui portait une torche, et il entra dans la quinta. Junot et les autres le suivirent toutefois. M. de Rayneval me donna le bras, et nous passâmes aussi par l'ouverture. Nous nous dirigeâmes vers la partie qui se trouvait vis-à-vis le chemin où nous nous étions arrêtés... Là, nous acquîmes la preuve que cette scène n'était pas une scène fantastique ! l'herbe et les branches du beau chêne vert étaient arrachées et foulées comme par suite d'une rixe et d'une lutte violente. Près du mur on voyait des taches qui étaient d'une couleur noirâtre : c'était du sang fraîchement répandu; il n'y en avait que fort peu, mais il y en avait... A cette vue nous fûmes consternés. Qu'est-ce que c'était donc que cette scène mystérieuse et terrible?

était-ce un duel, un meurtre? Un meurtre eût été terminé avec un seul coup... il n'y aurait pas eu cette longue résistance. C'était donc un duel! mais qui s'était battu? Nous fîmes bien des conjectures qui toutes étaient peut-être fausses. Junot, très-convaincu que c'était un duel, ne voulut pas que ses gens cherchassent dans la quinta... Je ne voulais pas non plus que nous demeurassions plus long-temps dans ce lieu, et je suppliai Junot de repartir... Nous remontâmes donc, lui à cheval, moi sur ma mule, et nous revînmes à Colarès où nous arrivâmes à deux heures du matin, bien troublés de cette aventure qui n'a jamais été éclaircie, et qui dans mon esprit est plus sinistre qu'un duel! Je ne sais, mais je crois qu'en voyant là-dedans un meurtre exécuté par des sicaires sous les yeux d'un être quelconque, homme ou femme, qui se vengeait, je ne me trompe pas... Cette quinta était déserte, abandonnée... aucun être humain n'y demeurait, et quelquefois le mur de clôture avait des brèches par lesquelles on pouvait pénétrer. La

victime ne pouvait-elle avoir été saisie sur la route, en passant, et avoir été entraînée dans la quinta pour y mourir!.... Je ne sais pourquoi jamais cette pensée ne m'a abandonnée, et lorsque, quelques mois plus tard, je quittai le Portugal pour revenir en France, je l'emportai avec moi. Je partis de Lisbonne pour revenir à Paris au mois de décembre suivant.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES

CHAPITRES DU SECOND VOLUME.

CHAPITRE Ier. — Innovations chez la nation espagnole. — Sont-elles un bien, sont-elles un mal? — Charles III. — Le sombrero. — Le stylet. — Le caractère de la nation changé quant au fond. — Les femmes. — Leur beauté. — Madame Merlin. — Une Andalouse au Prado. — *El cuerpo atras*. — Les églises un jeudi saint. — La semaine sainte. — Carnaval. — Hypocrisie. — Les pénitens. — Les masques. — Encore le roi Charles III. — La procession en 1811. — Toilette de la Vierge. — Excès de luxe et de superstition. — Flagellation. — L'amant et la maîtresse. — L'Amirante de Castille. — Le poste honorable. — Musique. — Le 65e. — Le colonel Coutard. 1

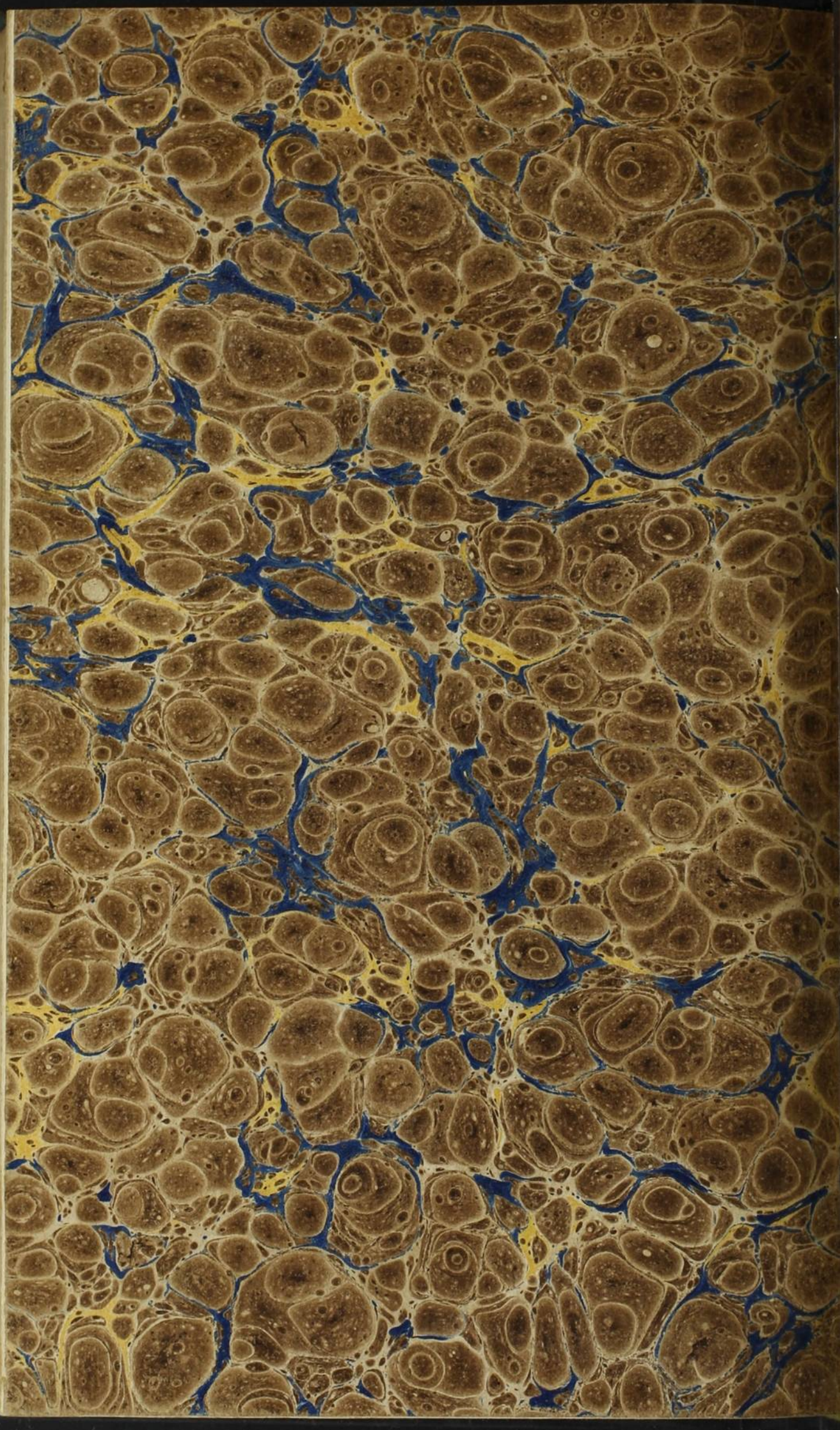
CHAPITRE II. — Tolède. — Aranjuez. — Ocaña et route de Madrid à Lisbonne par l'Estremadure et Truxillo. — Les bords de la Guadiana. — Badajoz. — Almaraz. — Elvas. 87

CHAPITRE III. — Lisbonne. 131

CHAPITRE IV. — Société de Lisbonne. — Le comte de Villaverde, premier ministre. — Le ministère en

général. — Le corps diplomatique. — Le nonce du pape. — Souvenirs rappelés du jour de l'entrée à Lisbonne. — Ma présentation à la cour. — L'opéra de Lisbonne. — La Catalani. — La Guaforini. — Cintra. — Description de Queluz, résidence royale. 227

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

7 5/5
0 /1960

30320